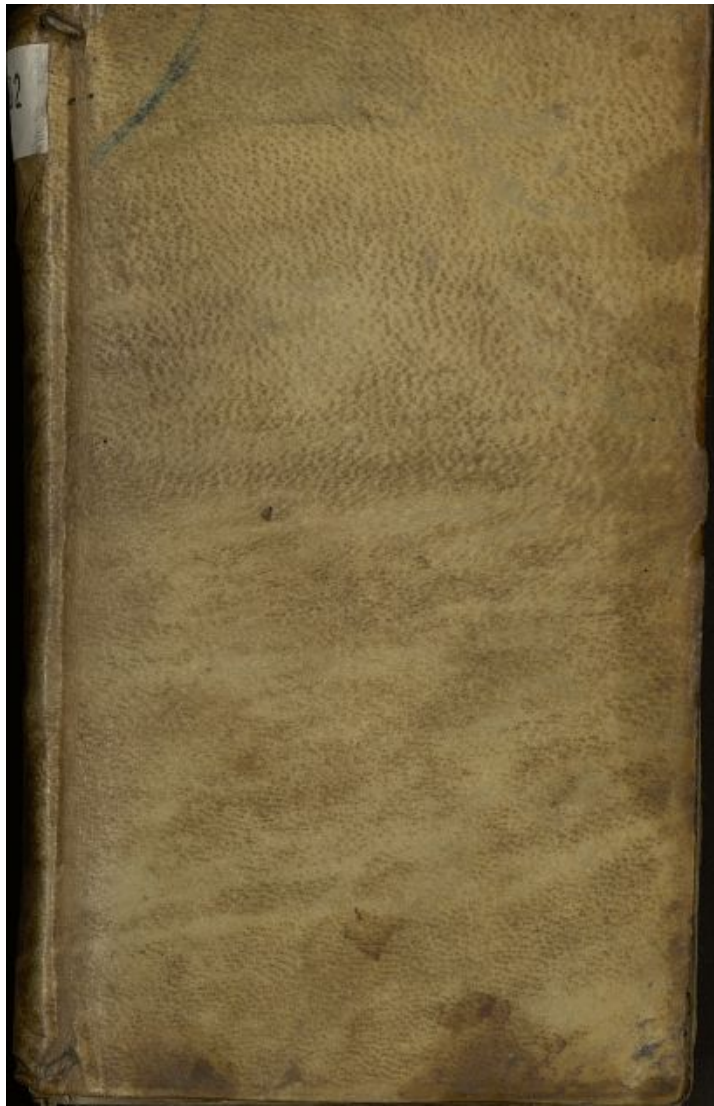


Bibliothèque numérique

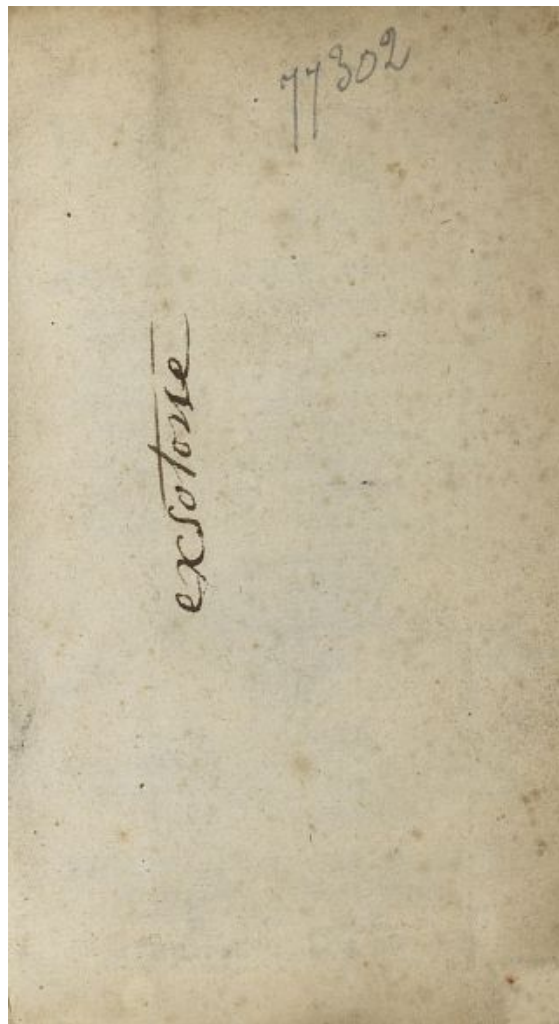
medic@

**Arberius / Ortix, d' / Plemp, V.P.. La
physique d'uzage...discours sur la
medecine p. Arberius...**

*A Paris, chez Pierre Aubouin, 1664.
Cote : 77302*









L A
PHYSIQUE
D'UZAGE;

CONTENANT AVEC VN
discours général sur la Médecine, la
description du Corps humain par Mr
Arberius. Puis l'explication des Ma-
ladies, & de leurs remèdes, tirée
des principes de la Méchanique, &
de la Philosophie de Mr Descartes,
par Mrs d'Orlix & Plempius, Pro-
fesseurs en Médecine à Louvain.



77302

nde

T. Corod

A PARIS;

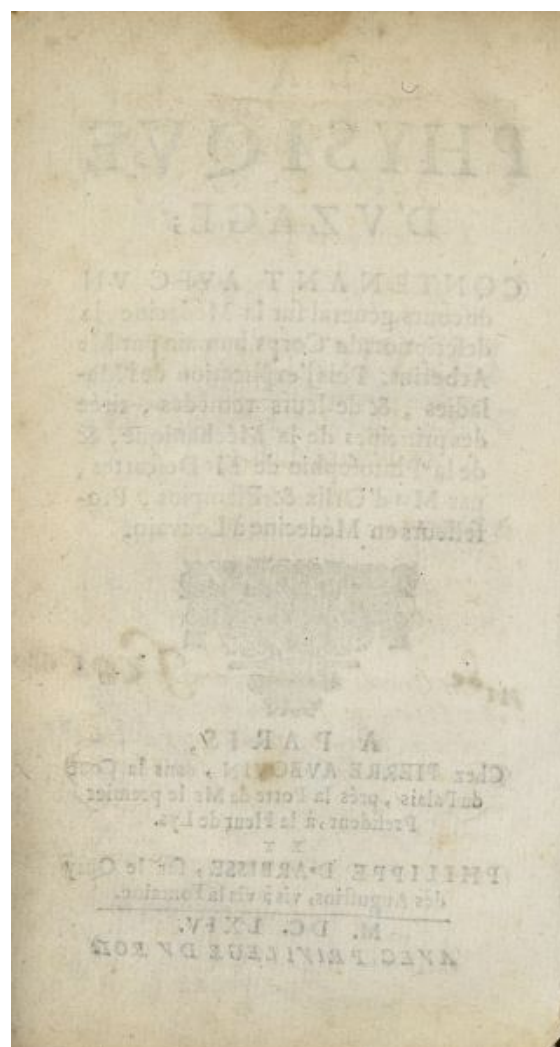
Chez PIERRE AVBOVIN, dans la Cour
du Palais, près la Porte de Mr le premier
President, à la Fleur de Lys.

ET

PHILIPPE D'ARBISSE, sur le Quay
des Augustins, vis à vis la Fontaine.

M. DC. LXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY





L'Auteur de la Traduction,

A MONSIEUR
LE VIGNON;
CONSEILLER ET MEDECIN
ordinaire du Roy.



ONSIEUR.

*Ces Grands Hommes, dont je vous
offre l'Ouvrage, n'ont pas en sorte
changé de langue, qu'ils ayent encore
changé de profession: Et qu'en France
mêmes, ils ne veuillent être protégés par
ceux de leur Art; mais par ceux prin-
cipalement qui l'exercent comme vous*

* ij

EPISTRE.

avec gloire. Car enfin, MONSIEUR, c'est une chose aussi éloignée de la flatterie, qu'elle est conforme à la vérité: je ne connois personne, qui ait icy apporté à la Medecine, ou plus d'esprit & de soin pour la savoir; ou pour la pratiquer, plus de bon-heur, d'agrément & de prudence. Combien de savans & combien d'estimateurs n'avez-vous pas acquis à votre Corps? Quelles acclamations n'a-t-on pas données à toutes vos actions publiques? Quels effets n'a-t-on pas toujours esperés, de vos ordonnances & de vos raisonnemens? L'Histoire que j'ay lue de la maladie & de la mort de Monsieur de Guise, fait voir que votre seul conseil pouvoit conserver un Prince, qui meritoit de vivre aussi long-temps, que ses qualitez & ses actions illustres seront dans la memoire des hommes. Parmi tant d'avantages que vous possédez, je ne pouvois rien trouver capable de leur répondre: si l'heureuse curiosité de Monsieur d'Alibert ne m'eut fait tomber entre les mains, ces fondemens de la Me

EPISTRE.

decine, traitez avec une lumière, une
breveté & une iustesse, que ie ne croy
pas qu'il soit facile de remarquer ail-
leurs. Monsieur Arberius, dont on ne
peut trop estimer ni les observations ni
les sentimens, décrit au commencement
la Medecine, & avec elle le Corps Hu-
main. L'abregé de ce qu'il décrit a été
premièrement fait par un Compilateur,
qui en a conservé le Latin, mais qui,
comme l'on craint, en a changé d'au-
tres choses, avecque la liberté, & par
le miracle ordinaire à ceux qui pren-
nent leurs idées pour des objets. Le reste
de ce Livre contient les Theses de Lou-
vain, * où Messieurs d'Orlix & Plem-
pius discourent des maladies & du re-
mède des maladies, par des principes
que chacun reçoit, & que chacun avouë
indépendans des sectes : enfin que ces
personnes celebres, Descartes, Regius
& Hogelande avoient expliquez. Voi-
la en partie, MONSIEUR, ce qu'on
a apellé la Physique d'Usage. Si les
choses qui pourront suivre, ne sont pas

* De 1662.

* iij

EPISTRE.

toutes à ces mêmes Auteurs ; ceux qui les voudront lire ne les en trouveront pourtant pas indignes , soit qu'ils en considèrent le sens , ou encore l'expression , qui est peut-être de moindre importance , mais non pas de moindre difficulté. Quoy qu'il en soit , je vous prie de n'imaginer de cet ouvrage , ni des autres semblables , rien de ce que Monsieur de Flogny dont vous & moy estimons l'esprit , la science & l'amitié , nous disoit des livres Archetiques. Vous vous souvenez qu'après s'être plaint de leur Auteur , qui avoit publié plusieurs lettres secrètes qu'on luy écrivoit , & en avoit pris les complimens pour des verités & des dogmes : il ajoûtoit que dans la Physique de l'Archée toutes choses étoient si extraordinaires , qu'elles n'avoient pas laissé lieu , mêmes au sens commun. Que d'abord on y voyoit bien les titres de Science & de Docteur : mais que la suite où manquoient l'évidence des principes , la nécessité , ou encore la vray-semblance des conclusions , avéque la manière de traiter les uns & les autres , ne

EPISTRE.

verifioit pas ce commencement. Je ne
crains point, *MONSIEUR*, qu'on
reproche à ceux que j'ay traduits, pa-
reilles choses : ni que ce soit par un
mauvais present, que je vous aye té-
moigné de quelle façon je suis,

MONSIEUR,

Votre tres-humble & tres-
obeissant serviteur,

D. R. [signature]

Dans la page 4. dernière ligne, lisez, pe-
dotrophique. 7. 9. trouvée. 11. 6. navires:
41. 13. Polonois: 26. 15. extérieurs & des,
28. 30. procès mam. 37. 9. en l'ébullition.

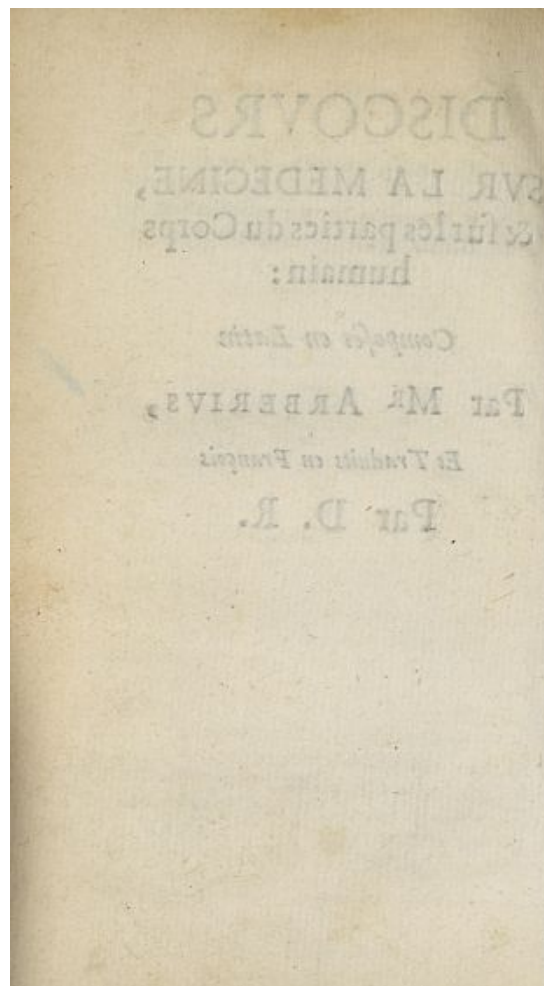
DISCOVRS
SVR LA MEDECINE,
& sur les parties du Corps
humain:

Composés en Latin

Par MR ARBERIVS,

Et Traduits en François

Par D. R.





DISCOVRS ;
OV L'ON RAPORTE
la Nature , les Parties,
les Sectes, & les Auteurs
de la Medecine.



A Medecine est l'art d'acquies-
sir & de conserver la santé. Je
l'ay nommée art : non seule-
ment parce que dans la Mede-
cine , on ne se propose que
l'action , mais encore parce qu'une grande
partie de ses préceptes , n'est pas évidente.
C'est pourquoy on l'appelle, art conjectural:
Et ceux qui divisent la Medecine en specu-
lative & pratique , se trompent ; car il n'est
point de Medecine contemplative ou theo-
rétique. On prend le mot de santé pour la
santé humaine : autrement on ne distingue-
roit pas la Médecine de la doctrine qu'en-
seignent par exemple les Jardiniers & les Ma-
réciaux , lors qu'ils traitent de des chevaux

ā

ou des plantes. Ces mêmes mots montrent encore l'excellence de la Médecine, qui a pour objet le plus grand des biens corporels : mais qu'ordinairement on n'estime pas assez, si non après l'avoir perdu.

Le nom d'addition & diminution, qu'Hippocrate donne à la Médecine, est commun à tous les arts. Herophile dans Galen, la définissoit, la science des choses qui regardent la santé, la maladie & le neutre état ; tel que celui des vieillars, des foibles, des maladifs & des convalescens. On rapporte ordinairement la définition d'Herophile, en ces termes : la science des choses salubres, insalubres & neutres ; & l'on remarque qu'une chose peut être salubre ou saine, comme sujet, comme cause & comme signe. C'est ainsi qu'on appelle les animaux, les médicamens & les excrémens sains. Presque tous les nouveaux Médecins définissent leur art en cette façon : La connoissance des choses naturelles, non-naturelles & contre-naturelles. Les choses naturelles, disent-ils, établissent nôtre nature, & sont rapportées à l'air : aux élémens, aux temperamens, aux humeurs, aux esprits, aux parties, aux facultez, aux fonctions. On appelle choses contre nature, celles qui la détruisent, savoir les maladies. Pour les choses non-naturelles, elles sont comme au milieu, quelquefois bonnes, & quelquefois mauvaises. On en rapporte ces neuf : l'air, le manger, le boire,

le sommeil, la veille, le mouvement, le repos, les passions, & les excréments ou retenus ou rejettez.

Ces choses font voir que le nom de la Médecine n'en égale pas la signification : Il vient de *mederi* guerir, ou de *medium* médiocrité. Elles font encor voir ce que le sujet de la Médecine a de particulier. Les autres sujets, où les artisans s'exercent, en reçoivent seulement l'action : mais le corps humain l'aide, & tend de luy même à la santé. Enfin elles font voir, quelles sont les principales sciences nécessaires à un Médecin : qui commence comme on a accoutumé de dire, où le Physicien finit. Le malheur est qu'on apprend quelquefois dans la Physique & dans la Médecine des discours aussi frivoles, & aussi chimériques que la matière, la forme, & les qualités surquoy on les fait.

Pour les parties de la Médecine, plusieurs en établissent deux, la connoissance & la guérison : mais elles ne contiennent pas ce semble les choses qui regardent la santé. Les nouveaux Auteurs en rapportent ordinairement cinq : & les noms qu'ils leur donnent sont tous Grecs. Ils appellent la première, qui est de la nature & de la constitution du corps humain, physiologie. La deuxième est l'hygiène, qui traite de la santé. La troisième est la pathologie, qui considère les maladies, & les causes des ma-

LA PHYSIQUE

ladies: mais en ce dernier sens, on l'appelle aitiologie. La quatrième est la semeiotique: où l'on parle des signes qui font connoître ou l'état présent, ou les événemens d'une maladie. Les premiers sont appelez diagnostiques, & les autres prognostiques. La cinquième est la therapeutique qui contient la diète, la pharmacie & la chirurgie: dont l'une guerit par le regime de vie, l'autre par les remèdes, & la dernière par l'operation des mains. La partie de la Médecine que nous avons nommée hygieine, en contient encore six autres: * dont les trois premières sont pour la convalescence, pour la précaution des maladies, & pour la conservation de l'embonpoint. Celles qui restent sont propres aux athlètes, aux enfans & aux vieillars. Fuschius divise la Médecine en trois parties, selon les choses naturelles, non-naturelles, & contre nature, qui en sont les objets. Mais parce que ces divisions sont ou fausses, ou longues & embarrassées, voicy celle dont il faut se servir. La première partie de la Médecine contient les choses, qui regardent généralement la santé & la maladie: la deuxième est de la santé: & la troisième de la maladie. On peut icy remarquer par occasion, que la coutume de définir & de diviser les

* Les écoles leur donnent ces noms: analeptique, prophylactique, evectique: Et, gymnastique, pædoprophique, gerocomique.

fiences, ét plus ordinaire aux nouveaux par-
leurs, qu'aux anciens savans. Euclide a par-
faitement enseigné la Geométrie : & il n'a
pourtant pas enseigné ce qu'elle ét, ni com-
bien elle a de parties. On peut encore re-
marquer, que la Médecine ét moins étén-
duë que la Physique d'Vfage, qui contient
tout ce que l'on apprend dans les sciences, de
plus utile à la vie.

Touchant les Auteurs de la Médecine, je
raporteray trois choses, l'invention, les
sectes & les livres de cét art. Les Anciens
attribuent aux Dieux l'invention de la Mé-
decine : & Ovide dans le premier livre de
ses Metamorphoses, fait, ainsi parler Apol-
lon : *Inventum Medicina meum est, opifex-
que per orbem Dicor, Et herbarum subjecta
potentia nobis.* Je suis l'inventeur & l'ou-
vrier de la Médecine : La force des plantes
dépend de moy. Esculape fils d'Apollon, ét
l'autre Auteur de cét art : où il excella à ce
point, qu'il fit, dit-on, revivre Hippolyte
& Androgée, enfans du Roy Minos. Pro-
perce & Serenus en parlent ainsi. *Et Deus
extinctum Cresis Epidaurius herbis; Restituit
patriis Androgeona fociis. Tuque potens artis
reduces qui tradere visus Nosti, atque in cæ-
lum manes revocare sepultos.* C'ët avéque les
herbes de Crète, que le Dieu d'Epidauré a
ressuscité Androgée. O Dieu que ne pou-
vés-vous pas dans l'art de guérir? Vous pou-
vés rendre la vie aux mors, vous pouvés
rajeller du sepulcre leurs manes. Je ne say si

une pareille créance ne seroit point venue des Juifs, entre lesquels Iesus, fils de Syrach, au commencement du 38. chap. de l'Ecclesiastique, a écrit semblables paroles. Honore les Medecins. Les raisons qui t'y obligent sont la necessité où tu es, l'origine qu'ils tirent de Dieu même, les présens que les Rois leur font, les loüanges que les Grands leur donnent, la haute science qu'ils ont acquise; enfin l'exemple des gens sages, qui ne haïssent pas les médicamens. Homère a célébré dans ses vers les deux fils d'Esculape, Podalyre & Machaon, qui suivoient le Général Agamemnon dans la guerre de Troye, & qui guérissent les blessures par les remèdes & par le fer. En ce même temps vivoit le fameux Centaure Chiron, qui étoit Precepteur d'Achille, & qui a donné son nom à l'herbe *centaureum*. Pline remarque que depuis la guerre de Troye, jusqu'à celle du Peloponnese, c'est à dire environ sept ou huit cens ans, la Médecine demeura comme dans l'obscurité & dans le silence. Dont la principale raison a sans doute été le mépris que l'on faisoit alors, & que l'on fait encore aujourd'hui de tant de faux Médecins. Leur art n'est qu'un amusement de plusieurs paroles, & de plusieurs remèdes: s'il faut appeller remèdes ceux que l'on rend avec l'ame. Leur temerité paroît d'abord à quiconque dans les maladies observe les choses passées, où se donne la peine d'attendre les autres. Ne croient-ils pas avoir guéri toutes

les personnes qu'ils n'ont pas tuées ? Ne confondent-ils pas les effets de la nature & de leurs medicamens ? Enfin quelque malheur qui arrive aux malades qu'ils traitent, ne disent-ils pas que sans leur secours, il auroit été & plutôt & plus grand ?

Ceux qui croient la Médecine, mêmes originaiement humaine ; enseignent qu'on l'a trouvé en partie par hazard, & en partie par les observations que la nécessité a contraint de faire, soit sur les animaux, comme sur l'Ibis, oyseau d'Egypte, dont a appris l'usage des lavemens : soit sur toute la nature : mais principalement sur celle de l'homme. Pline écrit apres Varron, que dans l'île de Cò, & dans le temple d'Esculape, chacun marquoit les remèdes qui l'avoient guéri, afin qu'ils servissent aux autres. Il ajoute qu'Hippocrate * copia ces remèdes, & que par leur moyen il se rendit un des plus illustres Auteurs de la Médecine. Entre ces Auteurs nous pouvons encore mettre Galen, qui vécut 600 ans apres Hippocrate, à la doctrine de qui quelques-uns jugent qu'il donna toute la clarté, & tout l'acroissement nécessaires. C'est pourquoy ils l'appellent Prince des Médecins. Il faut joindre à ces fondateurs de la Médecine, ceux qui depuis le siècle précédant ont trouvé ou dans la Chymie plusieurs remèdes nécessaires, ou dans l'Anatomie plusieurs vérités importantes à la santé humaine, ou enfin plusieurs

* L'an 460. devant Chr.

clairs & utiles raisonnemens dans la Philosophie, inventée ou renouvelée par Bacon.

Les Médecins sont divisés en trois ou quatre sectes. La première & la plus ancienne est celle des Dogmatiques ou des Rationels, car on les appelle encore de la sorte. Ils joignent à l'expérience la raison, ils considèrent les choses communes, & les choses particulières, ils observent les causes, les effets, & les circonstances. L'Auteur de cette secte est Hippocrate, suivi autrefois par Herophile de Chalcedoine, par Asclepiade Bythinien, & par d'autres : Et aujourd'hui presque par toutes les écoles : qui prennent Aristote pour leur autre chef.

La deuxième secte est celle des Empiriques, l'Auteur de laquelle a été selon quelques-uns, Philinus Cous disciple d'Herophile. Leurs maximes étoient de juger des maladies par la concurrence & par l'assemblage des symptômes, & de guérir ces mêmes maladies par des remèdes convenables. Or ils les jugeoient convenables en quatre façons. 1. Par l'inspection, ou comme ils parloient par l'autopsie. 2. Par l'expérience casuelle & de rencontre. 3. Par l'histoire ou par les choses qu'ils avoient apprises des autres. Enfin par la ressemblance. Ils passaient donc d'une maladie à une autre maladie pareille, comme de l'erysipèle à l'herpès : d'un remède à un autre, comme quand encore aujourd'hui on se sert de pruneaux au lieu de casse. D'une partie enfin, ou d'un

lieu à une autre partie & à un autre lieu, comme de la cuisse au bras. On voit par là qu'encore qu'on appelle ces Médecins Empiriques, à cause de l'expérience qu'ils suivoient : néanmoins il ne les faut pas entièrement croire ou ennemis de la raison, puis qu'ils recevoient celle qui étoit évidente : ou semblables aux Empiriques de ce temps : qui ne sont ordinairement remarquables que par leur ignorance, par leur hardiesse, & par leurs folies.

— Les Méthodiques sont la troisième secte, inventée par Themison Syrien, auditeur d'Asclepiade, & suivie principalement sous Neron par Thessalus Trallianus, qui voulut être appelé *Iatrosiken*, vainqueur des Médecins. On enseignoit dans cette secte qu'un Médecin ne devoit considérer que les seules maladies, & non pas par exemple l'endroit où la cause des maladies, & l'âge où les forces du malade. On enseignoit qu'on ne devoit encore considérer dans les maladies, que les choses les plus communes, savoir celles-cy. Qu'on n'est malade que par adstriction ou par relâchement, ou par l'une & l'autre. Que l'adstriction est guérie par le relâchement, & le relâchement par l'adstriction. Que lors que d'as un malade ces deux choses se rencontrent ensemble, comme elles se rencontrent en celui par exemple, qui tout à la fois a dans l'œil une inflammation & une fluxion, l'on doit remédier à la plus pressante & à la plus dangereuse. Leurs autres dogmes étoient les

suivans. La Médecine n'a rien de difficile, & on peut aisément l'apprendre en six mois. On ne sauroit considérer que quatre sortes de temps dans une maladie, le commencement, l'augmentation, l'état, la déclinaison ou la fin. Ce qu'on appelle médeciner, c'est ôter du corps humain, les choses qui lui sont étrangères, soit extérieures ou intérieures. Celles de ce dernier rang sont étrangères au corps humain, ou pour leur lieu, ou pour leur grandeur, ou pour leur défaut.

La quatrième secte est des Médecins Chymiques; laquelle si on ne la raporte à Hermes Trismegiste, est nouvelle: mais néanmoins pratiquée comme les anciennes par plusieurs ignorans, qui négligent trop ce que la Médecine a de plus facile & de plus commun, & qui ne considèrent pas assez, que le moindre degré de feu peut extrêmement changer la nature des remèdes: comme les remèdes ou extraordinaires ou violens, peuvent non seulement changer, mais détruire la foible composition de notre corps. Les principaux dogmes de cette secte sont d'expliquer toutes choses par le sel, le soufre & le mercure; par l'archée & par d'autres principes inconnus. D'investiver contre la Médecine d'Hippocrate & de Galen. De rejeter la saignée, & n'approuver presque point de médicamens, qui n'aient passé par le fourneau. De promettre une parfaite séparation du pur & de l'impur, & de promettre encore le véritable elixir, l'alcaest, la Médecine universelle, &

la Pierre philosophale. Pour les livres Chymiques, que j'ay remarquez pleins de merveilles & de guérisons : je les compare quelquefois aux miroirs qui multiplient les objets : & quelquefois au temple de Neptune, où avec les navines que ce Dieu avoit conserez, on desiroit voir les autres qu'il avoit fait ou laissé perdre.

La cinquième sorte de Medecins que je voudrois ajoûter, & de ceux que les Grecs ont appellés *electroni*, & que nous appelions, ce me semble, Médecins de choix : ou Médecins Electeurs, & sans secte. Parce que sans s'attacher particulièrement à aucun Auteur, ils suivroient ce qu'ils auroient trouvé ou d'eux-mêmes, ou par les autres, conforme à l'evidence, ou du moins à la plus grande vray-semblance, soit des expériences, ou des raisonnemens.

Les Livres où l'on peut apprendre la Médecine, sont anciens ou nouveaux ; & il n'y a point de doute, qu'ils n'ayent tous leur mérite : mais il me semble qu'on n'estime pas assez plusieurs de ces derniers, en qui néanmoins, avec la confirmation des choses que les autres avoient auparavant enseignées, on voit le supplément de celles, que la rencontre où le raisonnement ont après fait découvrir. Je say que chacun souhaiteroit l'accroissement des inventions, aussi importantes que celles de la Médecine ; mais ie say d'ailleurs que chacun ordinairement emploie son bien à toute autre chose. Parmi

une multitude de personnes & de Provinces, que je connoy : j'apprens seulement que dans les Pays-bas son Excellence le Marquis de Caracène, a libéralement récompensé la nouvelle Anatomie de Monsieur Louïs de Bils. Ce que j'ay à ajoûter des Livres de Médecine ét, qu'encore que les opinions qu'on y voit ne soient pas toujours des oracles : elles doivent pourtant être beaucoup estimées, quand ceux qui les ont eûes, s'accordent tous pour avoir fait les mêmes expériences, & non pas pour s'être copiez. Hors de là leurs disputes & leurs factions jointes aux mépris qu'ils font quelquefois des autres sectes, ou dans une même secte des différentes facultez, montrent l'incertitude & la mauvaise foy où ils sont.

F I N.



DESCRIPTION DV CORPS H V M A I N.

DANS la Physique d'Vſage & dans la Medecine, la deſcription du corps humain eſt auſſi neceſſaire, que celle des Païs dans la Guerre. Mais ce que je veux remarquer principalement eſt, que chacun par l'Anatomie & la Diſſection peut voir & toucher ce qu'il lit icy ou en d'autres pareils Ouvrages; & que de la ſorte les connoiſſances qu'il y aquier, ne ſont pas moins aſſurées ni moins faciles, que neceſſaires. Leur neceſſité & leur avantage paroïſſent encore aſſez, en ce que ſans ces choſes communes & expoſées aux ſens, on ne ſauroit apprendre les autres extraordinaires qui ſuivent, & qui conſiſtent en raïſonnemens. Parce que je ne m'arrête pas à la notion generale du corps humain, laquelle nous pouvons aiſément former de la connoiſſance particuliere que nous avons du nôtre, c'eſt à dire de celuy par les mouvemens duquel nous avons & cette connoiſſance même, & les autres: Je rapporteray ſeulement l'explication & la diviſion des choſes qui le compoſent.

PREMIER CHAPITRE.

*Divisions generales , & celles des os
en particulier.*

LA premiere division des parties de nôtre corps ét en trois sortes, qu'on a tirées d'Hipocrate & qu'on a apellées, contenant-tes, contenuës, ni contenant-tes ni contenuës. Les parties solides contiennent ou renferment les autres, savoir les humeurs : les esprits ne renferment pas, ni ne sont pas non plus renfermez, mais remuent seulement les deux parties precedentes. La seconde division du corps humain n'ét qu'en deux parties, qui sont le tronc & les extremités, ou si l'on pouvoit ainsi parler, les branches. Le tronc contient le thorax ou la poitrine, & le bas ventre. Les extremités sont cinq : la tête, que quelques-uns neanmoins raportent au tronc : les deux bras & les deux jambes. La troisieme division contient les parties simples ou similaires & homogenées, par exemple les chairs ou les cartilages : & composées ou dissimilaires, heterogenées & organiques, comme le bras ou la jambe. La quatrieme division ét en parties insensibles, comme les esprits : & en sensibles ou celles qui tombent sous les sens,

& qui sont ou molles ou dures, comme les humeurs, les nerfs, les os. La cinquième contient premièrement les parties principales pour la conservation comme on parle, soit de l'individu ou de l'espece, savoir le cœur, le cerveau & les parties genitales: Seconde-ment les moins nobles & les moins principales, qu'on appelle autrement auxiliaires & administrantes, comme les poumons. La sixième division est de ces Anatomistes, qui nomment les parties de nôtre corps spermaticques, sanguines & moyennes ou mistes. Les spermaticques sont celles qui ont principalement été faites de la semence, telles que l'on croit l'os, le cartilage, le ligament, les fibres, les membranes, les nerfs, les veines, les artères, les tendons & la moëlle du cerveau. Les sanguines, comme les chairs, sont celles, en la formation desquelles le sang menstruel a dominé. Les mistes sont celles, à quoy la semence & le sang ont contribué également, comme la peau. Cette division est incertaine: & la raison pourquoy les parties qu'on appelle spermaticques ne sont ni unies ni réparées par une semblable substance dans les adultes, *a* n'est pas pour avoir été formées de la semence seulement, mais pource que dans les adultes, la dureté & la sècheresse est trop grande. *b* La septième &

a Car les os sont unis par un callus & les peaux par une cicatrice.

b Toutes les parties dans leur origine dépendent de la semence & du sang dans leur perfection.

Reg. Phyl.

derniere division ét en cavitez & extremittez. Les cavitez sont trois: la superieure, savoir la tête: l'inférieure ou le bas ventre: Et la moyenne, ou le thorax. Plusieurs apellent ventres, ces cavitez: Les extremittez sont les jambes & les bras.

Avant que de decendre à la consideration de chaque partie, soit simple ou composée: il ét à propos premierement d'avoir en general la notion de celles, dont toutes les autres sont faites: Secondement d'apprendre quelles sont les choses, que les Anatomistes considerent dans toutes les parties. Celles qu'on appelle simples, sont ou veritablement simples, c'et à dire sans composition de parties dissemblables, savoir l'os, le cartilage & le ligament; la peau, la membrane, la chair & les fibres: ou simples seulement au sens, savoir le nerf composé de deux membranes & de la moëlle, l'artere faite de deux tuniques; & la vëne d'une, & des valvules. Presque toutes ces parties sont connues à chacun par l'autopsie & l'inspection, apres laquelle les definitions ne peuvent être qu'inutiles. Le cartilage ét de moyenne durté, entre l'os & le ligament: la substance qui tend le nez & les oreilles, ét un cartilage. Les ligamens, qu'Hipocrate, Aristote & Galen ont quelquefois appellé nerfs lians, attachent ensemble les parties de l'animal, mais principalement les os. On donne le nom de membranes, de tuniques ou de meninges à ces parties du corps, qui sont de quelque

épaisseur & qui contiennent d'autres parties, comme on voit dans la meninge qui couvre le cerveau. ^c Du Laurens définit la fibre, une partie similaire, blanche, solide & un peu longue, destinée au mouvement. Riolan ne la distingue pas des tendons, ou de la fin des muscles. Pour les muscles nous n'en parlons pas icy, parce que ce sont parties dissimilaires, & composées de nerf, de chair, d'artere, de véne, de fibres & de tuniques. Nous ne parlons pas icy non plus du poil, ni des ongles: parce que si ce sont des parties, ce sont encore des excréments.

Les Medecins & les Anatomistes considerent en chaque partie deux choses, qui contiennent toutes les autres. Ces deux choses sont la composition & l'usage, dont on ne parle pourtant, qu'après avoir rapporté le nom de la partie de laquelle il est question. La composition contient premierement la substance, lors qu'on dit qu'une partie est nerveuse, moëlleuse, &c. 2. La temperature, par laquelle une partie est humide ou sèche, chaude ou froide, molle ou dure. Sur quoy l'on remarque qu'un corps est dur en trois façons; par secheresse, comme les os; par tension, comme un tambour; & par congelation ou par concretion, comme l'eau glacée. 3. La couleur qui vient de la substance & de la temperature. 4. La conformation.

^c Les meninges sont attribuées au cerveau; & les tuniques aux vaisseaux, comme aux vénes & aux artères. Barthol.

c'est à dire la figure, la grandeur, le nombre & la situation. Cette situation est de trois sortes. Car les parties sont ou suspendues, comme le foye au diaphragme : ou appliquées les unes aux autres, soit par des ligamens & des membranes : ou immédiatement. Il faut rapporter à la conformation des parties leur liaison, & leur communication. L'Usage contient l'action & la passion. La différence que quelques-uns mettent entre ces choses est sans fondement, comme la consideration des causes finales l'est encore.

Je parleray des Os devant toutes les autres parties du corps humain, soit parce qu'ils en sont comme le fondement, ou parce qu'on les en separe dans un squelet, dont l'explication peut être nommée Anatomie sèche, comme l'explication des os, laquelle on fait icy, est nommée Osteologie. Tout ce que l'on en dit generalement doit être raporté aux parties, aux differences, aux qualitez & à la jonction des os. Les parties sont trois, le corps de l'os & les deux extremités. La moëlle qui est au dedans est seulement leur nourriture, comme le perioste est leur enveloppe. Les extremités sont ou des cavitez, soit profondes, qu'on appelle cotyles, soit superficielles, qu'on appelle glenes : ou des éminences que l'on nomme apophyses, productions & avancemens. La distinction que l'on met entre les apophyses & les epiphyses est, que les premieres sont formées avec que les os, au lieu que les autres leur surviennent.

Ces épiphyfes ou farnaiſſances ſont au commencement cartilagineuſes, mais par l'âge elles ſe changent en os & ſ'uniffent en ſorte à celui dont elles ſont comme le couvercle, qu'on n'y peut à pêne remarquer aucune différence. Si les apophyſes ou épiphyſes ſont rondes, on les appelle tête, ſi elles reſſemblent à un col, on les appelle col, & couronné ſi elles finiſſent en pointe & comme le bec d'une corneille. Pareillement ſi la tête eſt petite & plate, elle eſt nommée condyle, & tête abſolument ſi elle eſt longue & groſſe. Le col eſt ſeulement d'une maniere : mais non pas le couronné. Car on l'appelle ancoral, ſtiloïde, ou coracoïde ; ſelon qu'il eſt ſemblable à un ancre, à une touche, à un bec de corbeau. Les bords des cavitez élevées reçoivent le nom de ſourcils.

Les différences des os ſont priſes, ou des ſexes : car on a remarqué que les os de la femme ſont plus petits, moins groſſiers & plus peſans que ceux de l'homme : ou des âges, ainſi les extremités des os aux enfans ſont cartilagineuſes, & durant les premiers fix mois pleins d'une moëlle rouge & ſanglante : ou des os mêmes, ſavoir de leur diſpoſition, quand on les diviſe en creux, & ſolides, tels que ſont les trois oſſelets des oreilles : de leur figure, lors qu'on dit qu'ils ſont ou ronds, ou quarrés, ou triangulaires ; rudes comme l'os du derriere de la tête, ou polis comme les autres, &c. On pourroit rapporter à la différence des os leur dénom-

brement, mais on n'en demeure pas d'accord. Riolan en reçoit 256. & quelques autres, autant qu'il y a de jours en l'année.

Les qualités & les dispositions naturelles des os dans un corps vivant, peuvent être réduites à celles qui suivent. 1. Il faut qu'un os ait sa dureté & sa figure propres, sa substance continuë & égale. 2. Il faut qu'il soit spongieux & arrosé d'une humeur onctueuse, principalement aux extrémités. 3. Blanc & médiocrement rouge. 4. Il faut qu'aux extrémités il soit couvert des cartilages, & du périoste au corps.

La jonction ou l'union d'un os avec un autre, est ordinairement expliquée de la sorte. Elle est ou sans mouvement, appelée symphyse; ou avec mouvement, & elle reçoit le nom d'articulation. La symphyse est faite ou immédiatement, ou par le moyen des corps différents des os: & toutes les deux sont de trois espèces. La première est ou une suture telle qu'on voit dans les os du crâne, & que l'on compare aux dents de deux peignes, ou de deux fies jointes: ou une harmonie, c'est à dire une connexion par une seule ligne droite ou courbe, comme en plusieurs os de la mâchoire supérieure: ou une gomphose, qui est à la façon d'un clou fiché quelque part; c'est de la sorte que les dents sont intégrées dans leurs bassinets. La deuxième est appelée synnevrose, synchondrose ou syssarcose, selon que les os sont liés par les nerfs, par les cartilages; ou comme l'on voit aux

dents, par les chairs. L'articulation est double, savoir la diarthrose pour les mouvemens évidens, *a* & la synarthrose pour les mouvemens obscurs. L'une & l'autre sont de trois sortes. Enarthrose, quand une longue tête entre dans un creux profond, comme dans l'articulation de l'os ischium *b* & dans celle du talon avec l'os scaphoïde. Arthrodie, quand la tête & la cavité sont superficielles, comme dans l'articulation de l'os de l'épaule, ou des os du carpe & du metacarpe. Ginglyme, quand deux os entrent mutuellement l'un dans l'autre, comme celui du bras & celui du coude; celui du talon & le péronné.

On peut diviser le squelet en quatre parties, qui sont la tête, le tronc, les bras & les jambes. La tête a cinquante-cinq os, dont les premiers sont les huit os du crâne. Iunius croyoit qu'on l'appelloit ainsi, parce que les Grecs nomment *Kraniou* un calque, auquel il ressemble & à la façon duquel il couvre le cerveau. Sa figure naturelle est oblongue, élevée devant, derrière & au dessus, mais abaissée vers les tempes. Sa substance est presque par tout composée de deux tables. Pour les huit os, ils sont distingués par des sutures, soit propres ou communes. Les sutures propres servent à diviser les seuls os du crâne, & sont ou vraies, ou fausses & écailleuses ou

a Vestingius ajoûte sorts & faciles : & apres obscurs, foibles & difficiles.

b Cet os & les autres seront apres expliquer.

semblables aux écailles, & aux tuiles dont on couvre les maisons. Les vrayes sont trois : la coronnale qui passe d'une tempe à l'autre, & au devant de la tête : la lambdoïde est opposée à la suture précédente, & passe au derrière de la tête : la sagittale vient de la pointe de la lambdoïde jusqu'à la coronnale, ou quelquefois jusqu'auprès du nez. La rencontre de ces deux sutures est nommée la fontaine de la tête. Les sutures fausses ou temporales sont deux, une au dessus de chaque oreille. Les sutures communes separent les os du crane, de ceux qui ne sont pas du crane. Elles sont trois. La première passe à travers le creux de l'un & de l'autre oeil, & divise de la mâchoire supérieure l'os du front. La seconde & la troisième ont le nom des os qu'elles entourent, sphénoïde & ethmoïde. Les huit os que nous avons dits, sont donc les suivans. L'os du front, les deux os du devant de la tête, & au dessous d'eux, les deux os des tempes. Le sixième est l'os du derrière de la tête ou l'os lambdoïde, le septième l'os sphénoïde appelé vulgairement basilaire, parce qu'il est la base du crane, le huitième l'os ethmoïde, c'est à dire cribreux. On l'appelle encore spongieux, parce qu'il ressemble à une éponge. L'air que nous respirons, & les excremens pituiteux qui nous coulent du nez, passent par cet os. Outre ces huit il y en a trois en chaque oreille, que l'on nomme par les choses dont ils ont à peu près la figure, le marteau, l'enclume & l'étré, mais on ne les fait

pas entrer en la composition du squelet. Dans le crane on remarque des fosses, des trous & des sinuosités. Les fosses sont comme des valons renfermés d'os de tous côtés, ainsi que de collines. Le trou est percé de part en part. La sinuosité, d'une entrée étroite va en s'élargissant. On peut mettre les cinq os, qui composent l'hyoide ou l'os semblable à un y entre les os de la tête; & puis qu'il est attaché aux apophyses stiloïdes des os des tempes, entre les os du crane. Cet os est le fondement du gosier & de la langue. Les os du visage & de la machoire supérieure ou inférieure, contiennent tous les autres os de la tête, dequels il reste à parler. Le premier de la machoire supérieure est appelé l'os de la joue, dont la queue jointe à celle de l'os des tempes, fait un demy-cercle & comme un joug que l'on nomme zygoma. Le deuxième est l'ongle ou l'os de la fistule lacrymale. Le troisième est l'os de la machoire, qui contient la moitié des dents, & compose avec que le bas du rond ou du creux de l'œil, le dedans du nez. Le quatrième est au fond du palais. Le cinquième fait le nez. L'onzième est seul impair, au lieu que les autres sont cinq de chaque côté. On l'appelle vomer ou soc de charnué, & on le place entre l'os sphenoïde & le palais. Il s'étend jusqu'au fond des narines, & soutient leur entre-deux ou leur separation, à quoy il est joint. La machoire inférieure n'est qu'un seul os, en ceux qui sont avancés en âge. Aux autres elle est com-

posée de deux os, qui s'unissent au milieu du menton par synchondrose: Voyez Bartholin. Les bassinets ou les petites cavités des machoires reçoivent les dents, qui sont ou tranchantes, que les Latins appellent incisives, ou canines que l'on nomme œilleres vulgairement, ou enfin machelieres. Les dents machelieres de la machoire supérieure ont trois racines: celles de l'inférieure deux, & quelquefois trois: les autres, une. Elles sortent depuis sèt mois jusques à deux ans, au nombre de vingt. A quatre ans il en sort encore huit ou douze.

Le tronc contient l'épine, & le thorax ou la poitrine. L'épine est un conduit fait de plusieurs os, qui sont nommez vertebres, & qui sont remplis de la moëlle du cerveau. Ces vertebres sont vingt-quatre. Car il y en a ordinairement sèt au col; douze au dos, aux lombes ou aux reins, cinq: suit la quatrième & dernière partie de l'épine, savoir l'os sacré, avec lequel il faut joindre les os des îles, & leurs trois parties, dont la plus grande retient leur nom commun, l'autre prend celuy d'os du penil ou d'os barré, la dernière, celuy d'ischium. L'os sacré est immédiatement sous les vertebres des reins. Il n'a quelquefois qu'un seul os & quelquefois trois: mais aux enfans il en a cinq ou six. En son extrémité il a un os cartilagineux que les François appellent croupion, & les Grecs coccyx, parce qu'il ressemble au bec d'un coucou. La poitrine est terminée du sternum ou du
brechet

brechet par devant, comme le brechet ét terminé par bas du cartilage Xiphoide ; c'ët à dire du cartilage semblable à une épée. Douze côtes font chèque côté de la poitrine. Les 14. hautes sont appellées vrayes, & les dix basses fausses, parce qu'elles ne sont pas jointes au sternum, & que leurs extremitéz qui regardent cët os sont cartilagineuses. Le dessus de la poitrine ét fait de deux clavicules, ressemblant à une S. couchée.

Entre les os des extremitéz, le premier ét l'omoplate ou l'os de l'épaule, apellé encore pâleron, & couché sur le haut de la poitrine, presque triangulairement. C'ët à luy qu'ët atachée toute la main, que l'on divise en trois parties, le bras, le coude & l'extrême main. Il n'y a au bras qu'un seul grand os, joint avéque deux autres, dans le ply du coude. L'un, savoir l'interieur, retient ce nom general d'os du coude, ou reçoit celuy d'aune. L'autre qui ét extérieur, & qui aboutit vers le gros doit, ét apellé rayon. L'extrême main, ou le bas de la main, ou la main simplement, contient le carpe ou le poignet, le métacarpe ou la palme de la main, enfin les 3. doigts. Le poignet ét composé de huit petits os, & la palme de quatre. De leur extremité sortent les 15. os des doigts. Car on met en ce nombre, & non pas entre les os du métacarpe, le premier os du ponce; parce qu'il a une articulation lâche, & un manifeste mouvement. Le gros doit, qui vient obliquement du métacarpe ét apellé

B

pouce, du mot *polleo*, qui en marque la force. Aussi les Athéniens avoient-ils acoûtumé de le couper à leurs ennemis les Éginettes, pour les rendre inutiles aux actions de la guerre. Et nous-mêmes apellons les gens lâches & effeminez, poltrons, de *pollice truncato*. Le doigt après le pouce, est nommé Indice: suit le doigt du milieu, le doigt annulaire & le petit doigt. Leurs éminences reçoivent le nom de *neuds*.

On divise le pied en trois parties, la cuisse, la jambe & l'extrême pied, qu'on appelle encore pié simplement. Au haut de la cuisse il y a l'os anonyme ou sans nom, quoy que les autres luy donnent celui de ses parties. La postérieure est l'os *ilium*, ou l'os des flancs: l'antérieure l'os du penil ou l'os barré: la plus basse l'os *ischion* ou l'os de la hanche, auparavant raportez. La cuisse apellée par les Latins *femur* de *ferre* porter, est d'un os seul, mais le plus grand de tout le corps. Outre la tête & le col, il a en sa partie supérieure deux éminences, l'une qui est intérieure & petite; l'autre grande & extérieure: on les appelle tournantes, ou en Grec *trochantères*. La plus basse partie de cet os fait avec la rotule, ce que nous apellons le genou. La jambe est composée de deux os, dont celui qui est en dedans, & qui est le plus grand, est pour cela apellé simplement le grand os de la jambe. L'autre a ces trois noms, *peronné*, *fibula* ou os de l'épron. Il fait la cheville extérieure du pied: comme l'os de la jambe, l'autre.

L'extrême pied est divisé en trois parties, qui sont le tarsé ou l'arrière-pied, le métatarsé ou l'avant-pié, * enfin les doigts du pié, ou les orteils. L'arrière-pié est composé de six os. Le premier est joint à l'os de la jambe, & appelé le talon. Le deuxième est nommé arrière-talon. Le troisième joint au précédent, naviculaire. Le quatrième attaché à la partie basse & antérieure de l'arrière-talon, dé. Les trois autres sont nommés par Fallope chalcoides ou cuneiformes, parce qu'ils ressemblent aux coins, avéq quoy l'on fend du bois. L'avant-pié ou la plante du pié a cinq os qui répondent à ceux de la palme de la main, & qui sont tous en un rang. Les os des doigts du pié sont seulement 14. car le pouce du pié n'en a que deux. Outre tous ces os, il y en a d'autres petits, solides, & un peu plats, qu'on appelle sesamoides, parce qu'ils ressemblent à la graine de sesame. Leur nombre est incertain. On en trouve de 12. à 20. en chaque main, & en chaque pié des personnes un peu âgées. Ils occupent les lieux vuides, qui sont aux jointures & aux entre-noeus, & de la sorte les fortifient.

* *Pedius.* Lat.

CHAPITRE II.

*Des parties du corps qu'on appelle contenantantes ;
& en particulier de la Tête.*

LA plus grande partie du corps, & la plus semblable aux os, pour la sécheresse, pour l'insensibilité, & peut-être si la ténuité ne l'empêchoit, pour la dureté même ; ét la surpeau, ou comme on l'appelle encore la première peau, la cuticule & l'épiderme. Elle n'ét point aux enfans naissans : mais elle se forme après des exhalaisons de la peau, épaissies par le froid, contre lequel elle ét une défense : comme elle ét encore un empêchement à l'excès de la transpiration. Ses différences consistent, ou en la quantité ou en la qualité. Car elle ét épaissie & calleuse aux endroits, où elle doit résister à divers efforts : aux lieux où les parties du corps se frottent & s'entre-touchent, elle ét rouge.

Suit la peau ou le cuir, que les Grecs appellent *Derme*, comme s'ils disoient *desme* lien. Car c'ét elle qui lie & couvre tout le corps. Elle perd ce nom de peau aux endroits où elle ét extraordinairement dure, & où on la nomme *callus* & *durillon*. Néanmoins puisque ces durillons sont insensibles, on peut les rapporter à l'épiderme. Il y a dans la substance de la peau, deux sortes de trous : Les premiers ne tombent pas sous les sens, sont presque infinis, & reçoivent le nom de pores.

Les autres sont grands & visibles : savoir les trous des oreilles, du nez, de la bouche, du fondement, & des parties naturelles de l'homme ou de la femme. Par les choses qui paroissent sur ces superficies du corps, on peut souvent iuger du temperament des parties, qui sont au dedans : principalement si la couleur qu'on y voit n'est pas depuis la naissance, comme la noirceur des Mores, & les taches de tous ceux qui ont été marqués dans le ventre de leur mere.

La troisième des parties contenant communes, est la graisse ou la membrane grasse qui nourrit & retient la chaleur interieure, empêche le froid exterieur, & sert aux parties dures comme de couffin. Aussi est-elle molle, & ne se fige qu'à peine & dans un long-temps. Le suif est friable, mais l'axonge ou l'oing ne l'est pas. On met au nombre des graisses la moëlle des os. La graisse environne tout le corps, excepté le front, les bourses & le membre de l'homme. On peut remarquer icy qu'elle n'a point de sentiment, bien que plusieurs nerfs la traversent.

La quatrième est la membrane charnue, ou le pannicule charnu, couché sous la graisse, & étendu par tout le corps. Neanmoins au visage il est immédiatement attaché à la peau, qui dans cet endroit n'a point de graisse sous elle. On divise les chairs, ou par leurs qualitez en rouges & blanches : ou par leurs sujets en chairs, des viscères lesquelles Brevistat

B ii j

pelloit parenchymes, des muscles, des glandes qui reçoivent l'humidité; enfin des autres parties comme des vènes.

La dernière des parties contenant communes est la membrane commune des muscles, que l'on voit immédiatement au dessous de la membrane charnuë, & qu'on fait envelopper les muscles en quelque partie du corps qu'ils soient; quoy qu'ils ayent encore leur membrane particulière.

Les autres parties du corps contenant, mais moins communes sont la tête, la poitrine, & le bas ventre. Ceux qui suivent l'ordre de la dissection, commencent par ce dernier: au lieu que les autres, qui suivent l'ordre de la génération, commencent par la poitrine où est le cœur. Pour moy j'expliqueray premièrement la tête, parce qu'elle est la première en noblesse, & mêmes en situation. Les nerfs, les artères & les vènes sont bien parties contenant; mais entièrement singulières, n'ayant rien en elles, que d'une seule façon. Ajoutez que leur connoissance suppose celle des autres parties, par lesquelles il les faut expliquer.

La tête est divisée en deux parties, dont l'une est couverte de cheveux, & retient le nom même du tout; & l'autre est presque sans poil, laquelle on appelle le visage. La tête est divisée par quelques-uns en cinq parties; dont trois sont au milieu, & deux aux côtes. La première est le devant de la tête, la deuxième le sommet de la tête, la troi-

sième le derriere de la tête, ou en Latin *occiput*. Les deux côtez sont appellés tempes, parce qu'ils marquent les temps & les âges des hommes, par la blancheur des cheveux.

De toutes les parties de la tête les unes sont extérieures & contenant, les autres intérieures & contenues. La première des parties extérieures est la peau avéque son epiderme, puis la membrane charnuë & le pericrane, entre lequel & le crane Riolan reçoit comme aux autres os, un perioste. Enfin suivent les os du crane, dont nous avons déjà parlé. Le crane étant lié, on voit le cerveau que l'on divise en deux parties: dont l'une, qui retient le nom du tout, & qui occupe le devant de la tête, est trois fois plus grande que l'autre, appellée petit cerveau ou cervellet. Tous les deux sont envelopez de deux membranes, que les Grecs appellent meninges, épaisse & déliée; & les Arabes dure & pie mère: soit, dit Vesslingius, parce que les Arabes donnent ce nom à toutes les choses qui en conservent d'autres; ou parce que, selon Riolan, d'elles naissent toutes les autres membranes du corps, comme le pericrane même: l'épaisse membrane du cerveau passant au travers des sutures du crane, au temps qu'elles ne sont pas encore fermées aux enfans.

La substance des deux cerveaux & la moëlle spinale sont par bas continuës, mais par haut le redoublement des meninges sépare le petit cerveau de l'autre: comme il sépare encore, quoy que moins profondément le grand cer-

veau en deux parties, droite & gauche sous la suture sagittale. Cette séparation est appelée par ressemblance, faucille. Dans la supérieure region du cerveau, on peut encore considérer les anfractuosités, & les circumvolutions diverses des membranes qui luy portent la nourriture, & qui pénètrent plus avant dans la substance. Car environ trois doigts sous la portion extérieure & cendrée, on en trouve une autre plus blanche, plus solide, & plus dure, qui est appelée pour cette raison corps calleux, & qui rend continûes toutes les parties du cerveau. Après la region supérieure, suivent la moyenne & l'inférieure. Dans la moyenne & presque au milieu du cerveau, on découvre quelques ventricules, que Bartholin rapporte à un seul. Il y en a trois dans le grand cerveau, & dans le petit un quatrième. Les deux premiers sont supérieurs, & on peut les appeler droit & gauche. Ils sont plus grands vers la base du cerveau, & leur figure est semblable à celle d'un croissant ou d'un fer à cheval. Leur séparation est appelée luisante *septum lucidum* : parce que si on l'étend, on voit qu'elle est une membrane transparente à peu près comme le talc. Dans leurs cavitez se répand la tresse choroïde, que Bartholin met sous la voûte, qu'il étend jusqu'à la glande pinéale, ou jusqu'à l'union, enfin qu'il enseigne être composée d'une multitude d'artères & de veines. Les sérositez de ces ventricules se voident par un trou qui descend vers l'os cribreux, & delà aux narines

ou au palais. Le troisieme ventricule appellé encore moyen ou du milieu ét celui où les deux précédens aboutissent. Il ét couvert d'une voûte triangulaire, * portée devant par une colomne; & par deux, derriere. L'un des deux conduits que l'on trouve en ce ventricule descend dans l'égoût ou l'entonnoir, que les Grecs nomment coane, & que les Anatomistes remarquent décharger les excréments du cerveau dans la glande pituitaire, qui les vuide insensiblement dans le palais par deux petits canaux. Le conduit postérieur, qui va au quatrieme ventricule ét divisé différemment. Son commencement ét appellé le fondement ou l'anus; ses deux premières éminences sont appellées fesses, les deux autres qui sont moins aparentes, testicules, & verge la glande conoïde, qui ét encore à l'entrée de ce même canal, mais en haut. Cette glande ét composée d'une substance dure, jaunâtre & couverte d'une membrane déliée. M. Descartes prend cette glande pour le siége de l'ame. Bartholin & Vvarton sont d'un autre sentiment, lequel ils confirment par les raisons suivantes. 1. La glande pinéale qui n'ét à peu près que de la grosseur d'un pois, ne peut point recevoir toutes les images des objets. 2. Ces images, non plus que les nerfs extérieurs, n'arrivent pas à la glande, qui d'ailleurs seroient saillies comme elle dans un lieu plein d'excréments. 3. Les espèces de tous les sens extérieurs sont portées

* Corps psaloïde & corps vouré.

au commencement de la moëlle spinale, où conséquemment il est plus raisonnable d'établir le sens commun. On ajoute que renfermer les esprits dans les quatre ventricules du cerveau, c'est, ou peu s'en faut, renfermer les vents dans un carrefour. La cavité du quatrième ventricule, auquel Bartholin donne le nom de noble, est environnée devant & derrière de l'épiphyse vermiculaire ou vermiforme. L'antérieure que quelques-uns appellent conduit scalicoïde, ouvre ou ferme le passage aux esprits, selon qu'elle s'accourcit ou qu'elle s'allonge. L'autre qu'on nomme la plume, parce qu'elle ressemble au bec d'une plume à écrire, distribue comme on croit, les esprits animaux à la moëlle de l'épine*.

La substance du petit cerveau où est ce dernier ventricule, est un peu plus sèche, & beaucoup moindre que celle du grand cerveau, que l'on dit peser environ quatre livres, & être en l'homme bien plus grand qu'en un bœuf, & qu'en tout autre animal. On remarque dans la dernière région du cerveau, l'entonnoir & la glande pituitaire, assise en la selle de l'os sphénoïde ou cuneiforme. Autour de cet os on remarque encore la rete admirable, semblable à des étoupes entassées, & faite des deux artères carotides, & de deux autres qui montent par les trous des vertèbres du col. Enfin dans cette même région on remarque les racines de la moëlle spinale,

* *Puriores in ceteris ventriculis contentum aërem.*
Vest.

qui n'est qu'un allongement ou une production du cerveau, si le cerveau ne l'est pas de cette moëlle. C'est d'elle au moins que viennent tous les nerfs, sans excepter même les nerfs optiques: de sorte que sêť paires de nerfs en naissent dans le cerveau, & trente dans l'épine dont ils sortent par autant de trous. L'usage des sêť premières conjugaisons est expliqué dans ces deux vers.

Optica prima, oculos movet altera, tertia gustat, quartaque. Quinta audit, vaga sexta, at septima lingua est.

Voicy à peu près leur signification. La première paire de nerfs conduit les esprits nécessaires à la vuë, & reçoit le nom d'optique. La deuxième remuë les yeux. La troisième & la quatrième paires sont pour le goût, & la cinquième pour l'ouye. La sixième est vague. La sêťième donne à la langue le mouvement. Dans la jonction de la moëlle de l'épine avec le cerveau, cette moëlle est divisée en quatre parties, dont les deux plus grandes sortent du grand cerveau, & les deux moindres du petit. Ces parties s'unissant en forment deux séparées par la pie mère, envelopées par la dure, & toutes deux par une troisième, qui vient ou selon Galen des ligamens de l'épine, ou de l'endroit auquel l'os occipital est joint avec la première vertèbre.

Le sens du toucher est dans tout le corps, mais les quatre autres sont seulement dans la tête. Le principal est celui de la vuë, par

lequel nous connoissons des objets fort différents & fort éloignez. Le seul homme a les yeux de diverses couleurs, & l'expérience montre que les plus grands ne sont pas les meilleurs. Mais de quelque grandeur qu'ils soient, on remarque que leur temperament est froid & humide, en sorte néanmoins que l'usage modéré des corps autrement qualifiés, leur est utile. Les parties des yeux sont ou extérieures ou intérieures, selon qu'elles les composent ou les couvrent seulement. On appelle sourcils cette éminence de peaux, de muscles, de graisse & de poil qui est au dessus des yeux & des cils. C'est le nom que l'on donne à ces poils, qui sont courbez en arc, sortent des paupières, & gardent durant la vie, la même grandeur qu'ils avoient dans la naissance. La plus grande des paupières est la mobile, savoir l'intérieure aux oyseaux, & la supérieure aux hommes, ausquels l'inférieure même se remuë, mais moins sensiblement. La membrane des paupières est au dessous de leur peau: Elle n'est qu'une production du pericrane, comme la conjonctive qui attache l'œil à sa cavité est une production de la membrane de l'œil. Le cartilage qui la termine reçoit le nom de tarse ou de peigne, comme le lieu où se joignent les paupières, reçoit celui de coin ou d'angle de l'œil. Le plus petit est du côté des tempes, & le plus grand du côté du nez. En chacun des grands angles, il y a un trou par où les humidités superflues des yeux coulent vers les narines, & où

où l'on voit la glande qui arrose l'œil, & qui est appelée lacrymale. Il y a pareillement une autre glande en chaque petit angle des yeux, mêlée avec la graisse qui les environne, & qui comme la glande que je viens de dire, facilite leur mouvement.

Les parties qui composent les yeux sont ou les tuniques, ou les humeurs, sans parler de la graisse, des muscles & des vaisseaux, qui contiennent les nerfs optiques & mouvans, les artères, & les veines. La première des tuniques est la conjonctive, qui ne couvre que la moitié de l'œil. La deuxième, la cornée qui est une continuation de la dure meninge, & qui au devant de l'œil est parfaitement transparente & un peu élevée. Quelques uns appellent sa partie postérieure sclérotique ou consolidative, parce que derrière & aux côtés elle est opaque. La troisième tunique de l'œil est une production de la tendre meninge. On l'appelle uvée, par ce qu'elle ressemble à un grain de raisin noir, & que les Latins appellent un raisin *uva*. Ses parties laterales & postérieures sont encore nommées tunique choroïde: comme la partie qui paroît à travers la cornée est nommée Iris, & son tour ligamens ou fibres ciliaires. La tunique uvée est percée par devant: & on appelle prunelle le trou qu'on y voit. Par derrière elle enveloppe avec la dure meninge le nerf optique: l'allongement duquel, jusqu'au ligament ciliaire est la quatrième tunique, savoir la retine. La cin-

quième est l'arachnoïde ou chrySTALLINE, qui enveloppe par devant l'humeur de ce même dernier nom, & qui est comme elle, diaphane. La dernière est la vitrée, lissée & menue extrêmement. Par là on voit, qu'à parler proprement, les yeux n'ont que deux tuniques, qui sont la dure & la tendre meninge. Elles contiennent trois humeurs, l'aqueuse entièrement fluide: la chrySTALLINE ou glaciale, qui à peu près a la consistance de la cire molle: enfin la vitrée ou hyaloïde plus grande que les deux autres, mais de moyenne consistance. L'humeur aqueuse est par devant contenue dans la tunique cornée, & par derrière dans la tunique chrySTALLINE & vitrée, & dans le ligament ciliaire. La chrySTALLINE, qui est aplatie par devant, flotte par derrière dans l'humeur vitrée, qui occupe le reste de la cavité que fait la tunique réticulaire. Plusieurs Auteurs remarquent contre Scheiner, que si l'on ôte la partie postérieure des tuniques sclerotique ou cornée, choroïde ou uvée, & réticulaire ou amphiblastroïde, toutes choses sont représentées renversées, petites dans un œil de bœuf, & un peu grandes dans l'œil d'un homme. Riolan remarque aussi, que l'humeur chrySTALLINE appliquée sur des lettres, les fait à la façon des lunettes, voir plus grandes.

L'oreille extérieure est semblable à un van, & recueille mieux les sons, quand elle est élevée: comme elle le seroit toujours, si les nourrices dès le commencement ne la

ferroient pas contre la tête, & si apres on ne couchoit pas dessus. Le conduit de l'oreille ét couvert de petits poils, & des extremens du cerveau jaunes & amers. Derrière & sous les oreilles, il y a plusieurs glandes, qu'on appelle parotides, & qu'on fait être les émonctoires du cerveau. L'oreille interieure ét dans l'os pierreux, & commence par une membrane roide & sèche nommée tambour, & soutenue comme un tambour par une corde, dont on n'a pû encore sçavoir, si c'et un nerf, une artère ou une vène. Ce qu'on fait, ét que le nerf auditoire se termine à ce tambour, apres lequel suit une cavité, où l'on croit contenu un air naturel; & où neanmoins il y a plusieurs trous: mais un canal principalement, qui va dans la bouche, & qui ét la cause pourquoy, ceux qui fument du tabac, le rendent quelquefois par l'oreille.

La partie superieure du nés ét d'os, & l'inférieure de cartilage. Le dedans ét divisé en deux narines, & couvert d'une membrane & d'un alongement de la dure meninge, laquelle passe par l'os cribreux, & ét commune à la bouche, à la langue, au larynx, à l'oesophage & à l'estomac. Le haut des narines ét rempli de chairs spongieuses, & de ces os, qui font partie de l'ethmoide, & qui sont pleins de cavités, où les serosités du cerveau sont retenues & empêchées de couler incessamment. Les ailes du nés, & generalement ses parties les plus basses, sont

C ij

couvertes de ces poils, que les Latins nomment vibrilles. On croit que l'organe de l'odorat ét aux apophyses ou productions mamillaires, couchées sur l'os ethmoïde, & tenuës pour nerfs : quoy que ni la dure ni la tendre meninge, ne les enuironnent point. Vers le milieu du nez, chèque trou des narines ét divisé en deux, dont l'un monte vers l'os spongieux, & l'autre descend vers le fond de la bouche. Lors que les chairs rouges, qui sont dans les narines s'enflent démesurément, elles font des excroissances, que les Medecins nomment polypes.

Autour du nés on voit les deux iouës, la bouche, & sous elle le menton. Par le mot de bouche, on entend tout ce qui ét depuis les lèvres, jusqu'à l'entrée du gosier : comme les gencives, les dents, le palais, la luëte, le pharinx, les amygdales & la langue. Le palais ou le ciel de la bouche, et troué : ce qui sert à la communication entre luy & le nés. L'os du palais ét inégal, & n'a point de periofte : mais il ét couvert d'une tunique nerveuse & ridée, naissant de la dure meninge. La luëte suspenduë au fond du palais ét selon Columbus, le redoublement de la tunique du palais, & selon Riolan le bout des muscles, qui finissent en ce lieu. Elle empêche le regorgement du boire dans le nés : & l'entrée de l'air froid & impur, dans les poumons. Quelquefois elle s'enfle & se relâche : & de la sorte pique les endroits du gosier, qui sont proches d'elle. Ce qu'on

apelle pharynx ét le commencement de l'œsophage, & la dernière partie de la bouche. Le larynx ét le commencement du sifflet, ou du conduit par lequel l'air entre dans les poumons, & par lequel il en sort. L'espace entre le larynx & le pharynx ét nommé, isthme, comme si c'étoit une langue de terre entre deux mers. Là sont les glandes, que les Grecs apellent antiades, ou parithmies, & les Latins amigdales. Elles reçoivent l'humeur du cerveau, & la convertissent en salive, dont elles arrosent la gorge, la bouche & la langue.

La langue ét unique en l'homme, double aux veaux marins, à deux pointes aux lézards, & à trois aux serpens. Sa base ét cachée dans l'os hyoïde, ou lambdoïde que l'on nomme ainsi, pour la ressemblance qu'il a avec ces deux lettres. Il se remue avec la langue, & ét composé d'os de différent nombre, savoir de trois à treize. La langue ét divisée par une ligne blanche en deux parties, droite & gauche: & l'une peut être paralytique pendant que l'autre sera sans mal. On dispute si la chair de la langue ét l'organe du goût, ou la tunique déliée & plene de pores, ou plutôt les nerfs du goût. La première opinion ét de Bartholin, la deuxième de Galen, & la troisième de Columbus. Les deux vénes & les deux glandes qui sont sous la langue, reçoivent le nom de ranulaires & d'hypoglottides. Sous la langue on voit encore un ligament, qui ét apellé le frein de la langue ou

C 17.

le filet : & qui ét une production de celuy qui atache la langue à l'os hyoide. Si le filet ét trop long , & qu'il empêche les enfans de téter ou de parler , on le coupe : mais alors il faut prendre garde de ne toucher pas aux nerfs , pour éviter les convulsions qui en pourroient naître.

CHAPITRE III.

De la Poitrine , ou du Thorax.

LA premiere & la plus haute partie de la poitrine & du tronc ét le col & les clavicles : la dernière & la plus basse ét le diaphragme : le sternum ét celle de devant , les vertèbres du dos celle de derrière : les côtes sont latérales. Le col trop court , & qui ét composé seulement de six vertèbres , rend le corps sujet à l'apoplexie : Celuy qui ét trop long , & qui ét composé de huit vertèbres , ét cause de la phthisie. Car les poumons sont enfermés dans un trop petit lieu : c'ét pourquoy ils s'échauffent & se dessèchent. Le derrière du col ét nommé la nuque. Dans le col on voit toutes les sortes de parties , qui sont dans le reste du corps. Mais les principales sont l'œsophage , & l'âpre ou la trachée artère : qui sont deux canaux ou deux conduits , dont l'un va au ventricule ou à l'estomac , & l'autre aux poumons. L'œsophage ou le gosier ét composé de trois membranes mêlées

de muscles, qui servent ou à l'avalement des viandes, & comme les Anatomistes parlent, à la deglutition, lors qu'ils se resserrent en haut : ou au vomissement lors qu'ils se resserrent par bas. La membrane extérieure est appellée commune : c'est à dire commune au ventricule & au gosier, & venant du péritoine, comme celle du ventricule : les deux autres sont nommées propres. Celle du milieu est charnue : & l'intérieure nerveuse & continuë à celle de la bouche & des lèvres. Le commencement de l'œsophage est à la gorge, d'où il descend sous la trachée artère & sous les poumons, couché au dessus des vertèbres, & de deux glandes qui lui servent de coussin. * Vers la 4. ou la 5. vertèbre, il decline un peu à droit, & laisse l'aorte occuper le milieu : puis il retourne à gauche, & fait place au foye. Enfin ayant percé le diaphragme, & étant arrivé à l'onzième vertèbre, il fait l'orifice gauche, ou l'orifice supérieur du ventricule.

Puisque le col est l'origine des principales parties du ventre moyen : ce n'est pas sans raison, qu'on le raporte à lui plutôt qu'à la tête. Ce qu'on apèle communément liffet ; les anciens, parce qu'il contient l'air, l'ont apélé artère : quelques-uns, âpre artère, parce qu'elle est inégale, & que les autres sont comme liffées. Son commencement, ainsi que nous avons déjà dit, est nommé la-

* On ne prend l'œsophage ordinairement, que pour une continuation du ventricule, jusques à la bouche.

rynx ; & le reste bronchie : pour être selon Hippocrate, arrosé de quelque petite partie des liqueurs que l'on boit. L'âpre artère est au devant du col, & le peuple ne la connoît que sous le nom de gosier. Elle est couchée sur l'œsophage, & descend droit dans les poumons, auxquels elle sert pour l'inspiration & l'expiration. Et afin qu'elle n'incommode pas l'œsophage, il luy manque par derrière environ un quart de cercle. Sa substance est composée de deux membranes, & de plusieurs cartilages imparfaitement ronds, & attachés par des ligamens. La membrane extérieure est tres-forte, & vient de la pleure, c'est à dire de la membrane, qui est rendue sous les côtes & sous leurs muscles, & qui environne toutes les parties intérieures de la poitrine. L'autre membrane qui est au dedans de la trachée artère luy est commune avec la bouche, l'œsophage & le ventricule. Bartholin la décrit, comme plus épaisse & plus solide que l'autre : néanmoins, dit-il, épaisse principalement au larynx, médiocrement au milieu, & peu aux rameaux du poumon. Elle est couverte d'une humeur grasse, qui empêche que l'air poudreux, ou les excréments acres & fuligineux n'offensent ni l'artère ni les poumons. Ses cartilages sont tellement disposés, que les supérieurs sont plus grands. Quand ils ont passé les clavicules : environ la quatrième vertèbre du Thorax, ils se divisent, comme en deux branches, entrant chacune de son côté dans

les poumons. Ces branches se divisent encore en deux, & celles-cy en d'autres, iusqu'à ce qu'elles finissent en petits rameaux, sur la superficie des poumons, & que par leurs anastomoses, elles se ioignent devant à l'artère veneuse, & derrière à la vène artérielle. Le premier cartilage du larynx, & du commencement de l'âpre artère, est nommé thyroïde ou scutiforme, par ce qu'il ressemble à un bouclier, & qu'il est convexe par dehors, comme il paroît dans les hommes mieux que dans les femmes : parce que les glandes qu'elles ont au côté du larynx étant plus enflées, empêchent qu'on ne remarque facilement ce morceau d'Adam, car le peuple l'appelle de la sorte. Tous peuvent éprouver en eux-mêmes, lors qu'ils avalent des viandes ou des liqueurs, qu'il s'élève, & que de la sorte il fait place au gosier. Le deuxième cartilage reçoit le nom de cricoïde ou d'annulaire. Il est placé dans la base du précédent, & sert luy-même de base à tous les autres. Le troisième est l'aryténôïde, appelé de la sorte, pour la ressemblance qu'il a avec une aiguille. Il est pareillement placé dans le thyroïde, & soutenu par l'annulaire. Le quatrième qu'on nomme glotte ou languette fait dans l'aryténôïde une fente qui sert à toutes les diverses formations de la voix. Aux deux côtés de la glotte, on voit deux petits creux, * où s'arrête lors qu'on boit & qu'on mange, ce qui tombe de considéra-

* Bartholin dit, une cavité.

ble dans la trachée artère : & ce qui presque d'abord est craché par la toux. Le cinquième cartilage, semblable à une feuille de lierre, est sur la glotte : c'est pourquoy on l'appelle épiglote. Il s'élève de la fente antérieure du thyroïde, & ne s'abaisse jamais que par la pesanteur des alimens, lesquels cette dépression empêche d'entrer dans le larynx : qui outre cela est tout mobile, & qui monte & descend quand on mange. Les Anatomistes remarquent deux mouvemens separés dans deux de ses cartilages. Car le thyroïde se dilate & se resserre : & l'aryténoidé se ferme & s'ouvre. Enfin ils remarquent que tous les cartilages du larynx deviennent quelquefois si durs, qu'ils prennent la nature des os : qui a été la cause pourquoy l'on n'a pu étrangler quelques personnes, condamnées au dernier supplice.

Entre les parties extérieures du ventre moyen, il en est deux d'extraordinaires : savoir les parties axillaires & les mammelles. Les premières sont couvertes de poils, qui empêchent qu'elles ne se touchent : ce qui leur seroit incommode, soit pour les mouvemens des bras, soit pour les sueurs. Car ces parties sont les émonctoires du cœur, comme les aines le sont du foye. Pour les mammelles, elles sont composées d'une multitude de glandes, dont la plus grande est sous le mamelon ou le bout de la mammelle, lequel paroît seul aux vieilles femmes, & aux jeunes filles : à qui les mois commencent à

couler, quand leurs mammelles sont de la hauteur de deux doigts. Martianus Castellus & d'autres, croient que le lait n'est que le chyle, ce qu'ils prouvent par la couleur, & par le prompt changement des alimens en lait. Ceux qui ne suivent pas cette opinion opposent, qu'on n'a point encore découvert de chemins propres, du ventricule aux mammelles : & que les vaches qui changent de nourriture, & qui par exemple mangent de l'herbe apres du foin, ou du foin apres de l'herbe : changent au premier jour leur chyle ; mais le sang, le lait & le beurre plus-tard. Riolan remarque touchant les couleurs, qui sont autour du bout de la mamelle, que les pucelles ont ce cercle vermeil, & les autres livide : Que les femmes grosses qui portent un garçon, l'ont rougeâtre ; & que celles qui portent une fille, l'ont pâle.

Comme tout le corps est couvert exterieurement de la peau : ainsi il est au dedans couvert d'une membrane, qui de la tête est continuë jusqu'au bas ventre : & qui reçoit differens noms, selon les differens lieux où elle est. En la tête on l'appelle meninge, au ventre inferieur peritoine, & icy plèvre que l'on croit double. Cete plèvre montant de chaque côté du dos vers le sternum se replie, & forme le mediastin, qui divise les poumons & toute la cavité de la poitrine, & qui est attaché aux clavicules ; & à cause du pericarde au diaphragme. Au haut du mediastin & vers le gosier, il y a un corps glanduleux nommé

thymus, laëtes ou fagouë, qui sert là de couffin à la grande artère & à la vène cave, & qui aux enfans nouvellement nés èt tres-grand & tres-humide. Le Pericarde n'èst rien qu'un reply & une production du mediastin, envelopant le cœur & le suspendant au milieu de la cavité que le mediastin laisse. Pour le diaphragme, les Anatomistes le croient un muscle particulier : & l'on voit manifestement qu'il fait une voûte mouvante entre les deux ventres, & qu'il a un centre nerveux, qui ne résiste pas seulement aux coups, dont il èst frapé par la pointe du cœur, mais à la pesanteur du foye, lequel il suspend. On remarque en luy deux membranes, dont la supérieure vient de la plèvre, & l'inférieure du peritoine : Puis trois ouvertures, l'une à droit par où la vène cave monte, l'autre à gauche & plus reculé, par où l'œsophage descend : la dernière èst une longue fente, vers les vertèbres des lombes où passe la grande artère.

Les poumons sont une chair spongieuse, de la figure d'un pié fourché : creux dedans, élevés dehors & divisés en d'autres parties, que quelques-uns appellent lobes. Leur couleur au commencement èst toute rouge : puis, rouge seulement au milieu, & au dehors pâle ou cendrée. On ne les trouve que dans les animaux qui ont l'usage de la respiration. Ils sont atachés au sternum & au dos par le mediastin, au col par l'âpre artère, enfin à la plèvre & au diaphragme même, quelquefois
selon

selon Veslingius sans discontinuation, & quelquefois par intervalles. Ils environnent le cœur, & avecque luy occupent quand ils sont enflés toute la cavité de la poitrine. La membrane qui les couvre est polie & déliée, mais percée de trous à peu près aussi grands que ceux d'un crible, du moins dans les animaux vivans. On dispute d'où vient le mouvement des poumons, ou la respiration. L'ordinaire opinion est, que les poumons sont poussés par une abondance de sang chaud, qui leur arrive du cœur par la vaine artérielle. Ceux qui disent, que la cause de ce mouvement est celui de toute la poitrine, ne sont pas entièrement contraires à l'autre opinion; puisque le mouvement de la poitrine, est un effet de celui du cœur. On dispute encore si les poumons ont quelques nerfs, & par ces nerfs, du sentiment. Dulaurens le nie : Et Riolan assure, que les poumons reçoivent plusieurs nerfs, des deux de l'estomac ; & qu'ils ont un vif sentiment.

Le Pericarde est l'enveloppe, & comme la boîte ou l'écrin du cœur. C'est une membrane plus dure que la plèvre, & faite comme de deux tuniques, dont l'extérieure est une production du mediastin : & l'intérieure, des vaisseaux sortans du cœur. Il a vers sa plus haute partie plusieurs trous * qui servent à l'entrée & à la sortie des vaisseaux. Pour sa situation, elle est la même que celle du cœur. Car sa base, c'est à dire sa partie la plus haute

* s.

D

est au milieu de la poitrine : mais sa pointe tourne un peu à gauche. Il est attaché au mediastin , & principalement vers la pointe au cercle nerveux du diaphragme , au moins dans les hommes & dans les bœufs. Entre luy & le cœur , on trouve une humeur que quelques-uns nomment phlegmatique , & que l'on croit vray-semblablement être des vapeurs , * que le cœur pousse hors de soy , par le mouvement & la chaleur qu'il a. L'usage qu'on leur donne ordinairement est de rafraîchir. Hofman néanmoins croit au contraire, qu'elles servent comme cete eau que les maréchaux jettent sur les charbons ardens.

Le cœur est estimé le principe de la vie , quoy que Schenckius raporte quelques exemples de ceux, qu'on a trouvés sans cœur. Il est composé d'une chair dure , mêlée de nerfs & d'autres vaisseaux , enfin revêtuë d'une tunique couverte de graisse , que l'on doit plutôt appeler suif , puis qu'elle ne se fond pas aisément. Le lieu que le cœur occupe si l'on regarde sa base , est justement le milieu de la poitrine. Pour sa figure , elle est d'une pomme de pin : mais tèle pourtant qu'en la dilatation ou diastole , elle est ronde , & longue dans la systole ou la contraction. La cause pourquoy le peuple croit au côté gauche tout le cœur , est que la pointe y est un peu tournée , & que son ventricule gauche & la grande artère qui contiennent l'esprit vital, y sont

* Barth. raporte sur cela p. opinions.

mieux sentir leur mouvement. La grandeur du cœur est différente: Et on remarque qu'en l'homme, il est plus grand à proportion, qu'en tous les autres animaux, aussi bien que le cerveau & le foye. Il est ordinairement long de six travers de doigt, & large de quatre. Les courageux l'ont moindre, & les timides plus grand. Plusieurs même l'ont velu, comme Aristomène Messénien, Hermogène, & quelques voleurs insignes. Son action est le poux: c'est à dire ou la dilatation par laquelle son ventricule droit reçoit le sang de la vaine cave, & son ventricule gauche l'air par l'artère vaineuse: ou la contraction, par laquelle du ventricule droit le sang est poussé dans les poumons, par la vaine artérielle; comme l'esprit vital est poussé du ventricule gauche dans l'aorte, ou la grande artère. On croit ordinairement que ce mouvement & cette relaxation cessent, & que le cœur est quelque temps sans s'ouvrir ni se fermer.

Pour entendre ces choses plus clairement, il faut considérer les oreilles, les ventricules ou les cavités, les vaisseaux & les valvules du cœur. Les oreilles ont été ainsi nommées, non pas pour leur usage, mais pour leur figure, jointe à leur nombre de deux. Elles sont des membranes formées des vaisseaux voisins du cœur, ou du cœur même, & situées à la base devant les emboucheures de ces vaisseaux. Leurs valvules les séparent des ventricules, & empêchent la trop prompte entrée du sang, & la suffocation qui en arrive.

D ij

roit. Leur mouvement ét contraire à celuy du cœur : car elles se des-enslent, lors qu'il s'enfle. L'oreille droite ét la plus grande, non pas aux enfans, devant & apres leur naissance, mais aux autres. * Elle ét en l'orifice de la véne cave, au lieu que la gauche ét en celuy de l'artère véneuse. Outre ces deux vaisseaux, il y en a encore deux autres, savoir au côté droit la véne artérielle, laquelle porte aux poumons le sang, qui n'ét pas passé par les trous du septum ou de la séparation au ventricule gauche. L'esprit vital de ce ventricule ét receu dans la grande artère ou dans l'aorte, qui ét le quatrième vaisseau. La véne artérielle ét appelée véne, par ce qu'elle porte le sang au poumon : & artérielle parce qu'elle ét composée de deux tuniques, comme les artères. Pareillement l'artère véneuse ét appelée artère, parce qu'elle contient l'air ou l'esprit vital : & véneuse par ce qu'elle ét composée d'une simple membrane.

Aux orifices de ces vaisseaux il y a onze epiphysses membraneuses, qui sont comme de petites portes, & qui pour cela reçoivent le nom de valvules. Chaque vaisseau en a trois : excepté l'artère véneuse, qui n'ét pas ronde comme les autres, mais ovale. C'ér pourquoy elle a pû commodément être fermée par deux valvules, qui ressemblent à une mitre. Toutes ces valvules sont de deux sortes, les unes ouvertes de dehors en dedans, pour laisser au sang l'entrée, mais non pas la

* *Voyez Riol.*

sortie libre : savoir les valvules de la vène cave & de l'artère veneuse, apellées triangulaires, ou en Grec triglochines. Les autres qu'on nomme sigmoïdes, parce qu'elles ressemblent au C des Latins, & à l'ancienne S des Grecs, regardent de dedans en dehors, & laissent au sang rarefié dans le cœur, la sortie, mais non pas l'entrée ou le retour libre.

Les ventricules ou les cavités du cœur sont deux : & on ne trouve que rarement les trois qu'Aristote reçoit. Les poissons même n'ont qu'un ventricule. Et Riolan a disséqué le corps d'un Bolonois, dont le cœur étoit solide. Le ventricule droit est plus mol & plus grand : mais moins chaud & moins long que le gauche, qui descend jusqu'à la pointe, & qui est de figure ronde : au lieu que le droit est demicirculaire, & semblable à un croissant.

Leur entre-deux & leur séparation est concave du côté gauche & convexe du droit. Les Latins luy ont donné le nom de *septum medium*. On remarque en sa substance plusieurs trous : par où l'on croit, que le sang peut passer du ventricule droit au gauche.

CHAPITRE IV.

Du bas ventre.

Les Latins l'appellent simplement ventre ou *abdomen* : sinon peut-être que ce der-

D 19

nier mot signifie proprement les parties extérieures, & celles qui contiennent & qui cachent les autres. Ce ventre par lequel on commence la dissection, pour ne souffrir point d'extrêmes puanteurs, en préférant l'ordre de la dignité à celui de la nécessité, est borné en haut par le diaphragme & par le cartilage Xiphoïde, en bas par l'os pubis ou l'os anonyme, derrière par les cinq vertèbres des lombes & par l'os sacré. Sa partie antérieure est nommée épigastre : Les côtés sont les fausses côtes. Tout cet espace est derechef divisé en trois régions, haute, moyenne & basse : ou de l'estomac, du nombril, & du petit ventre. La première région s'étend depuis le cartilage Xiphoïde, presque jusqu'au nombril. La deuxième finit au dessous du nombril, trois ou quatre travers de doigt. La troisième descend jusqu'aux parties honteuses. Dans ces régions on considère encore trois choses, le milieu & les deux côtés, droit & gauche : qui dans la haute ou la première région sont appelés hypocondres, dans la deuxième, lombes, rable, flancs, reins ou hanches ; dans la troisième les aines. Leur milieu est l'épigastre qui est encore le nom du tout, le nombril, la mote ou l'hypogastre. Pour le derrière du petit ventre, les Grecs appellent la partie haute *psoas*, d'un muscle de même nom, & les Latins *pulpa de palpare*. Car c'est par l'atouchement de ces endroits, qu'on voit si les animaux sont gras. Aux deux côtés de dessous sont les fesses, &

au milieu l'anus, ou l'extrémité du dernier boyau.

Le peritoine est une membrane ovale, humide & blanchâtre, tendue généralement & en particulier à l'entour de toutes les parties du bas ventre. Encore qu'elle soit déliée & molle, elle est pourtant composée de deux membranes, séparées en quelques endroits. Car depuis le nombril en bas, elles s'ouvrent & contiennent la vessie; au nombril elles reçoivent les vaisseaux umbilicaux, & aux côtés les reins. Aux femmes le peritoine est plus épais, depuis le nombril jusques au bas du ventre: & aux hommes, depuis le cartilage xiphoïde jusqu'au nombril. C'est de la sorte qu'aux femmes il soutient le fœtus, & aux hommes les alimens. Il prend son origine de l'épine vers les vertèbres des lombes, où il est plus épais qu'ailleurs. Fernel & Riolan disent qu'il n'est nulle-part troué: & que les vaisseaux entrent & sortent, seulement par les replis & par les productions de ses membranes. Quoy qu'il en soit: au côté droit & supérieur, il donne passage à la veine cave: au gauche à l'œsophage & à la grande artère: Par devant aux conduits du nombril; en bas au fondement, au col de la matrice, & aux vaisseaux spermatiques. Le peritoine a du sentiment, contre l'opinion de ceux qui ont précédé Vesale. Des deux membranes dont nous avons parlé, celle de dessus s'allonge dans les hommes, jusqu'aux testicules qu'elle enveloppe: & dans les femmes jus-

D iiij

qu'au clitoris. Celle de dessous produit le mesenteré ou la fraise, d'où Riolan tire l'origine de l'epiploon ou de la coëffe, qu'il faudra apres expliquer avec les intestins & le pancreas.

Le ventricule ou l'estomac est couché immédiatement sous le diaphragme, presqu'au milieu du corps & de l'épine. Sa partie gauche où il reçoit les alimens est plus grande, & vers le fond encore plus ronde. Il est unique dans les hommes, quoy que séparé quelquefois en deux cavitez. Il a deux orifices en sa haute region. Le gauche est ordinairement appelé supérieur, ou par les anciens & aujourd'hui même par le peuple, le cœur. Le droit égal en hauteur au gauche, mais moindre en ouverture, reçoit le nom de pylore: parce que c'est par luy que les alimens, lors qu'ils ont été changés en chyle, ou en une substance semblable à la crème, descendent vers les boyaux. Au pylore on voit une valvule ronde, qui empêche de rentrer, ce qui est sorti de l'estomac. Si on laisse ce viscère avec l'œsophage & quelque partie du boyau: sa figure est parfaitement semblable à celle d'une cornemuse, dont le bourdon représente l'œsophage: & le bout où est la pipette, le commencement des boyaux. Il est attaché en haut au diaphragme, en bas à l'epiploon, derrière au dos, du côté droit au boyau nommé duodenum, du gauche à la rate. Les femmes l'ont ordinairement moindre que les hommes. Quand il est vuide, à peine est-il plus

gros que le poing. Mais il s'étend : & Riolan remarque qu'il peut contenir trois pintes, mesure de Paris ; c'est à dire six livres par exemple de vin ou d'eau, avec une ou deux livres de viande solide. Il a trois membranes. La première commune, extérieure & selon Dulaurens la plus épaisse des trois, vient du peritoine. La deuxième qui est celle du milieu, est plus charnue. La troisième intérieure, nerveuse & ridée, est continuë à celle de l'œsophage & de la langue. Riolan la compare au velours.

Les intestins ou les boyaux, sont continus depuis le pylore iusques au fondement : mais entortillés, & dans leurs entortillemens & leurs circumvolutions retenant ou le chyle, ou les excréments. Par dehors ils sont couverts de graisse : & par dedans, d'une glaire & d'une mucoosité qui les rend glissans. Leur substance est composée de trois tuniques. L'intérieure est ridée, * spongieuse & comme veloutée : La deuxième est forte & charnue : la troisième, qui est commune, naît du peritoine. Leur longueur est de treize coudées, selon Hippocrate : & on a remarqué quand ils sont desséchés, qu'ils égalent environ sept fois la grandeur du corps, dont ils sont tirés. Leur mouvement est appelé péristaltique : & il est ou naturel, quand les fibres serrent les boyaux de haut en bas, & chassent par le fondement, les excréments, les vens, les humeurs : ou contraire au natu-

* Dans les menus boyaux & dans le colon.

rel, comme en l'iliaque passion, * où l'on rend par la bouche tout ce qu'il y a de plus puant aux intestins.

On les divise en menus & en gros boyaux, selon qu'ils ont leurs membranes plus deliées, ou plus épaissies, ou qu'ils retiennent les plus subtiles ou les plus grossières parties du chyle. Les uns sont supérieurs, & les autres inférieurs : mais dans les chiens seulement, & non pas dans les hommes, où ils sont mêlés. On les divise encore en drois & entortillés. Les menus boyaux sont beaucoup plus longs que les autres, & commencent immédiatement au pylore. Ils sont trois, nommés duodenum ou le court : jejunum, & ileon ou boyau des hanches. Les gros sont pareillement trois, l'aveugle, le colon & le droit. Le premier est appelé duodenum, parce que sa longueur est de douze travers de doigt. Il commence à l'orifice droit du ventricule, descend près l'épine du dos, & finit où il commence à se courber. Il est plus épais & plus étroit, que les autres menus boyaux. Dans sa jonction avec le boyau suivant, on voit que le conduit cholidoque, c'est à dire le conduit qui porte la bile, perce la première membrane : & peu après celle qui est en dedans. On y voit encore le canal pancréatique de Vvirsungus.

Le 2. est le jejunum, que l'on croit plus vuide que les autres, à cause du foye qui en est proche, & des fréquentes vènes mésentériques.

* Misérere mei.

ques, qui en tirent le chyle. Sa situation est au dessus du nombril. Il fait néanmoins plusieurs tours en bas & vers les côtés du ventre. Sa longueur est d'environ cinq piez, ou d'une aune & demie : sa largeur, d'un petit doigt. Le troisième est un peu plus délié & sa couleur tire plus sur le noir. Le nom Grec qu'on luy donne, vient d'hilisthai en-tortiller ; & le François, des lieux qu'il occupe, quoy qu'il soit encore sous le nombril. Sa longueur est d'environ 20. piez, & sa largeur d'un doigt. Tous ces intestins sont par dedans, pleins de rides & de plis, semblables à ces autres, que l'on voit sur le prepuce.

Le premier des gros boyaux est l'aveugle, qu'on appelle de la sorte à cause qu'il est comme bouché en son commencement, par une membrane redoublée, qui empêche ce qui descend de l'ileon de retourner. La valvule qui ferme l'un de ses deux trous, l'a fait encore nommer borgne. Il est dissemblable presque à tout ce que les Anciens en ont dit. Car en l'homme il n'est pas comme un sac, & il ne recuit pas les viandes, que le ventricule n'avoit pas assés cuites. Il est en l'hypocondre droit au dessus du foye, & au dessous du rein. Sa longueur est de quatre doigts : sa largeur d'un ponce. Pour sa capacité, elle est tres-petite. Le colon est le plus gros des boyaux : Et pour cela on l'appelle quelquefois, gros boyau simplement. Le mot de colon vient de celui de *Kolazesthai* tourmenter : car c'est dans cet intestin que sont formées les douleurs de la

colique. Du rein droit il monte vers le foye, & la veficule du fiel. Puis il paffe sous le fond du ventricule, s'avance vers la rate & le rein gauche: en fuite fait deux tours, en forme d'une S capitale, & va droit finir à l'os facré. Il ét ordinairement long de huit ou neuf palmes. Pour fa largeur, elle ét plus grande que celle de tous les autres. Il a deux forts ligamens, qui l'attachent en haut & en bas. Il a encore plusieurs replis & comme plusieurs cellules, où font recueillies les ordures, qu'on jette par le fondement. Son commencement ét le plus confiderable: car on y voit une valvule, qui peut-être a été découverte par Varolus Anatomifte de Padouë, & * qui empêche que les excremens ou les lavemens mêmes, ne montent du colon dans l'ileon. Le dernier des intestins ét le droit, qu'on nomme ainfi, parce que de la partie la plus haute de l'os facré, il decend droit au fondement. Il ét plus large en bas qu'en haut. Sa longueur ét d'environ six pouces. Outre fa membrane intérieure & charnue, il a par dehors une enveloppe particulière, qui luy sert à chaffer avec plus de force les excremens. Par devant il ét attaché au col de la vefsie, ou à celui de la matrice aux femmes: par derrière, à l'os du croupion. Aux côtez il a les ligamens, qui vont de l'os facré à celui de la hanche.

Les François apellent coeffe, ce que les Greqs nomment *episploom*, d'un verbe qui

* Voyez Barthol.

signifie

signifie surnager : & les Latins, *omentum*, comme s'ils disoient *operimentum*. * C'est une double, mais delicate membrane, mêlée de graisse, s'étendant du fond du ventricule sur les boyaux & dans leurs sinuosités mêmes : mais qui ne descend ordinairement que bien peu au dessous du nombril, & se ramasse presque toute vers la rate & l'hypocondre gauche. On luy donne une figure semblable à une gibecière d'oyseleur. Son principal usage est de conserver la chaleur au fond du ventricule, & dans les boyaux. Sa pesanteur communément est à peine de demy livre, quoy que Vesale en ait trouvé du poids de cinq livres. Bartholin en tire l'origine du peritoine, redoublé au fond du ventricule & au dos : Riolan, du mesentère ou de la fraise, comme il tire du peritoine redoublé vers les lombes, l'origine du mesentère. On l'appelle de la sorte, parce qu'il est au milieu des intestins, qu'il atache aux vertèbres des lombes, & de qui il arrête les circulations. Il a quantité de vaisseaux dans les deux membranes, dont il est composé. Il est outre cela plein de graisse & de glandes. Sa figure approche de la circulaire.

Fallope & Asellius appellent le pancreas, la plus grande des glandes du mesentère. Il n'est pas ce que son nom signifie, entièrement charnu, ni même glanduleux : mais d'une substance approchant de l'une & de l'autre. Car elle est spongieuse & propre à re-

* *Convolutions.*

E

cevoir les impuretés du foye & de la rate. Elle est néanmoins revêtue d'une membrane déliée, que le peritoine luy donne. Son parenchyme est blanc : & on voit le long de luy le canal de Vvirlungus Anatomiste de Padouë. Quelques-uns pensent que ce canal décharge dans les boyaux les ordures, qui luy viennent des corps qu'il touche. Car il est sous la partie postérieure du fond du ventricule, & sous le duodenum & la vène porte, & va iusqu'au foye, & peut-être iusqu'à la rate, où Riolan doute s'il porte une partie du chyle, comme à un foye subsidiaire.

Le foye qu'Hippocrate & plusieurs autres croient la cause de la sanguification, est à peu près semblable au sang caillé. On trouve néanmoins des poissons qui ont le foye vert, noir, ou jaune : & avec cela le sang rouge, qui est la couleur qu'il prend au cœur. Le foye est en l'hypocondre droit environ un travers de doigt sous le diaphragme, & va ordinairement iusqu'au cartilage xiphoide : au fœtus mêmes il s'étend iusqu'au gauche, le ventricule ne se dilatant pas. Au milieu il a une fente, où entre la vène ombilicale. Quelques-uns ont remarqué des lobes dans la substance, & d'autres n'en ont point remarqué. Mais tous le divisent en deux parties, l'une supérieure & convexe, l'autre inférieure & concave. Sa figure est à peu près celle de la pointe d'un sabot. Néanmoins il est étroit & pointu à gauche, grand & rond à droit. Outre le sang, la bile sort encore du

foye: Il en sort pareillement un suc mélancholique & une humeur sereuse, que la vessie du fiel, la rate & les reins reçoivent. La bourse ou la vessie du fiel, est encore nommée réservoir de la bile. On la compare à une poire de médiocre longueur: & on remarque que sa membrane peut être séparée en deux. Elle est attachée à la partie droite & concave du foye, & touche le ventricule & le duodenum. Les conduits cholidoques sont deux. Le plus large & le plus long, que Riolan appelle hépatique, s'étend depuis le foye jusqu'au commencement du boyau jejunum, où il porte en droite ligne la bile la plus épaisse. On nomme cystique l'autre conduit, qui est plus menu & plus court, qui sort du col de la vessie du fiel, & qui entre de travers dans le premier conduit, où il porte la bile la plus subtile.

La rate est opposée au foye, & pour dire ainsi le balance, ou selon quelques-uns fait même son office. C'est pourquoy on l'a appelée ou faux foye ou foye gauche. Elle est couverte d'une membrane particulière, & qui ne vient pas du péritoine. Sa couleur est livide, & de rouge obscur. Elle est unique & presque carrée-longue: ou plutôt d'une figure approchant de celle d'une langue de bœuf, ou de la pointe du pied. Son lieu est dans l'hypochondre gauche sous le diaphragme, où elle ne descend ordinairement que jusqu'à la dernière côte. L'étendue qu'on luy donne communément est la longueur de 6. doigts, la lar-

E ij

geur de trois, & l'épaisseur d'un. Mais elle croît & diminue facilement. Sa substance est molle, spongieuse & pleine d'un sang grossier. Les vaisseaux courts * la déchargent dans l'estomac, & les veines spléniques dans les boyaux & dans les reins.

Le mot Latin & François de *ren* vient du Grec *réin* couler : parce que c'est des reins que l'urine coule. Ils sont deux, tout semblables à ces legumes qu'on appelle phasesoles. Leur substance est rouge, dure & entièrement particulière : couverte d'une membrane déliée : & d'une autre qui est grasse, & qu'on fait être un reply du péritoine. Leur longueur est de 4. ou 5. travers de doigt : leur largeur presque de trois, & leur épaisseur de deux. Les reins ne sont pas diametralement opposés, & s'ils l'étoient ils suspendroient l'urine, & l'empêcheroient de couler. Le droit est ordinairement plus bas en l'homme au dessous du foye, & le gauche ordinairement au dessous de la rate : & tous deux vers l'endroit où l'on a accoutumé de mettre la ceinture. Ils sont séparés l'un de l'autre d'environ 4. travers de doigt. Quelques Anatomistes remarquent icy avecque soin les vaisseaux ou les réservoirs atrabillaires, qu'ils placent sur la partie haute des reins, & qu'ils enseignent être rarement de même figure, mais toujours pleins d'une certaine humeur noire.

Les uretères sont deux canaux, ou quel-

* 2. ou 3. veines appelées vas breve.

quefois davantage, faits d'une membrane simple, mais envelopée du peritoine, par lesquels l'urine coule des reins à la vessie, de laquelle on les fait naître, à cause de leur substance blanche & membraneuse. Ils montent donc depuis l'orifice de la vessie d'où ils coulent vers son fond, passent obliquement par les membranes du peritoine, jusqu'à la cavité basse des reins, où enfin ils se divisent en plusieurs rameaux. La grosseur des uretères est communément approchante d'une plume à écrire. Deux membranes traversent leur insertion, & ressemblent aux valvules ou aux évantaux d'un soufflet.

La vessie qui est le réservoir de l'urine, est composée de deux membranes. La troisième qu'on lui attribue, est le redoublement du peritoine. Sa figure est celle d'une bouteille renversée, plus grande néanmoins ou moindre, selon qu'elle est pleine ou vide. Son fond est au bas de l'hypogastre; & son col encore plus bas, sous les os barrez. Proche de son col elle a trois trous, savoir les deux des uretères, & celui par où l'urine sort.

CHAPITRE V.

Où l'on explique les organes de la generation & le fœtus : enfin les extremités du corps.

Entre les parties genitales de l'homme, la plus aparente est la verge, ou le membre

E 19

vilil ; dont la longueur naturelle ét de six à huit travers de doigt , & la rondeur d'environ trois , lors qu'elle ét enflée & dans l'erection. Sa figure ét donq longue en rondeur. Pour ses parties. La superieure ét apellée le dos ; & l'inférieure , la coûtüre de la verge. Outre les vénes , les artères , les nerfs & les muscles que l'on trouve dans cette partie , la nature luy a donné deux ligamens qu'on apelle caverneux , qui couvrent l'urètre , ou le conduit de l'urine. On apelle leur bout *balanus* , ou le gland , ou la tête. Ces ligamens sont semblables à la moële de sureau , mais pleins de sang noir. Leur substance ét spongieuse , comme celle de l'urètre l'êt encore. D'où vient que l'on ne croit pas l'urètre , une production du col de la vessie ; on croit seulement qu'elle luy ét jointe. Le prépuce , * c'êt à dire la peau qui couvre la verge , ét ataché à la partie inférieure du gland , par un ligament , qu'on nomme le frein. Ce qu'on apelle la couronne ét le cercle , qui paroît à l'entour du gland. Le perinée ét l'espace , qui ét entre la verge & le fondement.

Les bourses que l'on nomme autrement *scrotum* , ont sous l'epiderme , couvert de poil depuis douze à quinze ans , une membrane charnuë , apellée dartos , qui ét la continuation de celle du bas ventre. Elles sont divisées en deux cavitez , par une autre membrane , qui ét au milieu , & qui à dehors &

* *Palare* , coupet.

sous elle, une suture qui va depuis la verge jusqu'au fondement.

Le nom de testicules qu'on donne aux deux genitoires, montre qu'ils sont témoins de la virilité. Ils sont couverts de trois tuniques : de l'hélicoïde ou entortillée, de la rouge, & de la blanche que d'autres nomment nerveuse. Après ces tuniques on voit les deux glandes, dont nous parlons, blanches & médiocrement dures, d'une figure ovale, & d'une grandeur moyenne, entre un œuf de poule & de pigeon. Sur elles sont les corps epididymides, * ronds en longueur & semblables à un vers à soie. Ils reçoivent les vaisseaux spermatiques, préparans & déferans. Ces vaisseaux déferans sont pleins de rides & de replis, & portent la semence aux cellules spermatiques, que d'autres appellent vésicules séminales : semblables aux petites grappes de raisin, & aux cavités des grenades. Unies ensemble, elles forment un seul conduit, qui va aux prostates. ** Les prostates sont des glandes aux deux côtés du col de la vessie, presque aussi grandes qu'un gland, plus blanches & plus dures que les autres. La semence passe d'elles dans le conduit de l'urine par plusieurs pores, ou selon Riolan, par un trou bouché d'une peau charnue, que les opérateurs consomment quelquefois par des médicaments corrosifs : & de la sorte voulant guérir cette prétendue carnosité, sont la cause d'une perpétuelle gonorrhée.

* Os parasitica.

** Ante stantes.

Les parties genitales de la femme, que l'on considère les premières sont les extérieures. Celle qui est couverte de poil, est appelée la mote, ou le mont de Venus. Le trou, la nature de la femme, & en Latin *cunus*. Lors qu'il est trop abaissé, comme il l'est en plusieurs femmes; elles n'ont point de mont de Venus. Si l'on élargit les lèvres de la nature, on voit les nymphes: qui sont deux aîles & deux excroissances ou productions charnues, l'une à droit & l'autre à gauche. Au dessus d'elles il y a un bouton encore charnu, appelé le clitoris, ou la landie, qui croît extraordinairement à ces femmes, que les Grecs appellent tribades, & qui dans toutes semble être le principal siège du plaisir & du chatouillement. Après les nymphes paroissent quatre caruncules, semblables à la graine de myrte. Toutes quatre ensemble font un carré: & l'une d'elles seulement sert à fermer le conduit de l'urine. Lors qu'elles manquent Rio-lan écrit, que les pucelles ont une petite peau percée d'un petit trou, & appelée l'hymen. Les autres donnent ce nom aux caruncules ou aux replis du col de la matrice, dont nous avons parlé.

La substance de la matrice est charnuë, propre à la dilatation & intérieurement inégale: Elle est de la figure des courges & des ventouses. Son épaisseur est à peu près d'un doigt. Sa couverture est une peau, qui peut-être vient du peritoine. Sa situation est au bas de l'hypogastre, entre le boyau droit, qui est dessous, &

la vessie qui ét dessus. Sa cavité en celles qui n'ont point eu d'enfans ét de la grandeur d'un pois, ou d'une fève. Quelquefois elle ét divisée comme en deux autres cavitez : * d'où l'on croit qu'il arrive, qu'une femme a quelquefois deux ou trois enfans. Dans la matrice on trouve comme un gros & dur filet, plein de semence blanche. A ses côtés en haut il y a deux cornes & quatre ligamens semblables aux aîles d'une chauve-souris. En bas il y a encore deux ligamens, qui se fendent vers le clitoris, en forme de pate d'oye. Quand les mois coulent, Dulaurens enseigne que les orifices des vaisseaux, par lesquels le sang ét porté dans la matrice, s'enflent & font des éminences, qu'Hippocrate a appellées cotyledons, ressemblant à l'herbe que les Grecs appellent de même nom, & les Latins *umbilicum Veneris*.

Les testicules des femmes sont placés sur le fond de la matrice, dans le peritoine & les ligamens supérieurs. La membrane qui les couvre ét unique, mais contenant plusieurs glandes & une semence, qui jaillit impetueusement apres la dissection. Ils sont plus petits & plus mols, que ceux des hommes, enfin ils n'ont point d'epididymides. Les vaisseaux spermatiques preparans & déferans sont à peu près, comme dans les hommes, avec quelque difference pourtant, que l'on peut voir dans les derniers & plus celebres Anatomistes.

* Que quelques-uns appellent cornes, mais les cornes sont les côtés.

Le fœtus est dans la matrice, engendré du mélange de deux semences. Et Harveus a remarqué qu'il commence par un petit point : auquel Riolan attribue un battement & une palpitation dès le troisième jour. Ce point est un ébauchement du cœur, après lequel les autres parties sont formées, ou de la semence ou du sang : duquel est encore formé l'arrière-faix, que l'on appelle aussi secundines. Cette masse de chair croît jusques à l'enfantement. La première membrane qui entre en sa composition est appelée amnios, délicate, molle, blanche, transparente, enfin mêlée de plusieurs petites veines & artères. Sans l'humeur où nage l'enfant, elle le toucheroit immédiatement. La seconde est nommée chorion, polie dedans, & dehors inégale, & attachée à la matrice par divers filamens. Néanmoins en la partie supérieure & antérieure de la matrice, elle a aux femmes une masse de chair ronde, entrelacée d'infinies veines & artères, épaisse de trois doigts vers le milieu, large d'un pié, enfin d'une couleur rouge-noire.

Les vaisseaux ombilicaux ou du nombril, finissent au placenta, & sont quatre, une veine, deux artères & l'ouraque, qui après la naissance dégénèrent en ligamens. Où il faut encore remarquer qu'en la matrice même, hors de l'enfant, les deux artères n'en font qu'une. De sorte qu'il ne reste que trois vaisseaux, qui sont longs d'environ demiaune, couverts d'une membrane commune

& entortillés. C'a été la raison pourquoy on les a apellés cordon. La vène umbilicale ét inferée à la fente du foye & à la vène porte, & par la vène porte à la vène cave. L'artère conduit l'esprit vital dans les artères iliaques, & celles-là dans la grande artère. L'ouraque ét une production nerveuse, qui s'étend depuis le fond de la vessie de l'enfant jusqu'au nombril, & qui comme croit Bartholin atache la vessie au peritoine. D'autres pensent que c'ët par ce canal, que l'urine sort. Courtin nous décrit en ces termes la situation du fœtus. Il a le dos & les fesses contre le dos de sa mère. Il a la tête baissée, & touche du menton la poitrine. Il porte ses deux mains contre ses deux genoux : & entre eux, son nez & son nombril. Ses deux pouces sont sous ses deux yeux. Ses jambes sont pliées, & ses talons touchent son derrière. Le temps ordinaire de l'acouchement des femmes, ét le neufvième mois : où leur enfant rompant ses liens, presente la tête, parce qu'elle ét ou plus forte ou plus pesante. La cause pourquoy les enfans qui naissent au 7. & 9. mois vivent, & ceux du 8. ne vivent point, ét selon Hippocrate, qu'au 7. mois, s'ils sont parfaits, ils tâchent à sortir : s'ils ne le peuvent, ils reiterent au 8. le même effort, qui les affoiblit & les tuë.

Dans les extremités du corps, qui sont les piez, les mains & la tête même, apres les choses que nous avons dites, & celles que nous dirons des vènes, des artères & des

nerfs ; il me semble qu'il n'y a rien à considérer de particulier, sinon les ongles & les poils : que quelques-uns appellent parties de l'homme ; non pas parties pour la nécessité : mais pour la commodité & pour l'ornement. Paré a remarqué qu'elles croissoient mêmes aux morts. Les ongles sont de différente couleur. Elles sont livides quand on les a meurtries, & que sous elles il y a du sang caillé. Elles pallissent lors que la chaleur du cœur manque, ou que l'on est d'un temperament trop froid. Ceux qui sont d'un bon temperament, les ont mediocrement rouges. Pour ces taches blanches, qui paroissent dans le moyen ou le jeune âge : on croit qu'elles viennent d'une chaleur forte, qui sépare & chasse les excremens. On remarque que les ladres, les phthisiques & quelques autres les ont courbées : & qu'en chacun elles ne croissent, que par simple apposition : & recroissent en ceux, à qui la maladie les a fait tomber.

Les poils naissent dans l'animal, d'une peau plene de pores & humide. Les pores sont nécessaires, & leur deffaut est cause qu'ils ne naissent pas dans les mains ou sous les piez. L'humidité est la cause de la generation des poils : & on remarque, qu'il en vient principalement, où il y a des glandes. Cette humidité pourtant doit être modérée : & son excès est peut-être cause, pourquoy les poissons n'ont point de poil. Toujours est-il vray qu'on n'est chauve, que parce que la peau, qui
couvre

couvre le devant du crane, & presque sans muscle & sans graisse. Monsieur Gassendi attribue l'origine des poils, à leur semence. Les poils sont nourris d'excremens & comme les Medecins parlent, de vapeurs fuligineuses : auxquelles pour donner passage, Aristote & les Medecins du temps de Galen, se faisoient raser la tête. Les cheveux sont gros ou déliés, durs ou mols, épais ou clairs, secs ou humides, frisés ou droits, selon la constitution de la peau & des pores. L'humour qui domine, même dans tout le corps, donne aux poils la teinture. C'est pourquoy les pituiteux les ont blancs : & ainsi des autres. On demande pour quelle cause les hommes, en qui l'on trouve de la bile verte, ne les ont jamais de couleur d'un pourreau, & des plumes d'un perroquet. Je croy que cette bile n'est pas en assez grande quantité, pour donner aux pores la disposition de ses parties, ou la couleur aux poils. Pour leur blancheur, Aristote croit qu'elle arrive par putrefaction, & par deffaut de chaleur naturelle. Les Anciens disoient que c'étoit par sécheresse : comme il arrive aux feuilles : & la refutation d'Aristote est nulle. Il enseigne que ceux qui se couvrent la tête, blanchissent plutôt que les autres, qui vivent sans la couvrir. Mais cela est incertain, & ne prouve rien. Il ajoute que plusieurs blanchissent d'abord : ou bien-tôt apres leur naissance : mais ne deviennent-ils pas encore secs ? La figure des poils est aparemment ronde. Mais Bauhin re-

marque, que le microscope les représente quarréz : d'autres dans Riolan les croient triangulaires : en sorte pourtant que les angles des sourcils soient aigus, & ceux des autres émouffés. Tous les jugent creux, & l'expérience montre qu'on les peut fendre.

CHAPITRE VI.

Des vènes & des artères.

IE ne parle de ces choses & de celles qui suivent, qu'à la fin : parce qu'on a accoustumé de les distinguer par les autres parties du corps, qui par conséquent devoient être auparavant expliquées.

Les Medecins donnent aux vènes, aux artères & aux nerfs, le nom général de vaisseaux, lesquels ie définis en ces termes. Les vaisseaux sont petites parties longues en rondeur, & contenant quelques substances, qu'elles portent d'un endroit du corps animé, à un autre endroit.

On divise le premier de ces vaisseaux, savoir les vènes, selon les substances contenues en quatre espèces, qui sont les vènes lactées qui renferment le chyle, les vènes absolument appellées & remplies de sang, les vènes lymphatiques ou aqueuses ; enfin les vènes qui reçoivent quelques excréments.

Gaspar Asellius Medecin de Pavie l'an 1622. trouva par rencontre les vènes lactées

dans quelques chiens, où il vouloit observer les nerfs recurrens. C'ët donc par luy qu'on a premierement appris que ces vënes sont insérées dans le mesentère & dans les boyaux, dont elles reçoivent le chyle, ou la substance blanche en laquelle chacun fait que les alimens sont changez. Asellius pensa d'abord qu'elles alloient toutes se rendre au foye; & Bartholin depuis dix ou douze années a découvert par effet, que quelques-unes prennent ce cours. Il avoüe pourtant que l'autre partie va remplir le receptacle ou les glandes lactées, que Pecquet long-temps apres Asellius, trouva vers les lombes, & qu'il trouva encore par rencontre: d'où vient que Thomas Bartholin, dont je viens de parler, appelle cette invention, *Natura minus cum inscio ludentis*. * Le même Pecquet rechetcha ensuite la continuation des vënes lactées, & la remarqua depuis le receptacle jusques au gosier, où tous ces petits conduits, qui sont plusieurs aux extremités, & un au milieu, mélent leur chyle avéque le sang.

Toutes les vënes du corps sont appellées de la sorte, parce que c'ët en elles que le sang va & vient. Celles qu'on nomme simplement vënes, sont raportées à deux, savoir à la vëne porte & à la vëne cave, qui sont les plus grosses & les plus considérables. On divise encore les vënes par leur grandeur en petites, moyennes, & grosses vënes, ou par leur nom-

* *Vn don de la nature qui se joue avec qui n'y pense pas.*

bre en pareilles & sans pareilles, savoir l'azygos, & en solitaires comme la cephalique & accompagnées d'artères : ou par leur situation en supérieures & inférieures, en ascendentes & descendentes, intérieures & extérieures, droites ou gauches : ou par leurs fonctions, comme les veines qu'on appelle émulgentes, spermatiques &c. enfin par les endroits où elles passent, comme les jugulaires, phréniques, axillaires & semblables, qui sont choses qu'il suffit de remarquer icy généralement, pour les apprendre plus clairement & plus en particulier dans la suite.

La veine porte est comme la porte & l'entrée dans la partie concave du foye, où non seulement elle se divise en deux grands rameaux, à l'un desquels la veine ombilicale aboutit ; mais d'où après être sortie, elle arrose les parties qui servent à la nourriture, & les arrose d'un sang grossier, & dans les maladies ordinairement corrompu. C'est pourquoi les saignées excessives peuvent alors le répandre, selon Riolan dans les autres veines. C'est Auteur pourtant enseigne que la veine porte n'a ni valvules ni circulation, ni enfin nulle communication avec la veine cave dans le foye : Elle peut néanmoins, dit-il, envoyer une partie de son sang dans la grande artère, par le rameau cœliaque.

Le tronq de la veine porte sortie du foye, donne le commencement à d'autres veines, qu'on appelle ordinairement ou fions ou rameaux, selon leur petitesse ou leur grandeur.

Le premier de ces sions va au ventricule & à l'épiploon, c'est pourquoy on l'appelle gastro-épiploïque, l'autre qui est l'intestinal va dans les boyaux: le 3. contient les deux qu'on nomme cystiques, parce qu'ils se jettent dans la vésicule du fiel. La 4. vène est la petite gastrique, qui arrose le côté droit de l'estomac.

Après ces petites branches, le même tronq de la vène porte se divise en deux rameaux, l'un gauche & l'autre droit: l'un splénique & l'autre mésentérique. Et on les nomme ainsi des lieux où ils vont, comme il arrive encore dans les subdivisions suivantes. Le rameau splénique selon qu'il est décrit par Riolan produit 1. la grande gastrique. 2. l'épiploïque droite, 3. la coronaire stomachique, 4. l'épiploïque gauche. Ce qu'on nomme icy *vas breve*, ou court vaisseau, est un allongement du rameau splénique supérieur, qui porte au fond du ventricule un suc aigre, & propre à réveiller l'appétit. Du rameau inférieur sortent deux vènes que l'on nomme épiploïque & gastroépiploïque gauches. Le rameau mésentérique en produit quatre autres. Le premier & le dernier sont appellés mésentérique gauche & droit. Celui du milieu qui est proche du mésentérique gauche est appelé hémorrhoidal & décède jusqu'au siège. L'autre appelé par Gelée vène cœcale arrose le boyau aveugle, & s'étend jusqu'au commencement du colon, dont le reste est nourry par le 4. rameau. Ils sont tous divisez en un

F ij

nombre innombrable de vènes, apellées méfaraïques.

Le tronc de la vène cave qui ét la plus grande du corps humain, & qui contient un sang plus subtil que la vène porte, ét sans division, entre les clavicules & l'os sacré. Elle reçoit pourtant un rameau de la partie convexe du foye, qui ét pour cette raison apellé hépatique, & qui a donné occasion aux Anatomistes de diviser la vène cave en supérieure & inférieure, ou ascendante & descendante. L'ascendante apres avoir pénétré le diaphragme porte le sang par toute la poitrine, le col, la teste & les bras. Et on remarque qu'il y a seulement deux travers de doigt depuis le rameau hépatique, iusqu'à l'endroit où elle s'ouvre & se joint à l'oreille droite du cœur, lequel elle arrose par la vène coronaire: comme elle arrose encore le diaphragme par la vène phrenique ou diaphragmatique. La troisième production de la vène cave est l'azygos, entre la 4. & la 5. vertebre du Thorax, au dessous du cœur & seulement à son côté droit, qui ét la cause qu'on appelle cette vène sans pareille, la nature ayant accoutumé de faire les vaisseaux, & generalement les parties laterales doubles. Lors que l'azygos ne monte pas iusques aux vertebres supérieures, la vène cave leur envoie les deux intercostales, une de chaque côté.

Vers les clavicules la vène cave produit encore les deux mammaires, l'une intérieure & plus grande, & l'autre extérieure, Bartholin

écrit que leur origine, est souvent différente.

A l'endroit où la vène cave se divise en deux rameaux sous-claviers, elle a pour coussinet une glande nommée Fagouë, *Thymus*, qui est l'ordinaire cause aux hommes & principalement aux femmes de quelques étranglemens, que plusieurs Medecins enseignent être dangereux, si l'on n'y remédie promptement par la saignée.

Le tronc de la même vène cave envoie icy deux petites vènes, l'une apellée thymique à la fagouë, & l'autre apellée capsulaire au pericarde. Riolan ne distingue pas la mediaſtine de la capsulaire.

Du rameau sous-clavier sortent trois vènes considerables. La 1. est la cervicale antérieure ou de devant, qui va par le col vers le menton. La 2. est la jugulaire intérieure, qui est plus grande que l'extérieure, & qui montant au travers du col pousse vn rameau vers la dure mere, un autre vers divers endroits de la machoire, & un autre enfin sous la langue, où elle produit les vènes ranulaires, dont l'ouverture, à ce que dit Riolan, donne beaucoup de soulagement aux maladies du cerveau. C'est pourtant cette ouverture que le Medecin Aureliaïn défend, comme presque impossible à fermer. Le Chirurgien Pimpernelle l'éprouva dans le Pere Joseph le Clerc, Capucin Politique & amy du Cardinal de Richelieu. La 3. vène est la jugulaire extérieure, qui est éloignée de l'autre seulement d'un travers de doigt, & qui a avecq elle

F *iii*

communication dans le col, enfin qui se courbe obliquement sous la clavicule, où elle envoie deux petits rameaux, l'un se joint à la veine cephalique, l'autre monte vers les angles de la mâchoire, où derechef il se fend en deux branches. L'une arrose le gosier & les parties inférieures de la mâchoire. L'autre laisse plusieurs de ses petites branches au dessus des tempes, & porte les autres au derrière de la tête & au front. La veine du front est appelée préparée, parce qu'on la voit d'abord, & que pour l'ouvrir, il ne faut pas raser le poil.

Remarquez qu'aussi-tôt que les troncs sous-claviers sont sortis hors de la cavité du thorax, on les nomme proprement axillaires. Remarquez secondement que Thomas Bartholin qui est le fils de l'autre appelé Gaspar, met la triple insertion des lactées thoraciques dans l'axillaire gauche.

La veine axillaire au haut du bras produit deux rameaux, l'un supérieur & l'autre inférieur. Ce dernier qu'on appelle veine basilique est plus grand que l'autre, lequel parce qu'on a accoutumé de l'ouvrir aux maladies de la tête, on nomme cephalique. Il descend superficiellement jusques aux plis du coude, où elle joint l'un de ses rameaux, & de la sorte fait la mediane ou la moyenne veine, qui est dangereuse à saigner, cachant sous elle un nerf, un tendon & une artère. L'autre rameau descend le long du rayon au carpe, arrose tout le dehors de la main, & entre le petit doigt & l'annulaire forme la salvatelle, que Riolan

dit avoir vû saigner utilement, dans les fièvres quartes inveterées, & lors de la conjunction de la Lune & du Soleil. Parce que la vène cephalique n'est accompagnée ni d'artère ni de nerf. on peut l'ouvrir avec une furete. Mais il n'en est pas ainsi de la basilique, qui a sous elle un tendon, & proche d'elle une artère. Gelée & les autres Anatomistes divisent la vène basilique en intérieure ou profonde, & extérieure ou superficielle, appelée de la sorte, parce qu'elle s'étend visiblement le long de la peau, où elle se divise vers les plis du coude en deux rameaux, dont l'un montant à la partie intérieure du coude fait la mediane, de laquelle j'ay parlé, l'autre en descendant jette ses petites branches aux parties voisines. Les Anatomistes remarquent icy que ces vènes sont diverses en divers sujets, & qu'en un même homme la main droite est rarement conformée à la gauche.

Le tronq inférieur ou descendant de la vène cave produit 1. les vènes adipeuses, qu'elle épand sur la membrane grasse des reins, 2. les émulgentes qui portent le sang aux reins, 3. les spermatiques, dont neantmoins la gauche sort du vaisseau émulgent, 4. les trois ou quatre lombaires, dont quelques Auteurs disent avoir remarqué que sortent deux autres vènes, montant vers le cerveau, une de chaque côté, entre les vertèbres, & le long de la moëlle spinale. Dequoy ils tirent cette conjecture, que la matière de la semence coule en partie du cerveau. Riolan met le sié-

ge des fièvres continuës, dans tout le tronq de la vène cave, & même dans les plus grands canaux, qu'elle envoie vers les extrémitéz du corps. Le siège des fièvres intermittentes selon le même auteur, ét ou la vène porte, ou les entrailles qu'elle nourrit.

Quand le tronq de la vène cave ét arrivé au commencement de l'os sacré, il se divise en deux vènes égales, que l'os ilion a fait nommer iliaques. Elles produisent de chèque côté plusieurs autres vènes, principalement la sacrée pour la moële de l'os sacré. Secon- dement l'hypogastrique toujours fort grande, particulièrement aux femmes, & quel- quefois double, pour plusieurs parties de l'hy- pogastre, comme pour le boyau droit, d'où viennent les hemorrhoides externes. Le sang menstruel est réservé dans ce vaisseau. Troisièmement, l'épigastrique pour l'épi- gastre. Néanmoins aux femmes une partie monte vers le nombril, & y fait, selon quel- ques auteurs, la communication de la ma- trice & des mammelles. Quatrièmement, la honteuse, pour les parties genitales de l'un & de l'autre sexe.

Les vènes iliaques sortent du ventre, & descendant aux cuisses prennent le nom de crurales, & jettent dans la jambe plusieurs branches, dont je rapporteray deux princi- pales. La première, & comme son nom si- gnifie la plus aparente ét la saphene, qui sort environ les glandes des aines, & acompa- gnée de son nerf descend au dedans & le long

de la cuisse, vers la cheville intérieure, enfin se perd dans les parties supérieures du pié, dont il arrose les doigts & principalement le pouce. On ouvre cette veine où on l'aperçoit mieux au bas de la jambe: Et on l'ouvre contre les maladies de la matrice, la retention des menstrues & la gonorrhée. La sciatique est opposée à la Saphene, & on la voit à la cheville extérieure, mais on ne doit l'ouvrir qu'avec circonspection, à cause de l'artère & des tendons, qui en sont proches. Du reste Bartholin avertit que toutes les veines du pié sortant d'un même tronq, il ne faut pas les choisir scrupuleusement dans la saignée. L'ajoute que hors peu de rencontres la saignée ce semble ne sert qu'à affaiblir le malade & alonger les maladies. Elle tire où le meilleur sang, ou indifferemment le bon & le mauvais. Il y a d'autres remèdes qui ouvrent insensiblement les conduits du corps, & donnent moyen à la nature de chasser les choses qui luy sont contraires.

Les veines lymphatiques que d'autres appellent les aqueducs de l'animal, ont été premièrement observées par Thomas Bartholin. Il dit qu'elles sortent du foye où la veine porte conduit le sang, & d'où par ces autres veines il coule une eau pure & claire: sinon que par la eacochymie, ou par la faute de l'Anatomiste d'autres humeurs s'y mélangent, & luy donnent différentes couleurs & différents goûts. Ces inventions & autres semblables nous montrent manifestement qu'il

Et du corps animé, comme de la terre, dont il reste beaucoup de choses à découvrir : mais qu'on ne peut toutefois découvrir par le ridicule & frivole raisonnement de quelques-uns, qui s'imaginent le devoir séparer de l'expérience, la maîtresse des Arts & le fondement de la certitude. Ce n'est pas que je croie les raisonnemens & les conjectures inutiles : au contraire, je croy que ce sont les plus ordinaires causes des recherches qu'on fait ; & causes principalement du doute, où l'on met ce qu'on avoit auparavant estimé certain. Comme quand Glissonius Medecin & Hobbes Philosophe d'Angleterre, enseignent que peut-être la nutrition se fait par les nerfs.

Après les vènes lymphatiques il faudroit parler des excrémenteuses, par exemple, des vènes émulgentes, qui portent aux reins les serositez. Il y a encore des artères émulgentes qui ont même effet, & qui aboutissent au même lieu. Mais ces vènes ni ces artères ne diffèrent des autres vaisseaux de même nom, que pour la matière qu'elles contiennent.

Avant que de parler des artères, il est à propos d'examiner leur convenance & leur différence avec les vènes. Les vènes sont faites d'une seule membrane assez déliée, & qui donne un facile passage au sang dans la transpiration : néanmoins la membrane & la tunique de la vène cave est plus forte & plus épaisse. Les membranes des artères sont doubles, & contiennent un sang beaucoup plus subtil

subtil que celui des vènes, & mêlé avec un esprit très-impetueux. Ce sang & cet esprit sont continuellement dans une agitation qui reçoit le nom de pous, & qui du cœur répand la chaleur dans les autres parties du corps animé. La membrane extérieure des artères est molle, & semblable à celle des vènes. L'autre est cinq fois plus dure & plus épaisse. Galen leur donne une troisième tunique aussi subtile que les toiles d'araignée: & elle paroît près l'origine des grandes artères. On croit ordinairement que cette origine est le cœur, comme l'on croit que le foye est celle des vènes. Mais semblables discours dépendent absolument de la première formation des choses, & à moins de la savoir on ne peut rien dire d'indubitable. Quelquefois on voit des arbres qui ont une racine commune: & il n'y a que ceux qui les ont vû naître, qui puissent savoir lequel des deux vient de l'autre. La seule créance de la Genèse, & la connoissance du commencement du monde, nous peut assurer que les Antipodes tirent leur origine de nous, plutôt que nous des Antipodes. Je pense aussi que ceux-là seulement, qui comme Harveus étudient la première génération de l'animal, peuvent enseigner si le cœur est l'origine des vènes & des artères, plutôt que quelqu'autre partie du corps, comme le foye ou même la moëlle de l'épine: principalement si on considère que la source des rivières est toujours ou presque toujours moindre que leur embouchure.

Antoine d'Everard qui a écrit après Harvey, croit que toutes les parties de l'animal sont commencées, & comme ébauchées à la fois. Vne autre différence des artères & des veines consiste en ce que les artères sont toujours plus profondes que les veines. Neanmoins dans la region des Iles, où le corps se ploie souvent, la veine cave se cache au dessous de l'aorte, & ne revient plus au dessus qu'à la sortie de l'abdomen, où il ne faut plus résister aux mouvemens du corps, & à la durté des os. La plus grande partie de la grosse artère, au contraire de la veine cave, est la descendente.

Les choses communes aux veines & aux artères, sont premièrement leurs extrémités. Car quelques artères mêmes se terminent aux intestins, où Gaspar Bartholin dit que l'attraction & l'expulsion se fait : les autres aboutissent à la peau, & les autres aux os, selon l'observation de Spigelius. Les valvules secondement sont communes à ces deux sortes de vaisseaux, mais on les trouve principalement aux veines. Les artères sont assez fortes pour résister sans valvules à la quantité & au mouvement du sang. Toutefois elles ont de cette sorte de fermoirs vers le cœur, & Bartholin dit en avoir remarqué dans l'artère du bras. Les valvules sont sigmoïdes, ou semblables à une ongle & à un croissant. La Nature les a éloignées ensemble de quelques doigts, & les a disposées de l'un & de l'autre côté de la veine, en sorte qu'elles empêchent le sang de couler avéque

trop d'impétuosité. Les anastomoses ou les embouchures reciproques, conviennent en troisième lieu aux deux especes de vaisseaux, dont je parle. Et ce sont ces anastomoses, qui servent à la circulation trouvée par le celebre Harveus. Il appelle circulation le passage que le sang fait des artères dans les veines, aux extremités du corps, & des veines dans les artères par le cœur. Enfin ce que ces vaisseaux ont ensemble de commun, est l'accompagnement. Car il n'y a jamais d'artère sans veine, ni presque jamais de veine sans artère.

La grande artère, source de toutes les autres sort du ventricule gauche du cœur; & à sa sortie, envoie deux petites artères, qui environnent le cœur en façon de couronne: c'est pourquoy on les appelle coronnaires. Riolan dit que quelquefois on n'en voit qu'une, mais qu'au commencement elle a ordinairement une petite valvule. Le tronc de la grande artère sorti du pericarde se divise en deux grands rameaux, ascendant & descendant. L'ascendant produit derechef trois artères. La première est la sousclavière droite, qui monte vers le côté droit des clavicules. Les deux autres montent vers le gauche. Ainsi on les appelle carotide & sousclavière gauches. Les artères sousclavières produisent les cervicales, & arrivées aux aisselles, reçoivent le nom d'axillaires, descendent par les bras vers la main, & se divisent au coude en deux rameaux, dont le supérieur & celui qui est moins caché sous

les tendons, va à l'endroit du carpe où les Medecins ont acoustumé de tâter le poux. L'artère sousclavière droite delà les clavicles produit la carotide droite, qui se fend en deux rameaux: l'un extérieur, & l'autre intérieur, qui par les trous du crane entre & se répand dans le cerveau. On appelle ces artères carotides, parce qu'étant pressées elles sont la cause de l'assoupissement, que les Latins appellent *Carus*. Et de cette pression quelques-uns concluent, que ceux qui sont pendus ne sentent de la douleur qu'avant d'être pendus. Des artères sousclavières sortent encore ces autres artères, savoir les mammaires & les supérieures intercostales. Les inférieures sont des productions de l'artère descendente, & servent aux basses côtes.

L'artériotomie ou la section & l'ouverture des artères, principalement de celles de la tête, a été pratiquée par quelques anciens Medecins: Et elle l'est encore aujourd'hui, bien que Augenius & Aurelianus enseignent qu'ils n'ont jamais vu d'artère se bien reprendre. Ce que j'ay vu, c'est qu'une jeune fille piquée à l'artère du bras par ces Chirurgiens, qui apprennent dans l'Hôtel Dieu de Paris, mourut ces années passées d'un anevrisme, & d'une tumeur formée vers l'endroit où on l'avoit saignée. Je croy qu'un des principaux & plus dommageables abus de la Medecine vulgaire est l'imprudente extraction du sang. Pour ajouter d'autres

choses dont je suis témoin, j'ay souvent remarqué des personnes de tout âge relever des grandes maladies, ou par de simples vomitifs, ou par quelques boissons qu'on leur faisoit, & pour leur donner de la force, & pour ouvrir doucement les pores & les conduits de leur corps. Les dernières paroles du bon & savant Monsieur Gassendi à ses Medecins, montrèrent ce qu'il jugeoit de la Saignée : Me saigner tant, disoit il, c'est me tuer.

Le tronq descendant de la grande artère, apres avoir produit les intercostales inférieures dont nous avons parlé, envoie au diaphragme & au pericarde les phreniques. Des rameaux qu'il jette dans le bas ventre, quelques-uns accompagnent ceux de la vène porte, & quelques autres ceux de la vène cave. Les premiers sont deux, savoir l'artère cœliaque, ainsi nommée, parce qu'elle est pour le ventricule. Elle se divise en droite qui monte vers le foye, & gauche ou splénique, qui distribue l'esprit vital à la rate. L'autre artère est la mesenterique supérieure & inférieure. On leur donne divers usages, comme de porter aux intestins les excremens de tout le corps, & même de recevoir une partie du chyle. Les autres productions de l'artère ou de l'aorte, car on l'appelle indifféremment de ces deux noms, accompagnent la vène cave, & reçoivent même nom que ses rameaux : par exemple d'artères emulgentes, spermaticques, lombaires. L'aorte mon-

G ii

te sur la vène cave au commencement de l'os sacré, & de la sorte s'empêche d'être blessée par la durté de cet os, contre lequel son mouvement la feroit perpetuellement heurter. L'artère ét alors & apellée iliaque, & fenduë en deux; qui reçoivent le même nom, & qui produisent la sacrée, la honteuse, les crurales &c. Riolan croit la grande artère & la vène cave, la region & le siège des fièvres continuës.

CHAPITRE VII.

Des nerfs, des muscles, des humeurs, des temperamens, des esprits & des coctions.

LEs nerfs qui sont les autres parties dont il reste à parler, donnent à l'animal le mouvement & le sentiment. Ils sont ronds en longueur, intérieurement mols & extérieurement durs. Les tuniques qu'on leur donne sont imaginaites. Ils sortent de la moëlle dorsale jusqu'au nombre de 40. soit dans le crane, ou hors du crane, & sortent de façon que chacun a son pareil, excepté celui qu'on voit naître à l'extrémité de la moëlle. Galen a estimé que tous les nerfs contenoient des cavitez intérieures, & en effet Riolan le pere les reçoit en ceux de la verge. Fallope enseigne que Galen a suivi l'opinion que je viens de dire, parce qu'il dissequoit ordinairement des singes, qui ont les nerfs

manifestement creux. Les Anciens distinguoient trois sortes de nerfs, les uns naissans des os & appelez ligamens, les autres venans des muscles & nommez tendons, qui ne sont rien que l'assemblage des fibres, des ligamens, & des nerfs divisez dans la chair des muscles, puis joints en une corde, qui tire où l'on veut la partie à laquelle elle est attachée. La troisième sorte de nerfs contient ceux dont nous parlons icy, & dont les Medecins doivent savoir l'origine & la distinction, pour appliquer des remèdes topiques à l'épine, lors que le sentiment des nerfs qui en sortent est offensé au col, aux mains, au membre viril &c.

La premiere des dix paires de nerfs qui naissent dans le crane, est pour l'odorat. Elle a deux productions appellées mammillaires, blanches, molles, larges & longues, petites aux femmes, mais grandes aux chiens & aux autres bêtes, dont l'odorat est exquis. La seconde paire est des nerfs optiques, qui sont les plus gros & les plus mols des deux paires, qui portent aux yeux les esprits visuels. Les vers que nous avons raportés dans le Chap. 2. en parlant du cerveau, donnent à cette paire le premier rang. *Optica prima*. Mais dans l'Anatomie on ne convient pas sur ce dénombrement. Ils naissent au derrière de la tête, & devant qu'arriver aux yeux s'unissent, quoy que Lofelius les ait quelquefois remarquez être separez dans tout le chemin, comme ils se séparent toujours après s'être unis, &

G iij

vont droit à l'œil. Leur substance interne fait la tunique reticulaire, l'externe qui est une continuation de la pie & de la dure mere, fait la tunique uvée & la cornée. La troisième paire remue les yeux, & les remue tous deux ensemble & vers un même côté, parce que depuis son origine elle ne fait qu'un tronq. La quatrième paire envoie des rameaux dans l'œil & vers les paupières, le nez, la bouche & les tempes. La cinquième unie aux rameaux auditives, sert à la langue & au goût, & va encore aux gencives & aux dents, qui n'ont de sentiment que par elle. La sixième paire est la plus délicate partie de la quatrième conjugaison, sort d'un même trou que la précédente, & va au palais, où quelques-uns disent qu'elle sert au goût. La septième paire a encore un même trou que la troisième & la quatrième, & se consume presque toute dans un des muscles de l'œil. La huitième est pour l'ouïe, entre dans l'os pierreux, & comme on croit, fait par un de ses rameaux le tambour. Elle envoie l'autre au larynx, d'où il arrive qu'en nettoyant trop profondément l'oreille, l'on a une toux sèche. Riolan pareillement établit en ce nerf la cause de la communication, ou comme il parle de la sympathie entre l'oreille & le palais. Quelques Auteurs croient qu'elle envoie des rejettons beaucoup plus loin, savoir aux bras & au pied. La neuvième paire est appelée vague, parce qu'elle va vers plusieurs parties, comme à celles du ventre moyen, &

du bas ventre , pour lesquels les nerfs sortans de l'épine seroient trop durs. Ses plus considérables rameaux sont les recurrens , qui descendent & remontent vers le gosier & le larynx , où ils sont la cause principale de la voix , & les stomachiques qui embrassent l'orifice supérieur de l'estomac. La dixième paire plus dure que les autres naît de la moëlle du cerveau , lors qu'elle va couler dans l'épine , se joint avéque la paire précédente , puis s'en sépare , & va en partie à la langue , & en partie au larynx.

Les trente paires de nerfs suivantes, naissent de la moëlle prolongée hors du crane , savoir 8. paires dans le col , 12. au dos , 5. aux lombes , & 5. autres dans l'os sacré. Ce nombre néanmoins n'est ni entierement certain , ni le même en toutes les personnes. Les nerfs du col pourvoyent à la tête & aux autres parties supérieures , & entre les inférieures au diaphragme & aux bras. La première & la seconde conjugaison ne sortent pas comme les autres latéralement , mais des trous dont l'un est au devant , & l'autre au derrière des vertèbres de la nuque , différentes des autres vertèbres en articulation. Les douze paires de nerfs thoraciques se divisent en deux rameaux , dont le plus grand s'avance en devant parmi les côtes , & l'autre se courbe en derrière , & se distribue aux muscles situez entre les vertèbres. Les 5. conjugaisons lombaires sont plus grandes que celles du dos. Leurs rameaux postérieurs vont aux muscles

de l'épine, & les antérieurs à l'épigastre, aux parties génitales & aux jambes. Pareillement les 5. paires de nerfs sacrez se divisent en nerfs intérieurs & postérieurs, pourvoyent aux parties voisines, comme au col de la matrice, à la verge, au fondement, enfin s'étendent jusques au pié. A la fin de la moëlle du dos, il y a un nerf qui est ordinairement appelé sans pair, mais qui néanmoins est quelquefois accompagné d'un autre nerf.

Les Anatomistes appellent Myologie le discours qu'ils font des muscles. Mys en Grec signifie un rat, auquel on croit que les muscles ressemblent: Et parce que les Latins les ont au contraire jugés semblables aux lézards, ils les ont nommez *Lacertios*. Néanmoins la figure des muscles est si différente, qu'il n'en est point à laquelle on puisse déterminerement la comparer.

Les muscles, selon la définition que l'on en donne ordinairement sont parties dissimilaires, servant aux mouvemens, & dans l'homme aux mouvemens volontaires. On les appelle parties dissimilaires, parce qu'elles sont composées, 1. de nerfs, qui donnent le sentiment & le mouvement; de tendons, qui sont les parties des muscles les plus roides & les plus tendus, puis de fibres, * qui sont encore parties des muscles & des nerfs, mais les plus petites, & celles qu'on voit à la fin. Car selon la remarque de l'Escale, comme de *facio* vient *faber*, aussi de *finito fiber*, qu'il

* *Latinis fibra & capillamenta, Gallis Filaments.*

explique *extremus*. *Fiber* substantif ét un animal appelé castor, ou bièvre, qu'on trouve à l'extrémité des rivières. 2. Les muscles sont composez de chairs qui remplissent les intervalles. 3. de vènes & d'artères qui portent le sang & la chaleur. 4. il faut ajouter la graisse qui les humecte, enfin la membrane qui en ét la couverture. Il faut encore ajouter que les muscles servent aux mouvemens volontaires des hommes, dans qui le cerveau ou l'ame qui reside au cerveau commande, puis envoie les esprits par les nerfs, enfin remuë par les muscles. Nous avons rapporté les 5. parties similaires des muscles, voicy les trois dissimilaires : La tête, le ventre, & la queue, ou le commencement, le milieu & la fin. La tête du muscle ét comme la queue, petite, luisante, blanche & roide ou tendue. C'ét pourquoy on peut l'appeller tendon, encore que Galen & les autres l'appellent d'ordinaire ligament, & qu'ils ne donnent le nom de tendon qu'à la fin du muscle. Quelques-uns enseignent que le tendon ét plus dur & plus fort que le nerf, plus mol & plus flexible que le ligament. Le milieu ou le ventre du muscle ét comme son corps, & on remarque qu'il ét ordinairement plein de chair. On peut établir trois sortes de mouvement dans les muscles opposez, & comme on parle antagonistes. Car où l'un se resserre & l'autre s'étend, ou tous deux se roidissent & demeurent comme immobiles, ou ils se relâchent. Ces mouve-

mens sont nommez contraction, extension, mouvement tonique, enfin relaxation qui arrive par la pesanteur naturelle à tous les corps. Les Chirurgiens doivent prendre garde au mouvement & à la figure des muscles, qui est & plus conforme à la nature, & sans douleur. Afin par exemple que leurs bandages soient angulaires au coude, droits au carpe &c. On enseigne encore aux Chirurgiens, que le nerf blessé avant qu'il soit entré dans le muscle, ne se réunit & ne se consolide point, & fait perdre le mouvement au muscle : mais non pas s'il est blessé dans le muscle même.

On prend la difference des muscles 1. de leur substance, quand on les divise en charnus, comme ceux de la langue, & en membraneux comme quelques-uns de la jambe. 2. de la quantité à cause de laquelle ils sont longs ou courts, épais ou déliés. 3. de la figure qui les rend angulaires, orbiculaires, pyramidaux, scalenes &c. 4. de la situation, soit des fibres droites, obliques & traversantes : ou des lieux supérieurs & inférieurs. 5. de l'origine & de l'insertion dans les os, dans les cartilages, dans les membranes &c. 6. des parties, d'où vient le nom des muscles à deux & à trois têtes, des muscles à deux ventres, autrement digastriques. Le tendon qu'on appelle encore corde ou queue est tantôt large, tantôt long, & quelquefois court, unique ou plusieurs. Les muscles prennent souvent leurs noms des lieux où ils sont. Ainsi l'on

l'on dit les muscles iliaques, temporaux &c. 7. de la comparaison : les uns étant semblables, ou comme Du-Laurens parle congénères, par exemple deux fléchisseurs ou deux extenseurs, & les autres contraires & antagonistes, comme un levateur & un abaisseur.

Parce que l'histoire particulière des muscles est extrêmement longue, & qu'elle est ce semble plus propre au dessein des Chirurgiens que des Medecins, nous n'en parlerons point : mais on peut d'ailleurs la voir traitée amplement par Riolan & par Gelée.

Les parties contenant les expliquées jusques à cette heure, peuvent être sous-divisées en plusieurs autres parties. Car les chairs, par exemple, qui selon Galen servent aux autres parties comme de bourre ou de coussin, sont ou proprement & simplement appelées, savoir les chairs musculieuses, qui sont l'objet de la myologie, de laquelle nous venons de parler, les chairs des viscères nommées parenchymes, comme celles du foye, de la rate, des reins, du poumon, du cœur, de la langue : Enfin les chairs des glandes, qui sont rares, friables, spongieuses, & qui premièrement soutiennent les vaisseaux où ils se fourchent : ainsi le pancreas sert d'appuy & de coussin à la vaine porte, le thymus à la vaine cave ascendante, & le conarion aux vaisseaux du cerveau. Secondement elles reçoivent les humeurs superflus des parties

H

nobles : c'est pourquoy les glandes parotides que l'on voit derrière & dessous les oreilles, les glandes des aisselles, enfin celles des aines sont appellées émonctoires du cerveau, du cœur, & du foye. Troisièmement elles arrosent certaines parties. Ainsi les glandes du gosier nommées amygdales, le mouillent continuellement de salive.

On raporte à quatre sortes les humeurs qui sont parties contenuës. La première sorte d'humeur est le sang qui a la saveur douce, la couleur rouge, enfin qui coule du cœur dans les artères, & des artères dans les vènes, par les anastomoses ou par d'autres pores, comme il arrive ce semble dans les membres mutilez : enfin des vènes, le sang repasse dans le cœur, & si cette circulation attribuée premièrement à Fra. Paulo Sarpio Servite Venitien, & puis à Harveus n'étoit véritable, le cœur battant plus de 3000. fois en une heure, & recevant à tous les batemens une demy-once ou du moins un scrupule de sang, il faudroit qu'en ce même espace d'une heure il y passât plus de dix livres de sang nouveau, que les alimens neanmoins ne pourroient fournir. Les autres raisons de la circulation sont dans les Auteurs, que j'ay nommés.

La seconde humeur est la pituite, ou la partie du sang la plus aqueuse & la plus froide. Elle n'a point de reservoir particulier, si l'on excepte quelques glandes : mais on la trouve

répandue seulement dans les vènes, avéque le sang, lequel elle refroidit & rend coulant, comme la bile l'atténue & la mélancholie l'appesantit. Aussi les Medecins comparent-ils le sang à l'air, la pituite à l'eau, la mélancholie à la terre, & la bile au feu. Remarquez que les serositez que l'on trouve dans le sang lors qu'on l'a tiré, & celles qu'on rejette par les urines sont une sorte de pituite salée. Le reste de la pituite qu'on appelle excrementueuse, sort ou par la salivation, ou par les sueurs.

La troisième humeur est la mélancholie, ou la partie la plus noire du sang, avec lequel encore qu'elle soit mêlée & répandue avéque toutes les autres humeurs dans les vènes, néanmoins son propre vaisseau est la rate, située ordinairement en l'hypocondre gauche, vis à vis du foye. Ses autres vaisseaux, au moins quand elle est échauffée & bilieuse, sont au dessus des reins, & de même figure que les reins. Bartholin en fait Barthelemy Eustachius l'inventeur, & les nomme capsules atrabilaires.

La quatrième humeur est la bile, ou la partie jaune du sang, & celle qui a le plus de chaleur. Son réservoir particulier est la vesicule du fiel, avéque les canaux nommés cholidoques, qui vont dans les boyaux, & produisent quelquefois la dysenterie bilieuse en ceux que les Grecs ont appellez *picrocolous caro*. Bartholin en sègne que c'est rare-

H ij

ment qu'ils se jettent au fond du ventricule, où ils produisent le vomissement de bile en ceux que les Grecs ont appellez *pirocolous* AND.

Sur ces 4. humeurs les Medecins ont acoustumé d'établir la difference du temperament ou de l'habitude, & de la disposition du corps humain. Le temperament est donc ou sanguin en ceux qui abondent en sang, & qui sont de couleur rouge & intérieurement pleins de joye : ou pituiteux en ceux qui sont pâles, humides, dormeurs, & dont les songes ordinaires sont de l'eau : ou mélancholiques en ceux qui sont lens ; tristes même dans leurs songes, & de couleur tirant sur le noir : ou enfin bilieux en ceux qui sont prompts, colères, de couleur comme jaune, & qui ne songent dans le sommeil que des feux, des procès ou choses semblables. On connoît encore le temperament ou par la veüe & par la couleur des poils, les noirs marquant un naturel chaud & mélancholique, & les blonds un naturel humide & froid : ou par l'atouchement. Car la chaleur & la sécheresse de la peau signifie un temperament bilieux &c. Sennert explique encore les temperamens de la façon qui suit. Les sanguins, dit-il, ont le sang humide & chaud, les pituiteux humide & froid : Les mélancholiques sec & froid, enfin les bilieux sec & chaud.

Ces temperamens changent naturelle-

ment, ou selon les âges ou selon les saisons. La chaleur & l'humidité sont propres au premier âge, la froideur & la sécheresse au dernier. Enfin ces quatre qualitez assez parfaitement tempérées, sont propres à l'âge moyen. Le temperament que l'on croit le plus parfait est l'égal mélange des quatre qualitez, appelé vulgairement *ad pondus*: L'autre est inégal, mais il suffit néanmoins pour l'action: & on le nomme *ad iustitiam*.

Touchant les saisons, il faut savoir que l'on attribue principalement la generation du sang au printemps, de la bile à l'été, de la mélancholie à l'automne, & de la pituite à l'hyver. Mais il faut encore savoir que ces saisons ne sont pas entièrement les mêmes dans la Medecine & dans l'Astronomie. Les Medecins les distinguent par les plus remarquables changemens qui arrivent à l'air, soit qu'ils soient produits par le mouvement différent du Soleil, ou des autres plus considérables Astres. Ainsi encore que les Medecins commencent le printemps à l'Equinoxe de Mars, ils le finissent néanmoins au lever des Pleiades, environ le huitième jour de May. Depuis le lever de cette constellation jusqu'à celui de l'Arcture, c'est à dire jusques au deuxième jour de Septembre, c'est l'été; l'automne s'étend jusqu'au coucher des Pleiades, ou jusqu'au cinq ou sixième jour de Novembre. Dans l'usage de la Medecine, on pourroit encore distinguer les sai-

sons de l'année seulement par le chaud ou par le froid que l'on sent, en faisons tempérées savoir le printemps, où les corps reprennent de la force & de la vigueur, & l'automne où ils semblent la quitter: enfin en faisons froide & chaude. Remarquez qu'artificiellement on peut donner les qualitez que l'on veut à l'air renfermé: & que chaque jour, ordinairement le matin presente le printemps, le midy l'été, le soir l'automne, & la nuit l'hiver.

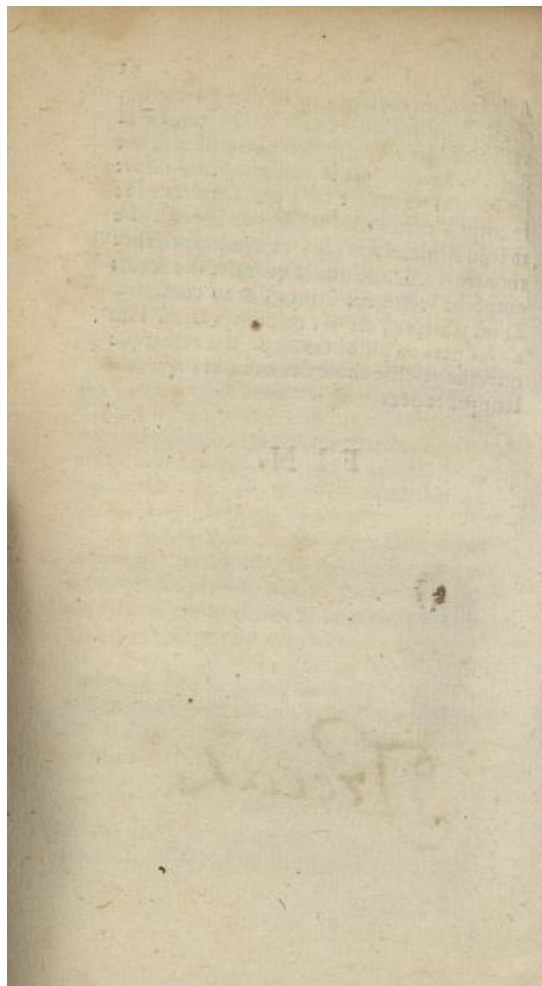
Les esprits ne sont que les plus subtiles parties du sang & des humeurs. On les distingue par leurs organes. Car les esprits naturels sont dans les veines, les vitaux dans les artères, & les animaux dans les nerfs. Leur production est d'ordinaire attribuée au foye, au cœur & au cerveau.

Les parties contenant de nôtre corps aidées par les autres parties, savoir par les humeurs & par les esprits font une triple coction. La premiere est le changement des alimens en chyle dans l'estomac; la seconde le changement du chyle en sang dans le cœur ou dans le foye; la troisième enfin le changement du sang en la substance de l'animal. On attribue à chaque coction ses excremens: savoir à la premiere ceux qui sont dans les boyaux, & qu'on rejette par le fondement. Riolan enseigne qu'aux personnes saines ces excremens doivent être mols, humides & de consistance de miel.

A la seconde coction, on attribue l'urine qui coule du foye aux reins, & des reins à la vessie. Enfin on attribue à la troisième ceux qui s'évaporent par la transpiration, ou par les sueurs, ou encore ceux qui s'arrêtent sur le corps, comme les ordures de la peau. Le même Riolan écrit icy, ce que l'expérience montre d'ailleurs, que la quantité des sueurs empêche celle des urines; & au contraire. D'où il arrive, dit-il, qu'en hyver où l'on ne sue pas, on pisse beaucoup. On remarque quelque pareille chose des ordures, qui coulent par le nez.

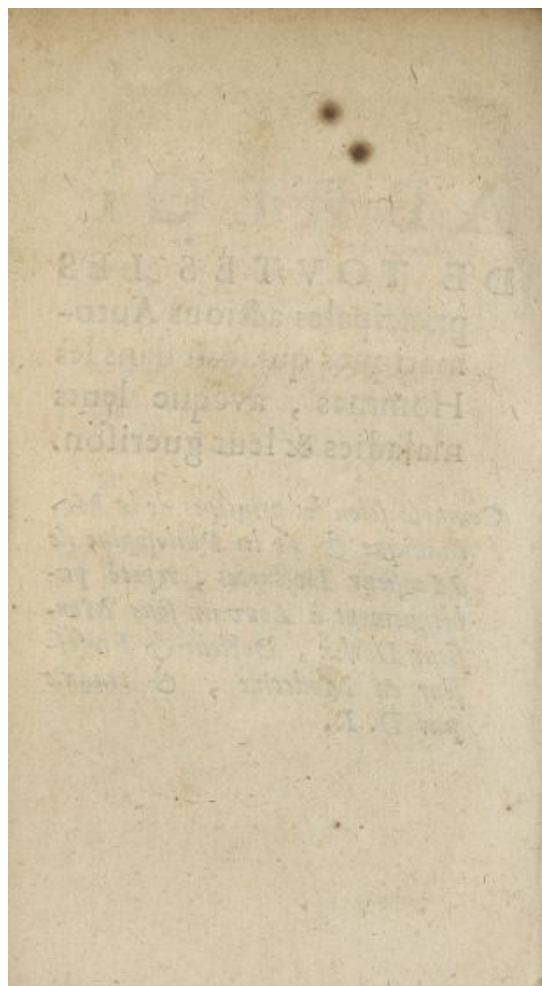
F I N.


Trocat



ABRÉGÉ
DE TOUTES LES
principales actions Auto-
matiques qui sont dans les
Hommes , avec leurs
maladies & leur guérison.

*Composé selon les principes de la Mé-
chanique & de la Philosophie de
Monsieur Descartes , répété pu-
bliquement à Louvain sous Mon-
sieur Dorlix , Docteur & Profes-
seur en Médecine , & traduit
par D. R.*





DES PRINCIPALES ACTIONS

Automatiques * qui sont dans
l'homme : de leurs deffaux & de
leurs remedes.



ES Principes de la Mechani-
que & de la Philosophie de
Monsieur Descartes supposés;
avecque la connoissance des
choſes, qui prouvent que tout
ce qu'il y a de corporel arrive par le mouve-
ment, le repos, la figure, la ſituation, la
grandeur & la proportion de ſes parties: nous
tacherons de parcourir dans cette Theſe, les
actions automatiques d'un homme déjà for-
mé, leurs deffaux & leurs remedes.

PREMIERE CONCLVSION.

La premiere & la principale cauſe de ces
actions automatiques eſt la chaleur naturelle,
ou une certaine eſpece de vray feu ſans lumie-
re, lequel eſt nourri dans le cœur par les hu-
meurs qui y abordent, continué & rétabli
par le ferment ** & par la chaleur, qui reſtent

* Semblables à celles par exemple des Horloges, ou
des autres machines qui ſe remuent comme d'elles-
mêmes.

** ou, levain.

LA PHYSIQUE

après chaque poux dans les ventricules du même cœur. C'est dans ces ventricules où le sang tiède coule de ses réservoirs, où il est d'abord & proportionnellement environné du ferment & du feu caché que je viens de dire, où il se mêle & s'agit avec lui, où il bout & s'atténue. De sorte que demandant un plus grand espace que celui des cavités, où il est : premièrement il les dilate, puis il ouvre par cette dilatation les valvules des artères, enfin il sort avec impetuosité : & par sa sortie donne à l'une & à l'autre de ces cavités, le moyen de se fermer.

I I.

Le sang rarefié dans le ventricule droit du cœur, s'exhale de là vers les poumons : dont la substance est à la vérité rare & molle, mais en sorte refroidie par l'air qu'on respire, que d'abord que les vapeurs du sang entrent dans l'artere qui les y conduit, elles s'y épaississent, & converties de rechef en sang, tombent par gouttes dans le ventricule gauche du cœur : le petit feu duquel, elles ne seroient pas capables de nourrir sans cette conversion ; du moins hors du ventre de la mere. Car pour les enfans qui y sont encore, la nature les a pourvus d'autres conduits. Par là il est aisé d'entendre les causes des maladies, qui arrivent aux poumons : car elles n'arrivent, que par les deffaux de l'air qui est attiré en respirant, des poumons qui manquent des conditions auparavant rapportées, enfin du sang qui s'y exhale de la cavité droite du cœur.

III.

Ce sang retourné dans le côté gauche du cœur, comme j'ay déjà dit, s'y rarefie en même façon qu'auparavant. De là rejezté dans les arteres, il les frappe, les enfle : & fait ce batement du cœur & des arteres qui est appelé le poux ; & qui dépend & est diversifié de plusieurs choses. 1. du sang même, qui est dans les cavités du cœur avecque leur chaleur & leur ferment. 2. de ces cavités. 3. de leurs valvules & de leurs orifices. 4. des arteres. 5. des choses contenuës dans les arteres. 6. de vènes & de leurs anastomoses, & des parties voisines aux vènes. 7. des valvules & des oreillettes, que ces mêmes vènes ont. 8. de ce que les vènes contiennent. 9. de chacune ou de plusieurs de ces choses, diversement jointes & modifiées. Car c'est d'elles que dépendent les differences du poux, aussi bien que celles de la chaleur.

IV.

Lors que le sang est sorty du cœur, il rencontre dans les vaisseaux d'autre sang moins rarefié, se refroidit & s'épaissit d'abord ; & passe en partie en d'autres parties. Ainsi le cœur & les arteres se desenfient, les valvules des arteres qui sont vers le cœur se ferment, & celles des vènes s'ouvrent au même temps.

V.

Le sang chassé de la sorte hors du cœur, dilatant les arteres, & à leurs extremités rencontrant divers flamens, les pousse, se coule en leur place : Et selon les differentes ma-

nieres de la jonction produit des chairs, des os, ou d'autres semblables choses. Dans l'abaissement des mêmes arteres, ces particules du sang reposent aux endroits, où elles se trouvent, & par ce seul repos leur demeurent unies. Au reste on est plus ou moins nourri, selon que le corps est plus ou moins mol, & facile à dilater par le battement des arteres.

Donc si un plus grand nombre de ces particules que j'ay dites, entrent sans se dissiper là, où sont les petites fibres des arteres, dont j'ay encore parlé; ou qu'elles soient plus grosses qu'elles n'étoient auparavant, le corps en est augmenté. S'il entre autant de ces particules, qu'il s'en perd d'autres, il en est nourri seulement. Mais s'il en entre, ou qu'il s'en unisse au corps moins qu'il ne s'en dissipe, il décroît.

On est trop nourri, quand le corps est trop facile à s'élargir, & que d'ailleurs il retient beaucoup de substance alimentaire, comme il arrive aux enfans. On est trop peu nourri & on diminué dans la vieillesse, parce que le corps n'est pas propre à cet élargissement, ni à cette retention. Pour le moyen âge, on y est nourri médiocrement, & l'on y participe aux deux extrémités précédentes. Cependant depuis le commencement de la vie, les parties du corps se resserrent toujours davantage, plusieurs pores se bouchent; & sont tous environnés d'une substance roidie par le continuel battement de la chaleur, & par la sécheresse & la dissipation de l'humidité. D'où il arrive que de l'enfance, qui est tres-

humide, tres-molle & tres-froide, on passe en un autre âge, où la chaleur s'augmentant insensiblement dessèche le corps, l'endurcit & l'échauffe, en sorte qu'il ne croît plus. Cet âge est celui que nous appellons viril, où quiconque est arrivé est tres-chaud; & sec, & resserré mediocrement: n'y ayant à peine que quelques particules d'eau, mêlées avec quelques autres plus subtiles, qui passent au travers de ses pores. Mais enfin le corps se retrécissant d'avantage, & n'étant plus capable de dilatation; les particules d'eau ou les serosités, commencent à remplir les vaisseaux, passer & repasser dans le cœur; & ne diminuer pas seulement sa chaleur, mais la suffoquer & l'éteindre. Ainsi la chaleur croît & décroît avec l'homme. Par ces choses on peut voir comment les os ne croissent pas aussi long-temps que les membranes, ni les membranes aussi long-temps que les chairs, ni généralement les parties dures aussi long-temps que les molles. On peut voir pourquoi nous avons été formés & sommes crûs en longueur premièrement, puis en largeur: Comment les uns vieillissent plutôt que les autres, comment la maigreur arrive ou à tout le corps, ou à quelqu'une des parties du corps; comment se font une ou plusieurs excroissances en une ou plusieurs parties, d'où tant de maladies & de symptomes, tirent leur origine.

V I.

Entre ces autres parties du sang, qui sont poussées par le cœur dans la rate & la vésicule

du fiel ; & qui tant par ces vaisseaux , qu'immediatement par les arteres , sont poussées pareillement dans l'estomac & dans les intestins : Quelques-unes y regorgent , y font la digestion , & y servent comme d'eaux fortes & de proms dissolvans. Car , puis qu'elles viennent allés immediatement du cœur, elles ne peuvent n'avoir pas une chaleur tres-grande. Lors que de l'estomac par l'œsophage, ces mêmes parties sont portées à la bouche en façon de vapeur ; elles y font de la salive, mêlées avec les matieres que contiennent ceux des vaisseaux lymphatiques , & celles des arteres , qui finissent encore à la bouche : où ces liqueurs ont presque la même force pour dissoudre la viande , quand on la mache , que les autres de l'estomac, quand on l'a avalée.

VII.

Il y a principalement trois sortes de petites parties , qui passent dans l'estomac , & y font une digestion differente , selon la difference de leur mélange, de leur abondance & de leur proportion. Quelques-unes de ces parties sont acides , penetrantes , pointuës & subtiles : les autres glissantes & flexibles : les troisièmes sont oleagineuses , faites de petits rameaux, mais qui piquent , & de qui les entre-deux sont ordinairement remplis de la matiere subtile. Ces liqueurs coulent autour des petites parties des viandes, les separent , les agitent, les échauffent : enfin agissent contr'elles à peu près en la même façon , que l'eau commune contre la chaux vive, ou l'eau forte contre les

métaux. Ajoûtés à cela, que la plus-part des alimens sont tels, qu'ils se pourrissent d'eux-mêmes : semblables au foin nouveau, quand on le renferme dans des greniers, avant qu'il soit entierement sec.

VIII.

Ces mêmes liqueurs, ne trouvant pas quelquefois allés d'alimens, contre lesquels elles exercent leurs forces, les tournent contre l'estomac : & selon la différente maniere de leur disposition & de leur piquotement, qui est alors sans doute, plus fort qu'à l'ordinaire, donnent differens appetits. Car si elles sont propres à dissoudre quelques matieres, plutôt que d'autres, elles piquent les fibres de l'estomac, en sorte qu'elles font naître un appetit & un desir de ces mêmes matieres. Au reste quoy que ces liqueurs s'assemblent principalement au fond du ventricule, & qu'elles y excitent la faim : quelques-unes d'elles neanmoins, montent par l'œsophage. Et lors que sans humecter, ni remplir les pores en forme d'eau, elles s'y élèvent en façon d'air ou de fumée : elles en remuent les fibres d'une maniere inacoûtumée & propre à donner le sentiment de la soif. Entre les parties rapportées dans la Conclusion precedente, si celles de la premiere espece excèdent les autres en quantité, elles produisent selon leur différente modification des rots aigres, des subversions entieres ou presqu'entieres de l'estomac, des douleurs corrosives & piquantes ; d'où vient apres, une infinie multitude de maux. Quel-

quefois pourtant, elles augmentent seulement l'appetit. La seconde espece est cause de la nausée, * du relâchement d'estomac, des aquosités, de la digestion mal faite, d'une douleur pesante, & d'autres choses pareilles. La troisième produit des rots & des vomissemens amers, des chaleurs excessives, des sanglots & d'autres semblables effets. La digestion a toujours de la proportion avec les liqueurs que je viens de dire, & on voit manifestement, quelle doit être cette proportion, & comment on doit la rapporter aux alimens.

IX.

Pendant que ce qu'on a mangé se digere dans l'estomac, les parties les plus coulantes, sont poussées par l'agitation de ce viscere, & par la disposition de ses fibres, hors du pilore. Là mêlées dans les boyaux, avec les particules que nous avons dites, elles se digerent encore davantage, s'échauffent & s'agitent selon la proportion, qu'elles ont les unes avec les autres. Enfin par le resserrement des intestins & de leurs fibres, celles de leurs parties qui sont les plus subtiles & les plus agitées, rencontrans de tous côtés d'infinis petits trous de diverse grandeur, s'y font passage. Les plus subtiles coulent dans les veines lactées, qui sont plus étroites : Et les plus grosses entrent dans les rameaux mesenteriques.

* Qui est un dégoût & une envie de vomir, telle qu'on a accoustumé d'avoir dans les navires & sur la mer.

ques de la vène porte, parce qu'ils sont plus ouverts. On peut remarquer quelque pareille chose dans la fleur de farine, lors qu'on la separe du son, & qu'on la passe à travers plusieurs cribles, differemment percés.

X.

La trop grande ouverture de ces petits trous des intestins, durcit facilement les excréments; parce que les plus liquides des autres parties, & quelquefois même les plus grossieres se coulent par ces trous: Et portées au cœur en éteignent la chaleur sinon totalement, du moins en partie, selon la quantité qu'elles contiennent. Puis mêlées plus intimement avéque le sang, & de rechef entrant dans le cœur, elles servent d'un fort aliment à son feu. Et c'est par ces dernières choses, que j'explique la nature, les tremblemens, les extrêmes chaleurs & les autres symptomes * des fièvres intermittantes. Pour la partie la plus grossiere des excréments durcis, elle s'attache aux intestins, les ferme, & de la sorte fait quelquefois rejeter par la bouche, les autres excréments survenans. Quelquefois elle empêche le passage des vens, qui se forment dans les mêmes intestins: dont la longue obstruction, quoy que provenante d'ailleurs, peut néanmoins être cause de toutes ces choses. Si les petits trous des viscères sont trop étroits ou bouchés entierement, on jettera par le fondement ensemble avéque les ordures, le chyle; soit bon & loüable, soit

* On appelle ainsi les accidens des maladies.

seulement changé en quelque façon. Et de la sorte la masse du sang, diminuera & manquera à la fin, faute de nourriture. J'ay dit qu'on rejettera le chyle & les ordures par le fondement : pource que d'ordinaire, c'est le plus facile passage que les excréments ayent; & que les intestins qui les contiennent, sont tellement formés de haut en bas, que leur commencement est étroit, & leur extrémité large.

XI.

Les parties du chyle qui entrent insensiblement dans les veines mésentériques, avec quelque partie de ce sang qui coule de la rate, où il a été dégrossi & fermenté, se mélangent d'abord avec le sang que contiennent ces rameaux de la veine porte, dont l'origine est aux artères intestinales. De là elles sont d'abord portées dans le foye, duquel les pores sont en sorte disposés qu'elles s'y mélangent diversément, se fermentent, se rarefient, se subtilisent, enfin prennent la forme de sang. Puis, par les vaisseaux de la veine porte contenus en la partie creusée du foye, passent aux petits rameaux de la veine cave, qui les portent au cœur, mêlées avec le sang, qui revient des artères. Du reste la sanguification est troublée en différentes manières, selon que les pores sont différemment disposés, & qu'ils sont plus étroits ou plus larges, droits ou obliques, &c. Puis selon la diversité des matières, qui doivent être changées en sang. Car celle qui est grossière, indigeste, irrégulière

liere & peu propre au mouvement, bouche facilement & remplit les petits & étroits vaisseaux qui la contiennent, pendant que l'autre en sort & s'écoule. Ces parties crasses, s'unissent mutuellement par leurs grandes superficies, & se resserrent toujours davantage, soit par l'agitation de la chaleur, ou par la nouvelle matiere qui arrive. Et c'est d'où viennent les tumeurs dures, & qu'on ne peut à pêne resoudre & dissiper, non pas dans le foye seulement, mais dans la rate. Si les pores sont trop grands, la matiere à laquelle ils donnent passage, n'ayant pas assez de digestion, ne peut être qu'un mauvais aliment pour nourrir le petit feu, qui est dans le cœur. Mais si la même matiere qui entre au foye est tellement abondante ensemble & grossiere, qu'elle ne se puisse ni alterer, ni mêler avec les liqueurs qu'elle y trouve, en une quantité beaucoup moindre, il ne faut point douter qu'elle ne soit capable de diminuer ou même d'éteindre le feu du cœur. Il arrive le contraire, quand une matiere trop aisée à separer, & composée de trop d'esprits & de trop de bile, ne se crible pas assez dans le foye, avant que de passer dans le cœur & se mêler avec le sang.

XII.

L'autre partie du chyle plus subtile & plus penetrante, est par le pressement du bas ventre poussée en differens lieux, où elle reçoit différentes separations: savoir dans les glandes du mesentere, & en partie par des vais-

B

seaux propres, dans d'autres endroits du corps. En effet ce qu'elle a de plus grossier & rempli de plus d'ordures, passe par les reins & se change en urine; de laquelle si quelques particules se trouvent en certains recoins mols, tenans & faciles à élargir; il arrive que par leur repos & par leur retardement, elles s'y changent en petites pierres, à peu près de la même façon que dans un pot de chambre. Car pendant que l'urine est chaude, c'est à dire beaucoup & diversement agitée, ses esprits & sa chaleur tiennent séparées & dans le mouvement, ce qu'elle a même de parties terrestres & embarrassantes; c'est pourquoy alors elles ne s'attachent pas. Mais quand la chaleur ou le divers mouvement des particules de l'urine diminué, elles se rencontrent, s'unissent & vont tantôt au fond & tantôt au côté du vaisseau, où les pousse la matiere subtile qui se glisse parmy elles; & où elle les pousse, comme des obstacles à son mouvement, les unes plus-tôt & les autres plus tard; selon leur figure, leur grandeur & leur situation. Aussi voyons-nous que plus l'urine repose & se refroidit en un pot de chambre, & plus de choses s'y amassent: les grossieres sont en bas, & les subtiles en haut, mais par plusieurs degrés differens. Or pendant qu'elles sont ainsi poussées au fond & aux côtés de ce vaisseau, elles se rencontrent les unes les autres, s'unissent facilement à cause de leurs angles & de leurs figures irregulieres, enfin lors qu'il y en a

plusieurs ensemble se petrifient, & forment ce que l'on appelle calcul. D'ordinaire ce calcul est au commencement friable; mais par succession de temps, percé & comme tissu de ces parties de l'urine que l'on peut imaginer fendues en petites branches, il durcit davantage selon le degré de la chaleur, & du pressement où il est.

XIII.

— Pour la partie du chyle, qui a passé des vènes lactées dans les glandes du mesenteres, apres s'y être comme criblée, elle coule dans les intestins, dans l'estomac, dans l'oesophage & dans d'autres lieux prochains. L'autre partie plus subtile portée vers la poitrine & dans le pericarde, arrose le cœur d'une eau qui l'empêche de brûler. Aussi est-il plus ou moins chaud, selon que cette eau est en moindre, ou en plus grande quantité. Car la matiere etherée ne peut pas s'embarasser beaucoup parmi des particules longues, cylindriques & flexibles. Dans les poumons, cette même portion de chyle sert à les amollir, & à humecter & rafraichir le sang qu'ils contiennent. Portée aux mammelles, elle y fait du lait: dont l'abondance, le deffaut, la coagulation & les autres qualités donnent diverses maladies aux femmes, qui nourrissent des enfans. Dans la bouche & vers les racines de la langue, elle fait de la salive; & dans les narines, des mucofités. Elle humecte & arrose le cerveau, dont les esprits font par ce moyen aussi faciles à enfler, que le sont les

voiles des navires, quand on les a mouillées. Dans les vènes, elle rend le sang coulant. Dans les articles, dans les membranes & dans les ligamens, elle est cause d'une certaine humidité, d'une mollesse, & d'un rafraichissement, propres au mouvement & à la nourriture. Sur quoy il faut remarquer, que cette sorte de rosée, suivant la variété des lieux où elle tend, est tantôt plus subtile, savoir dans les parties dures & dans les petites glandes, &c. & tantôt plus grossière, comme dans les chairs & dans les parties lâches: sinon que la situation & la figure des pores, apporte à cela quelque empeschement.

XIV.

Selon que cette liqueur est grosse, gluante & en quantité, elle est cause des obstructions & des tumeurs ordinairement froides & molles, quelquefois pourtant dures. Si elle remplit les poulmons, elle fait tousser & empêche la respiration. Si c'est le cerveau où elle se jette, elle endort & hebeté les sens, rend la tête pesante, & donne des douleurs accompagnées d'assoupissement, &c. Lors qu'elle est trop subtile, trop agitée & trop legere, elle est cause en divers lieux de divers effets: savoir de la secheresse, de la dureté & de la chaleur; soit de tout le corps, si elle est en assez grande quantité pour le remplir; soit d'une de ses parties, qu'elle pourra amaigrir & priver même de mouvement; selon que, par quelque cause que ce soit, elle pourra ou n'y entrer pas, ou en sortir tout à fait. Lors

que ces mêmes matieres sont pointuës, corrosives & subtiles, elles produisent les gouttes & tout leur appareil dans les jointures: sur la peau, des demangeaisons & de petits ulceres. Si une matiere plus grossiere, mais du reste semblable aux precedentes, est portée dans les reins, elle sera cause d'un trop grand écoulement d'urine, de la maigreur du corps, de la fièvre. Si elle est portée dans l'estomac, elle fera vomir: si, dans les intestins, elle donnera divers flux de ventre. Enfin si elle coule dans de grandes cavités, lors que les vaisseaux en seront percés, elle fera des amas d'eau, & plusieurs autres pareils effets: qui peuvent encore provenir des matieres de semblable figure, sortans des arteres.

XV.

Poursuivons encore le sang dans ces mêmes arteres: & remarquons outre les choses auparavant dites, que de ces parties d'eau les unes s'écoulent par les urines, les autres par les sueurs, & les autres par la transpiration insensible, savoir celles qui ont ensemble & plus de subtilité & plus de mouvement. Enfin remarquons, que toutes les autres sortes d'excremens ont de semblables passages, interieurs ou extérieurs; & que la raison pourquoy ils passent ou ne passent pas, soit seuls soit accompagnés d'autres parties, dépend de la situation, de la figure, & de la grandeur des pores. D'ordinaire ces excremens sont modérés; quand la masse du sang est propor-

pionnée à la disposition du corps: mais quand elle l'excède, il y en a une partie qui sort dans les filles & les femmes pubères par la matrice; pource qu'elle est droit sous le cœur, & que les pores sont faciles à lâcher, & d'ailleurs disposés à recevoir le sang: lequel fait encore les hemorrhoides, transmis aux artères hemorrhoidales. Or selon la différente disposition de ce sang & de ces humeurs, qui coulent aux endroits que je viens de dire ou en d'autres: selon leur grosseur, leur acrimonie, leur quantité, leur chaleur & leur impetuosité; il arrive à diverses parties du corps, diverses maladies, qu'il n'est pas bien difficile de connoître ni de guerir.

XVI.

Si les humeurs que la nature a destinées à faire la circulation des artères dans les vènes, ne peuvent pas retourner au cœur, soit parce que les petites embouchures des artères avec que les vènes, apportent de l'obstacle à ce retour, soit parce que les humeurs mêmes sont trop abondantes, trop tardives & trop grossières: elles s'attachent les unes avec que les autres, font des obstructions, remplissent les vaisseaux, enfin empêchent le sang de sortir facilement du cœur. C'est pourquoy il y boût & y acquiert une chaleur extraordinaire, avec laquelle il passe quelquefois dans les artères assés impetueusement pour les rompre, & des artères en d'autres parties du corps, où il est cause de différentes inflammations & d'autres differens effets. Si

les matieres grossieres & compactes, que les arteres contiennent, emportées par le mouvement violent que j'ay dit, ou par quelque autre agitation du corps, ouvrent les anastomoses & par les vènes reviennent au cœur, elles n'en augmentent pas seulement la chaleur, mais quelquefois produisent en d'autres parties de nouvelles inflammations. L'augmentation de chaleur dont je parle est confirmée par l'experience, qui montre que plusieurs branches de chêne jointes, font un feu bien plus fort, que si elles brûloient séparément.

XVII.

Les inflammations degenerent souvent en ulceres, dequels conséquemment il me semble devoir traiter icy, mais aussi brièvement & aussi profondément que je pourray. La matiere des ulceres est pleine de pointes, coupante & corrosive. C'est pourquoy si elle est engendrée dans quelques parties du corps, ou qu'elle leur arrive de dehors en dedans ou au contraire, elle les perce, les déchire, les ronge: Et la douleur qu'elle donne aux parties sensibles, y fait couler de la tète, une quantité d'esprits, qui les dilate & les dessèche. Quand elles sont dilatées, le sang même s'y jette des arteres impetueusement: & plus cette corrosion dure, plus la chaleur croît. Enfin la partie ulcerée se condense en sorte, qu'elle n'est presque pas capable de recevoir les alimens: Ce qu'elle reçoit & à quoy les pores étroits donnent passage, ne

peut qu'augmenter son mal. Remarquez ad-
 reste que la matiere rongeante ouvrant les
 arteres, en fait sortir un sang qui échauffe,
 qui desséche & qui épaisit non seulement les
 parties qui sentent & de qui nous avons par-
 lé, mais celles qui ne sentent pas. Par où
 vous voyez, combien il est dangereux d'user
 de remedes chauds & exsiccatis contre les
 ulceres, principalement quand ils sont vieux.
 Vous voyés aussi quelle est la methode gene-
 rale de les guerir, soit qu'ils soient vieux, ou
 nouveaux. Encore neanmoins remarquez
 que les ulceres, sont ou proches ou éloignés
 des parties nobles; & qu'ils ont ou qu'ils
 n'ont point formé des cavités, d'où ils puis-
 sent aisément jetter ailleurs leur apostume.
 S'ils n'en ont point formé: & que leur ma-
 tiere ramassée & pourrie, puisse à la fin couler
 jusques au cœur; elle fait naître des fièvres,
 ou continuës comme l'hectique, ou inter-
 mittantes, ou vagues. Si les ulceres ont for-
 mé les cavités dont je parlois, & qu'après
 avoir rongé leurs bornes, ils les passent:
 comme ce qui provient de ce transport d'or-
 dure & d'eaux corrompues, sont des hydro-
 pisies dans les grandes cavités, aussi hors d'el-
 les ce sont des abscess, des fistules & plusieurs
 semblables choses. De cela & de la proportiō
 des matieres corrosives avecque leur sujet,
 je tire l'explication de tout ce qui arrive aux
 ulceres, de la maladie venerienne par exem-
 ple & de ses accidens. Je fay voir pourquoy
 quelques ulceres empirent la nuit, & quelques

autres le jour : pourquoy la lépre est vulgairement incurable ; aussi-bien que les ulcères des vieillards : pourquoy ceux des parties dures sont plus difficiles à guerir, que ceux des parties molles, dequels même la difficulté diminue, selon les degrés de la mollesse qu'a leur sujet. Enfin je donne la raison par laquelle les ulcères internes sont contagieux, & non pas les externes : je montre quelle est leur différence. J'explique les ulcères de la peste ; & en façon de corollaire, la peste même.

XVIII.

Mais ce qu'il faut que vous remarquiez principalement, est que selon les loix de la Mécanique ; les plus vives, les plus subtiles & les plus fortes parties du sang, sont poussées en droite ligne vers le cerveau : & que cependant à cause de la petite capacité des artères, elles détournent vers les côtés les autres parties moins agitées ; entre lesquelles celles qui ont plus de force & de mouvement tendent encore en droite ligne, vers les vaisseaux destinés à la generation ; où elles servent à cet usage. Les parties que j'ay dites les premières, portées à la tête avec leur sang, ne sont pas seulement utiles à nourrir la substance du cerveau : mais principalement à y produire un vent très-subtil, ou plutôt une flamme très-vive & très-pure, à laquelle on a donné le nom d'esprits animaux. Les artères qui les ont apportés du cœur, après s'être divisées en plusieurs

indéfinis rameaux, & avoir composé les filets, qui en façon de tapisserie sont étendus au fond du cerveau, se ramassent au milieu de la substance, à l'entrée de ses cavités & autour de la glande pinéale. Les pores de cette glande sont presque infinis, & d'ailleurs si étroits qu'ils ne reçoivent que les plus subtiles parties du sang, & qu'ils en rejettent les plus grossières & les plus foibles. Les artères avec le sang qu'elles contiennent, des endroits où nous les avons laissées, vont jusqu'à ce grand Euripe, qui arrose toute la substance du cerveau : mais d'une rosée, dont la trop grande quantité est cause du sommeil, & de plusieurs autres sortes d'assoupissemens. Ce qu'il faut que vous remarquiez encore est, que parmy les détours & les filets du cerveau, il arrive que les plus grosses parties du sang perdent leur agitation, qu'elles la transfèrent aux plus subtiles, & qu'enfin les plus subtiles la reçoivent sans la communiquer.

XIX.

Les parties subtiles & grossières du sang, après s'être assemblées vers la glande que nous avons dite, se répandent de là dans toutes les cavités du cerveau : mais c'est en retenant toujours l'agitation que la chaleur du cœur leur a imprimées ; & ne recevant autre préparation ni autre changement, sinon que les plus subtiles sont séparées des plus grossières. Si ces petites parties ou ces esprits sont en assez grande quantité pour tendre, & con-

server tendue la substance, les cavités & les pores du cerveau, on veille. Selon que ces mêmes esprits, entrent de la glande dans les cavités & des cavités dans les pores du cerveau & que de ses pores ils vont ou du moins s'efforcent d'aller, vers quelques nerfs plutôt que vers d'autres, ils peuvent changer les figures des muscles auxquels ces nerfs sont inserés, & ainsi remuer le corps en toutes les différentes manieres, dont il est capable. —

X X.

Car il faut savoir que les nerfs, couverts d'une double enuolope s'allongent depuis le cerveau qui est leur origine, jusques vers les muscles dans lesquels ils s'inserent par petits rameaux, composés de tuniques lâches & qui peuvent être facilement dilatées par les esprits, selon la forme & pour l'usage de ces mêmes muscles. Il faut encore savoir que les nerfs ont d'autres nerfs opposés & collateraux, qu'ils ont des valvules ou de petites portes ouvertes vers differens endroits, & que les esprits par leur mouvement bouchent & débouchent ces valvules: [à peu près en même maniere, que l'air par son agitation ouvre & ferme la peau, qu'on met derrière les trous d'un soufflet.] Enfin il faut savoir que les parties du corps ne sont pas seulement remuées par les esprits, qui viennent du cerveau, mais par ceux qui viennent d'un nerf à l'autre: Et que quelquefois la quantité & la force de ces mêmes esprits est si grande, qu'ils enflent les muscles avec une tension & une douleur

extrêmes. Ils enfleroient même continuellement tous les muscles où ils sont, s'ils n'en sortoient ou par les valvules que nous avons dites, ou par les pores destinés à la transpiration. Et ces enflures excessives peuvent encore arriver aux autres lieux, où les tuyaux des nerfs s'insèrent: par exemple, à l'estomac, dont la contraction différente est cause du vomissement, de la nausée, des sanglots ou de semblables choses: & aux intestins, dont la diverse enflure chasse les excréments en divers lieux. Dans la matrice & dans les parties voisines, les esprits font des convulsions & des suffocations: Enfin en d'autres lieux, & de quelques autres endroits qu'ils s'amassent, ils font d'autres effets.

X X I.

Si les esprits coulent également dans les tuyaux des deux nerfs opposés, mais disposés en même façon, ils enflent également les parties où ils coulent. Pour les nerfs qui ont leurs tuyaux d'as le cerveau toujours ouverts, tels que sont ceux de la respiration: les esprits auxquels ils donnent passage vers quelque muscle, pressent les valvules & l'enflent, joints avec les esprits du muscle opposé, lesquels il n'a pas encore tous reçus, lors que ses membranes les arrêtent & les repoussent. En sorte que par ce flux & reflux des esprits qui passent des muscles en d'autres muscles, & par ceux qui leur arrivent du cerveau, ni ce mouvement ni quelques autres

D' V S A G E. 25
autres semblables n'ont point d'interruption.*

X X I I.

Les esprits passent de la glande en certaines parties du cerveau, plutôt qu'en d'autres, pour ce qu'elle y est tournée ou par le commandement de l'ame, ou par la force des esprits même : dequels la modification différente peut faire ouvrir differens endroits du cerveau, sinon qu'ils soient déjà ouverts par quelque objet de dehors de qui l'action passe jusqu'à leurs cavités, ou par d'autres esprits dont ils retiennent l'impression. Car enfin les petites fibres du cerveau sont flexibles à peu près comme de la cire, & ainsi peuvent garder assés long-temps les traces qu'elles ont une fois receuës. Lors que les esprits ne sont pas déterminés vers un côté du cerveau, plutôt que vers d'autres, & que d'ailleurs les ouvertures sont également disposées : ils se distribuent par tout le corps, selon l'exigence de ses parties. Mais voicy ce qui leur arrive lors que le cerveau a ses passages ou rétre-cis par quelque cause que ce soit, ou encore fermés : soit par quelques vapeurs, soit par la grosseur des esprits mêmes. Au lieu du mouvement droit qui leur manque, ils prennent le circulaire repoussez dans les cavités du cerveau ; jusques à ce qu'enfin leur extrême

* Voyez ces choses avecque plusieurs autres qui les precedent & les suivent, expliquées dans le traité composé par Monsieur Descartes touchant le corps humain, & imprimé en Hollande.

impetuosité & le pressément où les met la continuelle arrivée de nouveaux esprits, leur fait rompre tous les obstacles, passer les pores du cerveau, sortir par les ouvertures qu'ils font ou qu'ils rencontrent, enfler les muscles, & les enfler avec toute la violence que l'on remarque dans le haut mal.

XXIII.

Les pores que les esprits forment sur la superficie de la glande, sont ce que nous appelons idées : c'est à dire les causes ou les occasions pourquoy l'ame qui a son siege dans cette glande, conçoit les choses qui arrivent au corps. Si ces idées à raison des objets aperçus par les sens extérieurs ont des vestiges imprimés dans la superficie intérieure du cerveau, ou à raison de la glande même penchante & comme fixée vers un côté plutôt que vers l'autre, se présentent trop fort, trop souvent ou toujours ; l'ame ne sauroit à peine avoir de l'attention que pour elles. Au contraire, si par la mobilité de la glande ou l'inégalité des esprits excessives, ces idées durent peu de temps, & qu'elles donnent trop tôt lieu à d'autres idées, l'ame pense tantôt à un objet & tantôt à un autre, sans reflexion suffisante : d'où l'on peut tirer l'explication de toutes les sortes des folies.

XXIV.

Il y a trois sortes de causes qui apportent de l'obstacle aux actions des sens & aux mouvemens volontaires. La première est l'obstruction de la glâde telle, qu'elle peut empêcher

les esprits de passer dans les cavités du cerveau. La seconde est l'obstruction des cavités du cerveau même, provenant des esprits qui leur arrivent immédiatement des artères carotides. La troisième cause qui empêche le mouvement volontaire est l'obstruction des nerfs : à quoy il faut ajoûter que les nerfs peuvent être pressés ou coupés ; qu'ils peuvent manquer de valvules ôtées par corrosion , enfin qu'ils peuvent les avoir mal tournées.

XXV.

Recherchons comment les esprits doivent être distribués pour les actions des sens. Premièrement il y a une quantité de fibres qui sont renfermées dans les tuyaux des nerfs, par où les esprits coulent dans les muscles. Ces fibres depuis le cerveau, duquel elles tirent leur origine, passent par l'épine du dos jusques aux parties de tout le corps, qu'elles rendent capables du sentiment que nous appelons le toucher : dont les différences dépendent de celle qui est dans les mouvemens de ces fibres mêmes. Car si elles sont tellement émuës qu'elles se desunissent des autres parties, & que la structure du corps en soit vitiée, on sent de la douleur. Une agitation presque semblable à la précédente, mais qui ne rompt & ne sépare rien, nous fait connoître la force de nôtre corps, & produit le chatoillement. Lors que le mouvement des petits corps qui heurtent contre ces fibres, est égal à celui que leur chaleur ordinaire leur donne naturellement, on ne sent

C ij

rien : mais on sent de la chaleur s'il est plus grand : s'il est moindre ou tout à fait nul, on sent du froid. Enfin les différentes manières dont ces petits corps se remuent contre les nerfs, sont les différentes espèces d'attouchement. Remarqués que quelques petits que soient ces corps, ils sont neantmoins grossiers, à comparaison de plusieurs autres.

XXVI.

Encore que les corps soient un peu moindres que les précédens, ils peuvent neantmoins toucher les fibres qui servent au goût : non seulement parce que ces fibres sont plus subtiles, mais parce que les peaux qui les couvrent sont plus tendres. Au reste les corps dont je parle icy, sont disposés en sorte, que l'action de la salive peut dissoudre leurs petites parties, & les agiter dans les pores de la langue, quand elles y seront entrées. C'est pourquoy si les peaux sont trop épaissies, dures, impenetrables, enfin imbuës de liqueurs qui empêchent le goût des alimens : si la salive même est trop grossiere, trop tenante & visqueuse, ou qu'elle ait quelque saveur particuliere trop forte, le goût en devient dépravé.

XXVII.

Le sentiment de l'odorat dépend de plusieurs filamens, qui s'avancent du cerveau vers les narines sous les pores mammillaires, & qui soit à cause de leur peau delicate, ou de leurs pores étroits, sont remués par des corps beaucoup plus subtils que ceux du goût.

Ce qui fait donc que l'on n'a point d'odorat ou qu'on l'a gâté, & l'obstruction de l'os spongieux : celle des narines & quelquefois leur entier deffaut, quand par exemple elles sont mangées par corrosion ou autrement : l'incrassation des humeurs ou des odeurs mêmes, &c.

XXVIII.

L'organe de l'ouïe n'est touché, que par le mouvement ondoyant de l'air : aussi il n'est pas composé des fibres si delicates, mais il a pourtant au fond de l'oreille une peau fort subtile que le branlement de l'air extérieur remue, comme elle remue un autre air qui suit, mais qui est naturel, & qui donne son agitation aux petites fibres auditives : ces fibres la transfèrent à la glande, où l'ame conçoit l'idée du son. L'on voit par ces choses quels peuvent être les deffauts de cet organe. Car la peau qui est tendue au fond de l'oreille peut être déchirée, trop épaisse, lâche, humide, mangée. L'air naturel peut être flatueux. Les ordures jaunes & amères, sont quelquefois empêchées de sortir ; quelquefois elles font des obstructions, &c. Enfin tous les sens sont dépravés, quand leurs fibres sont endurcies, resserrées, ou pour parler ainsi, brochées de quelques matieres tenantes. Quand les tuyaux des nerfs sont ou rétrécis ou fermés, dedans ou dehors le cerveau. Quand il y a du deffaut dans les esprits, ou dans les autres causes generales,

C ij

La vision est formée par de petites fibres qui sont encore plus subtiles que celles des sens auparavant rapportés; qui peuvent être agitées par le second élément, enfin qui composent un organe que les Anatomistes ont suffisamment décrit. Seulement il faut remarquer que pour une vision parfaite il est nécessaire qu'il y ait certaine proportion d'éloignement, de tuniques, d'humeurs & de lumière. Car les premières tuniques qui sont devant la prunelle & qui entourent l'œil par dehors, doivent être assez transparentes: Et lors qu'elles ne le sont pas, ou l'on voit imparfaitement ou l'on ne voit point du tout. Ce qui arrive encore par d'autres choses qui croissent sur la prunelle, savoir non seulement ce qu'on appelle ongle & pellicule charnuë; mais par de petits ulcères & de petites tumeurs, enfin par plusieurs autres choses qui empêchent les rayons de passer, ou qui les détournent. 2. Il faut que l'humeur aqueuse soit encore suffisamment transparente, en due quantité, pure, &c. Le manquement de l'une ou de plusieurs de ces choses, trouble ou empêche entièrement l'action de voir. 3. Le redoublement de la tunique uvée doit être disposé à une vision distincte. Car cette tunique dont l'ouverture fait la prunelle, doit par sa dilatation recevoir plus de rayons, lors qu'ils sont foibles & qu'ils viennent des objets ou éloignés, ou même proches, mais éclairés: par son resserrement au contraire

elle doit exclure les rayons qui sont ou trop forts, ou en trop grande quantité. Si elle est donc excessivement dilatée par sa formation naturelle, par sa dureté, ou par d'autres causes, on ne peut voir distinctement les objets ni proches ni fort éclairés, &c. Son trop grand resserrement d'où qu'il puisse venir, trouble la vue dans la foiblesse des rayons & dans l'éloignement des objets. 4. Il faut que l'humeur crystalline soit tellement formée, qu'autant qu'il se peut, elle recueille en un même point de la tunique reticulaire, les rayons venans d'un même point de l'objet. C'est à quoy servent beaucoup les conduits ciliaires, qui selon qu'ils sont enflés applatissent l'humeur crystalline, à laquelle ils sont attachés : & en font même la tunique comme de petits tendons. S'ils sont éloignés, & selon qu'ils le sont, ils rendent cette humeur convexe : & sa trop grande convexité, soit qu'elle arrive de la lâcheté des tendons ciliaires, de leur éloignement, de leur paralysie, soit d'autres causes, apporte une entière impuissance de voir les objets éloignés : parce que leurs rayons étans les uns tout contre les autres, & conséquemment propres à se joindre d'autant plutôt, elle les joint avant qu'ils arrivent à la tunique reticulaire. Lors que l'humeur crystalline est trop applatie par le peu d'étendue des conduits ciliaires, ou par d'autres causes, elle empêche absolument de voir les objets proches. Car elle n'en unit point les rayons.

qui sôt d'ailleurs éloignés entr'eux-mêmes. Ce qui empêche encore la veüe, & qui fait même paroître les choses doubles ou renversées, à quiconque n'y ét pas acoûtumés c'êt quand l'humeur crySTALLINE se trouve hors de son lieu; & que son diametre ét plus ou moins tourné vers la prunelle. 5. La transparence, la pureté, la quantité & la consistance duës de l'humeur vitrée, sont encore nécessaires pour une parfaite vision. 6. La tunique uvée doit être interieurement noire, & si elle étoit d'une autre couleur, elle réfléchiroit vers differens côtés les rayons, & les confondroit. Les autres parties de l'œil ne doivent pas non plus avoir des couleurs induës, rouge, jaune ou autres. 7. Il faut qu'il y ait de la proportion entre la tunique reticulaire & les autres parties de l'œil: en sorte que cette tunique ne soit ni trop éloignée, car les rayons se joindroient devant que d'être arrivés à elle: ni trop proche, parce qu'ils ne se joindroient qu'après ni trop subtile, autrement une forte lumière la bleſseroit: ni trop grossiere, dure, sèche ou entierement ou en partie, &c. afin d'apercevoir mêmes les rayons foibles ou mediocres, & afin que les objets ne paroissent point croisez, &c. Tous les autres deffauts de la veüe procedent du nerf optique.

X X X.

Il y a encore d'autres nerfs qui viennent du cerveau, qui finissent à la base du cœur & qui sont remués d'une façon qui agréé ou

qui déplaît, selon la différente dilatation du sang. C'est ainsi que celui qui est le plus pur & le plus subtil, leur imprime un mouvement nécessaire & propre à la joye. Celui qui luy est contraire, produit ou la tristesse, ou d'autres passions, selon qu'il vient de diverses parties du corps, & qu'il est diversement mêlé. Car enfin les esprits qu'il envoie au cerveau, sont plus ou moins abondans, grossiers, agités ou égaux, une fois que l'autre. Et cette diversité est la cause ordinaire des passions & des inclinations naturelles, sinon que l'ame ou les dispositions du cerveau particulières, y mettent quelque empêchement. Donc si les esprits sont en plus grande quantité qu'ils n'ont accoutumé d'être, ils excitent en nous des mouvemens qui témoignent de la bonté, de la liberalité & de l'amour. Ces mêmes esprits, s'ils sont encore plus forts, & plus gros qu'à l'ordinaire, excitent la confiance & la hardiesse: s'ils sont égaux dans cette force, dans cette grosseur & dans leur figure, ils font naître la constance. S'ils sont plus agités, ils sont causes de la promptitude, de la diligence & du desir. Enfin s'ils sont égaux dans cette agitation, ils sont cause de la tranquillité de l'ame. La malignité, la timidité, l'inconstance, la lenteur & l'inquietude arrivent, quand les qualités précédentes manquent à ces esprits. Toutes les autres humeurs & inclinations naturelles, sont ou composées ou dépendantes de celles que je viens de dire. Car par

exemple l'inclination au ris & à la raillerie, & est composée de la promptitude & de la tranquillité ; quoy que d'ailleurs la bonté & la constance la renforcent. L'inclination triste est composée de la lenteur & de l'inquiétude, & augmentée par la malignité & par la timidité. La promptitude & l'inquiétude font l'inclination colérique, à laquelle la malignité & la constance donnent encore plus de vigueur : & ainsi consecutiuelement. Au reste les esprits qui sortent de la glande, & qui ont une ou plusieurs des qualités que j'ay dites, sont conformément aux loix de la Méchanique, propres à couler vers quelques parties du corps où les nerfs les portent, par exemple vers le cœur, & d'où ils les reportent encore au cerveau. C'est là que les esprits ne fortifient pas seulement l'idée déjà formée au commencement de la passion qu'ils accompagnent, mais produisent d'autres effets que je pourrois expliquer.

XXXI.

Les différences des esprits & du sang même dépendent des parties, d'où le sang passe vers le cœur. C'est ainsi que le suc des viandes qui coule de l'estomac dans les veines, donne au sang quelques-unes de ses qualités. Car quand il se mêle avec luy nouvellement, il l'épaissit & fait que porté dans le cœur, il n'y produit point d'esprits si agités, si forts ni en si grande quantité, d'où il arrive que le corps est en quelque sorte d'assoupissement, jusques à ce que la digestion soit

achevée, & que plusieurs passages circulaires par le cœur rendent ce nouveau sang plus subtil. L'air qu'on respire & qu'on fait le mêler en partie avec le sang, qui passe par les poumons dans le côté gauche du cœur, modifie ce même sang diversément selon ses diverses qualités. En effet le sang se rarefie autrement lors que l'air est sec, chaud ou se-
rein, que lors qu'il est humide, froid ou plein de nuages. Si le foye fait un sang loüable, ce sang qu'il envoie au cœur fait les esprits de même. Si de la vésicule du fiel ou d'ailleurs la bile regorge dans le cœur, les esprits qui s'y forment ont avec beaucoup de vivacité, une inégalité extrême dans leur agitation. Si les parties du sang les plus grossières & celles qui sont moins propres au mouvement passent de la rate au cœur, les esprits sont en plus petit nombre & ont une moindre & inégale agitation. Enfin si le sang vient de l'habitude du corps, il est cause des esprits plus subtils & plus agités. Mais ce qui les diversifie extrêmement est un rameau de nerfs de la sixième paire, qui finit à la base du cœur & qui est destiné pour en resserer & élargir les orifices, soit ceux par où le sang entre, ou ceux par lesquels il sort. C'est à cause de toutes ces choses, ou encore par chacune d'elles, qu'il arrive au sang & aux esprits plusieurs changemens & plusieurs vicissitudes & à l'animal plusieurs passions. Bien davantage si le sang coule trop assidument de quelqu'une des parties auparavant dites, vers le cœur : & qu'ainsi les esprits montent

du cœur au cerveau en trop grande quantité; selon la maniere dont ils sont propres à passer par la glande, & la tourner avec eux vers quelques parties du même cerveau plutôt que vers d'autres, ils sont encore propres à faire naître diverses sortes de folie.

XXXII.

Il y a d'autres petites choses qui se font dans le cerveau; ou dans quelqu'une de ses parties pendant qu'on ne dort point: Mais je les laisse pour n'être pas long, ou pour ce que chacun peut facilement les tirer de celles que j'ay déjà expliquées. Il me reste à parler du sommeil qui vient de ce que les esprits ne sont pas en assez grande quantité pour dilater & garder dans la dilatation & l'élargissement les cavités, ou la plus grande partie des cavités du cerveau. Mais ils ne demeurent pas sans action dans le sommeil même. Car ouvrant quelques parties du cerveau pendant que les autres sont bouchées, ils donnent occasion à diverses sortes de songes.

FIN.

Problème pertinent.

Le jugement qu'on fait dans la folie à l'occasion du corps, n'est jamais faux.

Autre. Je nie que la goutte des piez, soit l'effet d'une matiere qui coule de la tête.

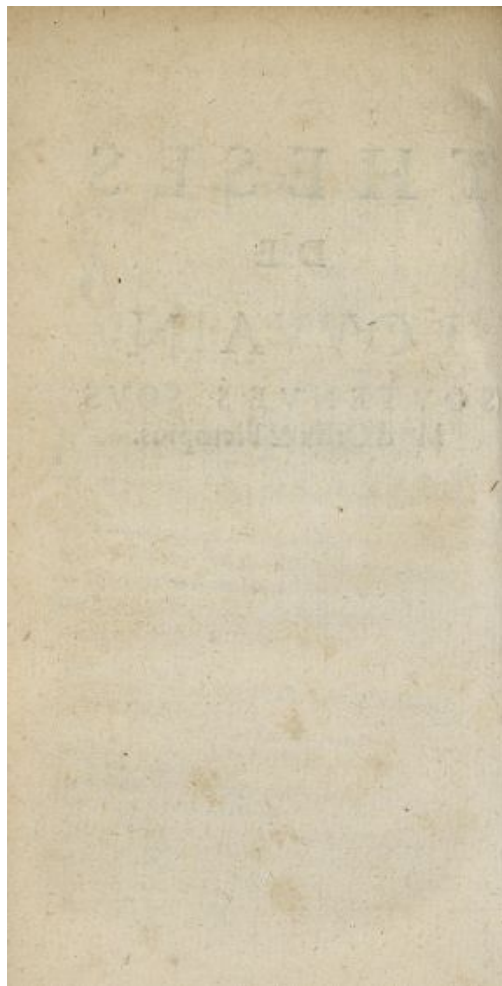
*Problème impertinent.**

Les dogmes de Monsieur Descartes ne sont pas nouveaux, puis qu'ils sont vrais.

Autre. Ceux qui prétendent renverser universellement la Philosophie de M. Descartes, sont dignes de compassion plutôt que d'indignation. Car ou ils ne l'ont pas lûe, ou ils ne l'ont pas entendue.

* ou qui n'est pas de ce lieu.

THESES
DE
LOVVAIN;
SOVTENVES SOVS
M^{rs} d'Orlix & Plempius.





REPETITION
DES FIE'VRES,
FAITE SOVS MR PLEMPIVS,
Docteur & Professeur en Medecine à Louvain.

PREMIERE CONCLVSION.



N peut définir la fièvre par son effet ordinaire, une maladie consistant en une ebullition des humeurs, qui coulent dans le cœur. Or le cœur contient un feu semblable au feu artificiel, qui s'allume & s'éteint bien-tôt ; si l'on y jette du bois qui brûle & cesse de brûler facilement. Mais si l'on y jette une quantité d'autre bois, qui soit gros & solide, il s'allume & s'éteint un peu tard, & dans la fin même a de la force. En troisième lieu, si l'on y jette du bois ou d'autres alimens qui soient encore plus gros, plus ferrés, plus verts : d'abord il semble comme vaincu, & perd quelque degré de sa chaleur. Néanmoins il la reprend peu après, brûle avec plus de force, & consume entièrement la matière à quoy il s'étoit at-

D

ché. Si vous voulés faire une quatrième supposition, mais qui n'est ni difficile ni extraordinaire, non plus que les précédentes : Si vous voulés jeter dans le feu quelque chose, qui ne soit du tout point combustible, vous voyés qu'il meurt aussi-tôt. Et dans quelque supposition que ce soit, vous voyés quand même le feu cesse de brûler, que les plus petites parties sont emportées en l'air par le mouvement de la matiere subtile, que celles qui sont moins agitées, plus grosses & plus embarrassantes font la fumée, & la suye lors qu'elles s'attachent aux cheminées ; les unes plus haut & les autres plus bas, selon leur subtilité & leur mouvement. Cependant celles qui ont plus de grandeur, d'irregularité, d'angles ; & qui sont moins propres au mouvement de la matiere subtile, demeurent à terre & dans le foyer. Ainsi le lieu de toutes les choses qui ont brûlé, & les effets qu'elles y produisent, sont conformes à leur ardeur, à leur figure & à leur agitation. La suye bouche la cheminée, & empêche la fumée de passer. La fumée d'abord fait mieux brûler le feu, mais l'étouffe peu après. Au contraire plus la sortie de la fumée est libre, plutôt & avecque plus d'action le feu consomme son aliment.

I I.

Il n'y a pas grande difference entre ce feu, & celui qui est naturellement dans nôtre cœur. Car il acroit & décroît sa chaleur selon ce que nous avons dit du feu artificiel, &

selon que les humeurs commencent & cessent facilement de brûler. Quand elles sont enflammées, leurs plus subtiles parties montent droit vers la tête, par les artères carotides comme par une cheminée, passent à travers les pores du cerveau, s'assemblent dans ses ventricules; & si elles ont trop d'action, produisent des veilles continuelles, des phrénésies, des mouvemens extraordinaires du corps, & plusieurs effets semblables. Les autres de ces petits corps vont jusques sur la voûte du cerveau, la chargent par leur pesanteur, l'abaissent quelquefois & de la sorte sont causes de tout ce qu'il y a d'assoupissemens. Les parties qui sont plus grossières que les précédentes, empêchées de monter au cerveau, vont droit aux parties générales: & cependant poussent à côté vers différents cribles, ce qu'elles contiennent de moins propre au mouvement: savoir la bile dans la vesicule du fiel: dans la rate ce que le sang a de plus terrestre; enfin ce qu'il a d'acide ou de piquant, dans les intestins & dans l'estomac. Il faut remarquer que ces matières ne sont pas poussées seules en ces endroits, mais presque avec toutes sortes d'autres excremens. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si la tête alors fait mal, si elle est chaude & pesante: si la rate est pleine d'obstructions, enflée, dure: la vesicule du fiel pleine de bile: le foye, le pancreas avec les prochains lieux, & de bile & d'autres humeurs. Enfin il ne faut pas s'étonner que

la nausée, le vomissement, les sanglots, les rots, le dégoût & la mauvaife digestion travaillent l'estomac dans la fièvre; que l'œsophage soit tourmenté d'une soif insupportable, les intestins de la diarrhée*, de la dysenterie,** de la bile. Au reste l'obstruction des poumons & de l'habitude du corps, empêche les fumées de sortir, & ainsi augmente premièrement la chaleur du cœur; laquelle néanmoins elle éteint ensuite.

III.

Les Fièvres éphémères sont les effets de ces matières, qui coulent dans le cœur en si petite quantité, ou qui d'ailleurs sont si propres à cesser leur chaleur & leur inflammation, qu'elles ne peuvent la continuer qu'environ un jour. Leurs causes externes sont d'avoir trop été au Soleil, d'avoir pris des choses qui excèdent en esprits & en chaleur, d'avoir travaillé immodérément, d'avoir souffert du froid. L'application de toutes les choses, qui empêchent la transpiration dans les grandes chaleurs, & une autre cause externe des fièvres dont nous parlons, &c. Les causes internes sont 1. les passions violentes, continuelles, & qui de quelque partie du corps déterminée, poussent vers le foyer du cœur une humeur facile à brûler & à s'é-

* Simple flux de ventre.

** Flux de ventre avecque corrosion & douleurs des intestins. La lienterie & l'éjection des viandes, sans qu'elles aient souffert aucun changement, dans les boyaux, pour être trop lisses.

teindre. C'est ainsi qu'une trop forte colere, fait couler la bile vers le lieu que nous avons dit, &c. 2. une petite quantité de matière pourrie arrivant au cœur, de quelque partie du corps enflammée, mangée ou disposée autrement. 3. des douleurs trop fortes, ou des sentimens trop desagréables. Enfin plusieurs de ces choses diversement jointes & modifiées.

I V.

Il y a de l'inégalité dans le commencement, & dans la continuation de ces fièvres. Si quelques-unes commencent par froid, c'est que la matière qui coule dans le cœur, & qui en affoiblit le feu est grossière, ou subtile mais en trop grande quantité. Ainsi quelque sécheresse qu'ait le foin ou quelque autre pareil aliment qu'on jette dans un grand feu, il en peut néanmoins diminuer d'abord l'action. Il y a d'autres fièvres, qui commencent par chaleur : comme il y en a dans lesquelles on remarque un poux inégal, par exemple quand une matière pourrie coule dans le cœur. Mais ces fièvres éphémères se guérissent plus aisément qu'on ne les connoît.

V.

Si une ou plusieurs causes auparavant rapportées excèdent en durée, en force, ou en quantité : elles donnent au sang un facile moyen de s'enflammer derechef depuis deux jours ou davantage, jusques environ le seizième, que le bon sang peut sur-

D ij

monter le mauvais. Surquoy je remarque que la repletion même est suffisante pour coaguler le sang, une partie duquel en ceux qui sont plethoriques, comme la rougeur de leurs mains & de leur visage fait voir, est dedans & vne partie dehors les vaisseaux, & ainsi ne retourne au cœur que par vne forte impulsion. Parce que les personnes dont je parle, ont plusieurs livres de sang; & que néanmoins il n'en coule à chaque fois que quelques petites gouttes dans le cœur: Il faut qu'avant la circulation achevée, il demeure long-temps dans les lieux qui le contiennent, que par ce retardement il perde ses plus subtiles parties; que les plus grossières qui restent, se joignent d'autant plus étroitement, & qu'ainsi elles deviennent propres à nourrir un plus grand feu. Ce qui aide & qui accompagne la coagulation du sang, c'est encore l'obstruction des artères, qui quelquefois s'ouvrent par un violent mouvement, provenant ou du cœur ou d'autres causes: & qui par les parties compactes du sang, qu'elles poussent vers le foyer de l'animal, y font un extraordinaire incendie. Il ne faut pas s'étonner s'il suit assés souvent un sommeil profond, une pesanteur de tête, une lassitude & une tension de membres, une difficulté de respirer, un poux plein & fort, une chaleur accompagnée de vapeurs & de flatuositez; mais qui n'est pourtant pas mordicante, &c.

VI.

Quand la fièvre ataqe des personnes d'un naturel chaud, maigre, sec, bilieux; ou encore des personnes plénes de sang grossier, acide, & agité: parce qu'alors les parties de ce sang ont beaucoup plus de mouvement qu'elles n'avoient: les malades sont empêchés de dormir, sentent d'extrêmes douleurs de tête, & n'ont nul appétit. La soif les tourmente, la chaleur les consume & les brûle, enfin la fièvre Ardente leur fait souffrir tout ce qu'elle peut avoir d'accidens.

VII.

Si de quelque partie du corps que ce soit, une matière pourrie coule dans le cœur, parce qu'elle se mêle irrégulièrement avec le sang: outre d'autres effets dépendans du sujet & des circonstances, elle rend le poux inégal & la chaleur plus forte & plus piquante: qui sont choses, que les matières sans pourriture ne font point.

VIII.

On peut distinguer trois sortes de fièvres, dont l'une dans la continuation croît, parce que ce qui la nourrit est toujours en plus grande quantité, s'enflamme davantage & se dissipe peu: l'autre diminue, parce qu'il ne se fait pas de grands amas de la matière qui l'entretient, & qui d'ailleurs s'écoule & se perd insensiblement. La troisième sorte de fièvre demeure égale, parce qu'elle n'allume point de feu sans l'éteindre: & qu'elle consume autant d'aliment qu'il luy en vient.

D iiii

comme il luy en vient autant qu'elle en consomme.

IX.

Les fièvres raportées en dernier lieu, si elles durent long-temps, & principalement si leur ardeur brûlante a pour sujet un corps bilieux, mélancholique & chaud, font naître d'autres fièvres qui reçoivent le nom d'Hectiques, & qui consistent dans la sécheresse, l'embrasement & l'exténuation du cœur, du corps & du sang. Ces deffaux sont d'autant plus grands, que les fièvres & leurs causes ont plus duré, & que l'on en est guéri sans remèdes rafraîchissans. En effet quand semblables fièvres ont une fois consumé l'humidité des parties, & principalement celle du pericarde, avéque la rosée que les vaisseaux lymphatiques contiennent, elles rendent plus compacte la composition de tout le corps, & le resserrent toujours davantage.

X.

Quoy que la fièvre hectique soit ordinairement l'effet de ces autres, qu'on appelle ardentés : elle ne fait pourtant pas sentir autant de chaleur. Par ce que 1. le sang qui est déjà brûlé, qui a perdu son suc, enfin qui est changé en grumeaux ou en cendres, ne peut plus se rarefier dans le cœur. Ainsi quand on a quelque temps fait bouillir dans un chauderon le sang nouvellement tiré d'un animal, & quand après avoir perdu toute son humidité, il se foad & se sépare en petits

amas : les parties sèches & brûlées cessent leur bouillonnement , sans cesser pourtant leur chaleur , dépendante de plusieurs autres parties extrêmement agitées ; mais renfermées dans les plus grandes. Le sang des héctiques pareillement , ne laisse pas d'être extrêmement chaud , sans bouillir néanmoins dans le cœur. 2. La sécheresse d'un corps héctique endurec les vaisseaux , les resserre , & les bouche de grumeaux de sang. Ajoutez en troisième lieu le sang même , qui n'est plus en si grande quantité ; & qui conséquemment ne peut se répandre dans tout le corps , ni l'échauffer comme auparavant. Les artères dans cette sorte de maux principalement , sont celles de toutes les parties , qui ont le plus de chaleur à cause du sang qu'elles contiennent.

XI.

C'est une chose particulière aux héctiques d'être chauds une, deux, ou trois heures après le repas : & de l'être à proportion de la quantité & de la qualité des viandes , qu'ils ont mangées ; ce que j'explique par l'exemple déjà rapporté du sang , que l'on fait bouillir dans un chauderon. Car si l'on y verse quelque liqueur , elle enfle d'abord & dilate ce sang , en sépare les grumeaux , & en accommode les parties au mouvement. C'est de la même façon que le chyle dans le conduit des veines , resout les parties compactes & resserées du sang , les détache les unes des autres , & les rend propres à recevoir une

plus grande agitation dans le cœur. Aussi le cœur dans les hectiques est-il comme un foyer, ou plutôt comme un four qu'on a échauffé de tous côtés, & où si l'on jette des faisceaux de menu bois, leurs parties qui s'enflammeroient ailleurs successivement, prennent feu toutes ensemble. La fièvre hectique échauffe en sorte la substance & les côtés du cœur, & consomme tellement l'humour du péricarde, que le feu y souffre reverbération, & qu'il ne transpire point. D'où il arrive que le sang se rarefie davantage dans le cœur, qu'il est poussé dans les artères avec plus d'impetuosité, & qu'il met dans leur poux la difference qu'on y remarque. Cette chaleur hectique dure iusques à ce que le sang, ayant été dans le cœur plusieurs fois comme dans un four chaud, commence à perdre son humidité, à reprendre un degré de sécheresse, ou le même ou plus grand qu'auparavant; enfin à remettre le poux en son état ordinaire.

XII.

Non seulement les fièvres ardentes & celles sur toutes qui durent long-temps, produisent la fièvre hectique: Les viscères, comme le foye, le poumon, la rate, les intestins & l'estomac ou enflammez, ou ulcerez principalement, en sont encore causes. Aussi est-on phthisique & hectique ensemble, on amaigrit ensemble & on décroît, on a une fièvre lente & perpetuelle, à quoy la matière des inflammations & des ulceres sert d'aliment.

Ajoutez que toute l'humidité du sang s'écoule alors par des lieux trop ouverts, & que de la sorte il devient sec & brûlé. Je ne métonne donc pas de ce que Galen dit avoir vu une fièvre hectique, provenant de l'inflammation du boyau colon. Car toutes les inflammations en peuvent être causes : mais celles principalement des intestins, du mesentere, de l'estomac, & de semblables parties, où une multitude d'arteres aborde, où elle sèche & brûle le chyle, enfin où elle fait couler une matière propre à nourrir non seulement ces inflammations, mais ces fièvres : que j'avoue néanmoins pouvoir venir généralement, de tout ce qui consomme l'humidité du corps.

XIII.

Les fièvres hectiques sont des symptomes de maladies ; & quelquefois, mais rarement ce sont de premières maladies, précédées alors par de causes manifestes, qui reçoivent le nom de procatactiques*, qui séchent & brûlent le sang, enfin qui sont les mêmes que dans les fièvres éphémères. Il est vrai que comme ces causes ne peuvent pas, aussitôt que les fièvres & les inflammations dont nous avons parlé ; alterer ni tout le sang ni tout le corps ; elles le changent insensiblement, & ainsi donnent lieu peu à peu à la fièvre hectique. Au reste j'explique comment la tristesse est encore cause de cette ma-

* Externes, ou selon Reg. pag. 50. & 410. premières.

ladic, je donne la raison pourquoy les hectiques veillent continuellement, encore qu'ils manquent d'esprits & de forces. Je montre de quelle façon ils amaigrissent, & comment les viandes qu'ils mangent ne les nourrissent point. Je fay voir pourquoy après le repas, il leur arrive des palpitations dans l'obliquité des artères. Enfin j'enseigne sur ce sujet plusieurs autres choses, à quiconque veut en être instruit.

XIV.

Il n'est pas bien difficile de tirer de ce que j'ay dit, la methode générale de guerir les fièvres continuës. Car je soutiens qu'avéque les choses qui sont utiles dans la diète des fébricitans, ce qui peut les guerir ce sont les remedes composés de particules grossières, lissées, égales, flexibles & embarrassantes, mais sans acrimonie.

XV.

Encore que plusieurs fièvres soient continuës, souvent neanmoins elles ont leur intensiõ & leur remission, & tourmentent le malade une fois plus ou moins que l'autre. Le malade qu'elles tourmentent plus communément, est quiconque a plus de chaleur. Pour leur matière, elle provient de ce que l'on boit & de ce que l'on mange, ou d'ailleurs; & est si subtile & si abondante, que de son foyer entrant dans le cœur, elle s'y allume d'abord & ne s'éteint, que jusques à ce qu'il en succède une autre de même nature & de même quantité. Le foyer dont je parle
est

Et ordinairement dans les cavitez des intestins, qui selon la chaleur qu'ils ont, meurissent plutôt ou plutôt la matière que ie viens encore de dire. Car si cette matière est dans un corps assez chaud pour la pouvoir meurir ou préparer chaque jour, il y a chaque jour un paroxysme ou une augmentation de fièvre. Il y en a encore de deux jours l'un. Enfin il y en a qu'on croit pouvoir n'arriver que tous les quatrièmes jours. Les paroxysmes rapportez les premiers sont plus ordinaires, les autres sont moins communs, les derniers sont tres-rares, & on n'en a peut-être jamais vû. En effet on peut entendre facilement comment la matière des fièvres est si abondante, qu'elle a besoin d'un jour, ou encore de deux jours pour se consumer & s'éteindre; avant qu'une autre semblable arrive au cœur. Mais on ne sauroit concevoir qu'elle soit en assez grande quantité, pour faire un accès de quatre jours. Et quand le corps qui contiendrait cette sorte de matière, auroit quatre fois plus de froideur que les autres, affligez de semblables fièvres continuës: il suivroit de cela mêmes, que la chaleur ne pourroit point meurir une matière suffisante à un si grand & si long feu. De sorte qu'il en naîtroit plutôt quelque fièvre intermittente. Il faut remarquer que cette matière arrivant au cœur, en peut diminuer le feu dans le premier accès: mais qu'elle ne le peut pas ordinairement dans la suite. Car le cœur est alors comme un four échauffé de

E

toutes parts, & qui encore s'échauffe davantage, presque par tout ce qu'on y peut jeter. De là je tire la raison pourquoy la sueur ne finit point ces fièvres, & pourquoy elles sont plus dangereuses que les intermittentes, &c.

XVI.

Les autres fièvres ont de l'intermission entre leurs accès, quoy qu'elles soient pourtant nourries d'une matière, qui est en la même mine que celle des fièvres précédentes : mais qui d'ailleurs est plus grossière, plus solide & moins agitée : enfin qui reside dans un corps moins échauffé. Si le corps où elle a une fois pris feu, peut la préparer en sorte, que le troisième jour elle coule derechef dans le cœur : c'est l'aliment de la fièvre, qui reçoit le nom de Tierce, & qui dans les premiers jours fait sentir de grands tremblemens, accompagnés de piqueures. Car cette matière étant en un corps plus chaud que les autres dont nous parlerons après, se pourrit & meurt en une assez grande quantité, pour éteindre en quelque façon le feu du cœur, & ainsi être cause du froid & du tremblement. La raison des piqueures est que dans les parties du corps, il reste encore plusieurs parties du sang qui avoient le plus de chaleur, qui étoient le plus subtiles, & qui alors séparées des autres tirent & piquent les nerfs. Dans le grand froid on a ce même sentiment de piqueures : parce que les parties du sang les plus grosses & les plus embarrassantes, ne pouvant couler jusques aux extrémités du

corps, que ce froid a resserrées, demeurent au dedans, & laissent seules les autres qui sont plus subtiles, qui passent au dehors, & qui n'ont plus rien que les nerfs & les fibres, contre quoy elles exercent leur action. Au reste, comme le frisson & le tremblement dans les fièvres est une secousse de tout le corps, la bile sort de sa vesicule, & les autres humeurs d'autres endroits : & portées ensemble dans des conduits aboutissans à l'estomac ou aux intestins, sont rejetées par le vomissement ou par les selles.

XVII.

Lors que la matière des fièvres est déjà atténuee, mêlée plus intimement avec toute la masse du sang, & retournée plusieurs fois du cœur dans le cœur même : Elle n'y peut repasser sans faire un violent embrasement. Aussi les tremblemens & les frissons, sont-ils suivis de chaleurs tres-fortes & tres-piquantes. On sent une extrême soif, on rejette par la respiration un air brulant, on souffre des douleurs de tête, on ne dort point. Cependant les plus grosses parties des matières dont nous parlons, sont poussées principalement dans la fièvre quarte, vers differens lieux : comme vers les reins, la rate, le foye, le mesenterie, & pareils endroits ; où, sur tout jointes avec la petitesse des artères, elles sont causes des obstructions, des tumeurs, & des épaississemens, qui font naître & connaître divers symptomes. La matière des fièvres agitée par la chaleur, ouvre tous les

pores du corps, & avec que les autres parties plus aqueuses & plus subtiles s'écoule en sueurs, d'autant plus abondantes que le froid & le tremblement ont plus duré, & qu'ils ont empêché plus long-temps la transpiration; & la dissipation de tout ce que la transpiration fait exhaler.

XVIII.

Si cette matière en hiver, en automne, ou en semblable temps, acquiert une constitution plus froide que la précédente; parce qu'alors elle ne se pourra pas meurir aussitôt qu'auparavant, elle ne coulera dans le cœur que le quatrième, ou le cinquième jour, ou plus-tard encore. Et comme elle y coulera proportionnellement à la chaleur naturelle, & d'abord en petite quantité; elle n'affoiblira pas le feu du cœur, autant que la matière de la fièvre tierce, qui est beaucoup plus abondante. Elle ne sera donc cause que d'un certain rafraîchissement, & non pas d'un frisson, sinon peut-être médiocre. La chaleur qui suit ce rafraîchissement luy est conforme, & ni grande ni mordicante: mais pleine d'exhalaison & de vapeur. Une petite sueur termine la chaleur des premiers accès, parce que la matière de la fièvre, n'étant pas alors en grande quantité, fait comme embraser le cœur, & d'ailleurs le frisson manquant n'empêche pas beaucoup de serositez de transpirer. &c. Après les premiers paroxysmes, les tremblemens croissent peu à peu, & deviennent très-grands. On n'y sent

pas neantmoins les piqueures des fièvres tierces, mais une contusion & une pesanteur de membres, avéque une collision d'os, comme s'ils se choquoient les uns les autres. Et voicy la raison de ces effets. La fièvre augmente la chaleur peu à peu & par degrés, & conséquemment meurt plus de matière; qui de la sorte passe en plus grande quantité dans le cœur, dont le feu que nous supposons très-foible, est étouffé par ce moyen, & comme dissipé entièrement. C'est pourquoy la generation des esprits, & conséquemment leur distribution par le corps, manque. D'où il arrive qu'on tremble, qu'on sent toutes les parties du corps ébranlées, mais pesantes pourtant & assoupies, enfin qu'on souffre tous les symptomes, qui suivent le défaut de chaleur.

XIX.

Si par quelque cause que ce soit, les matières propres aux fièvres intermittentes se meurent plutôt qu'à l'ordinaire, elles préviennent leur temps, & des fièvres intermittentes en font quelquefois de continuës: & servent aux unes & aux autres d'aliment. * Elles retardent au contraire leurs paroxysmes, si elles meurent plus-tard. Mais si une matière presque en même temps meurt en un lieu, & l'autre en un autre: & qu'elles coulent ainsi vers le cœur, elles sont causes de deux accès. Que si ces matières, ou la cha-

* Remarque, que ces fièvres, ne sont pas quelquefois différentes pour la matière.

leur qui les pourrit sont dissemblables à elles-mêmes, les fièvres sont alors irregulieres, & laissent dans l'incertitude le temps de leur retour.

XX.

Plusieurs choses montrent qu'ordinairement les matières des fièvres intermittentes sont dans les intestins, & qu'elles y acquièrent leur maturité. 1. Les vomitifs & en general tous les remedes, qui troublent le ventre & qui en chassent ces matieres. 2. Le ventre même, qui est ordinairement resserré dans les febricitans. 3. Le deffaut d'appetit & la mauvaise digestion. 4. Le suc grossier, en quoy se changent alors les alimens. Car ce suc poussé de l'estomac dans les boyaux, & par sa grosseur empêché de passer dans les vaisseaux mesenteriques : les bouche premièrement, & s'arrête dans les circonvolutions & les détours des intestins : puis meuri & liquesfié par la chaleur des arteres, qui aboutissent en ces endroits, entre dans les vènes mesenteriques, & de là porté dans le foye, & du foye au cœur, ét cause des fièvres dont nous parlons. Leurs matières neantmoins ne sont pas seulement dans les intestins, elles sont encore dedans & dehors les vaisseaux : mais il faut alors, qu'elles abordent au cœur en une quantité suffisante, & de la façon que les fièvres demandent. C'est ce qui arrive en quelques obstructions des artères, aux ulceres qui sont profonds, & qui poussent vers le cœur leur

apostume, aux inflammations, &c.

X X I.

Si les fièvres intermittentes ont leur foyer dans les intestins, on les guerit par un médicament vomitif, catartique, * & qui apporte aux parties que ie viens de nommer, beaucoup de trouble & d'émotion. Mais il faut auparavant user de quelque remède aperitif, émollient, refrigeratif, composé de parties grossières, & sans acrimonie, &c.

X X I I.

Parce que souvent les fièvres sont pestilentielles, il me semble devoir parler icy de la peste, comme par surcroy. Elle arrive en cette sorte. Vne matière tres-subtile, tres-volatile, & tres-petite : dure, roide, pointuë & trenchante, entre insensiblement ou sensiblement dans le corps, se mêle auëque le premier sang qu'elle y rencontre ; attenuë & coupe ses plus menuës parties, perce & broche les autres sans les séparer neantmoins, parce qu'elles sont trop solides, & atachées ensemble trop fortement. Cette matière passant par le foyer du cœur, s'y agit avëque le sang : & portée de tous côtez, subtilise encore davantage par les pointes les parties du même sang, qui sont les plus menuës. Car pour les plus grossières, les plus gluantes & les plus unies, loin de les diviser, elle en joint plusieurs ensemble : & les dispose d'abord en la façon de diverses petites piéces de toile ou de drap, qu'on peut imaginer

* Ou purgatif.

attachées seulement par les aiguilles qui les percent. C'est de là qu'arrive la coagulation du sang, qui est petite ou grande, selon la quantité & la qualité, * soit de cette matière pestilentielle, ou du sang même avec lequel elle se mêle : enfin selon plusieurs semblables circonstances, qui avec celles que je viens de rapporter, expliquent les espèces des fièvres malignes.

XXIII.

On peut par ces choses entendre encore la raison du froid & du tremblement, qui arrivent plusieurs fois en un jour à ceux qui sont travaillez de la peste, principalement au commencement. Car le sang coagulé & épaissi de la façon que nous avons dite, ne bout dans le cœur qu'à peine, ou quelquefois point du tout. Le défaut d'esprits est donc alors cause du tremblement, de la disposition aux syncopes & des syncopes mêmes : enfin de la mort, & de la mort inopinée, sans fièvre précédente, sans mauvais signes. On peut aussi par ces mêmes choses entendre pourquoi l'inégalité du poux est plus grande ordinairement dans la peste, que dans nulle autre maladie. Et en voici la raison. Il coule dans le cœur des pestiférés, deux portions ou deux sortes de sang. L'une qui est très-menuë & très-volatile, bout & se dilate d'abord : l'autre qui est plus grossière & brochée de pointes, demeure toujours groupillante, & ne se rarefie point. Ces ma-

* La rareté & l'épaisseur, le froid & le chaud.

tières donc coulant dans le cœur sans ordre, & tantôt ensemble, tantôt séparément, font une extraordinaire inégalité de poux. Il est pourtant vrai que leur ebullition & leur passage circulaire par le cœur, coupe, resout & atténue toujours davantage les parties du sang : les grumeaux duquel pourroient conséquemment se dissiper à la fin, s'il n'y avoit point d'empêchement.

XXIV.*

Il est par là facile à voir, d'où procedent les hemorrhagies * compagnes de la peste ; la rougeur & l'épanchement du sang sur toutes les parties du corps, soit intérieures ou extérieures ; le sentiment des piqueures & des corrosions, les inflammations, les taches, les bubons, les charbons, ou en quelques parties seulement, ou en tout le corps, &c. Car cette matière aiguë portée aux extrémités des artères, si elle en ouvre les moindres peu & légèrement, y fait des taches conformes à sa couleur, & à celle de la partie où elle est, & du sang avec lequel elle est mêlée. Elle fait des pustules ou encore des bubons, si elle coupe avec plus de force, une plus grande quantité & de plus grandes anastomoses d'artères : enfin elle fait des charbons, si les anastomoses qu'elle rompt, sont toutes les plus grandes, & qu'elle les rompe avec les chairs prochaines. Ces choses n'arrivent pas seulement au de-

* Quand le sang coule, principalement des *marines*.

hors , mais dans la substance intérieure du corps & de ses viscères. L'estomac rongé d'une diversité de matières, les rejette par le vomissement : les intestins par la diarrhée & la dysenterie : les reins & la vessie par le sang, qui coule avec l'urine. L'hémorrhagie rend les narines sanglantes, l'apoplexie attaque le cerveau. Je laisse pour n'être pas long, les autres symptômes, & les autres effets.

Problème pertinent. Entreprendre de guérir la peste par des médicamens sudorifiques : c'est exposer les malades à un plus grand danger.

Probl. impertinant. Si dans le mariage il y avoit une année d'épreuve ou de novitiat ; les femmes durant ce temps ne découvreroient point la malice qu'elles cachent devant le mariage ; lors qu'on les appelle, ce qu'elles ne font pas encore, maitresses.

Autre. La meilleure fortune est celle, de toutes, à laquelle on doit moins se fier.

F I N.



SVR LES PRINCIPALES
évacuations du corps , la
Saignée & la Purgation.

DISSERTATION

*Soutennë à Louvain sous M^{rs} Plempius
& Dorlix , Docteurs & Professeurs
en Medecine.*

LA SAIGNE'E.

PREMIERE CONCLVSION.



Es principales évacuations du corps qu'on trouve , si l'on en fait la recherche , sont la Saignée & la Purgation. La Saignée donques en quelque façon & par quelque cause qu'elle arrive , rafraichit ordinairement , pourveu qu'elle soit en assez grande quantité. Car le pressement commun de tout le corps , & l'impulsion du cœur particuliere , fait sortir le sang le plus proche du lieu, où il y a une notable ouverture des vaisseaux ; & ainsi il s'arrête & s'échaufe moins dans le cœur.

I I.

Surquoy il faut remarquer que plus il demeure dans ce foyer, & plus il s'embrâse & se rarefie: Et rien ne l'y retient davantage, que quand il n'a point de lieu où aller. Les autres causes qui arrêtent le sang dans le cœur, sont 1. les artères endurcies, ou disposées de quelq' autre façon, contraire à la sortie du sang. 2. les valvules mêmes des artères, lors que le sang les pousse trop en dedans. 3. le resserrement & l'obstruction des vaisseaux, venant ou des vaisseaux mêmes, ou du sang, ou d'autres causes.

I I I.

Le contraire arrive, quand la sortie du sang est libre. Car à peine est-il rarefié dans le cœur, qu'il ouvre les valvules des artères, pressées alors par un sang, qui n'est pas en grande quantité, & qui cede aisément sa place. L'effet du peu de rarefaction que le sang souffre dans le cœur, & du peu de temps qu'il y demeure, est que le ferment qu'il y laisse après chaque poux, est moins chaud, que la substance & les cavités du cœur sont moins embrasées, & qu'ainsi sans autre empêchement, & le sang & tout le corps en sont d'autant plus rafraîchis.

I V.

Quand le sang cesse de couler, & que les ouvertures qu'on luy avoit faites sont bouchées: c'est proportionnellement à celui qui reste, que le petit feu du cœur s'éteint, se conserve, ou s'accroît. Car si le sang qu'on
n'a

n'a point tiré, n'a ni force, ni quantité suffisantes à son mouvement circulaire; ne doute point de l'extinction du feu que le cœur nourrit, & que vous sâvez être le principe de la vie. Si ce même sang peut médiocrement remplir & tendre les vaisseaux, il y peut aussi conserver une chaleur médiocre. Enfin si la quantité du sang restant excède, il faut faire un pareil iugement de la chaleur. Neanmoins il semble d'abord que les choses doivent être les mêmes devant & après la saignée: puisque le corps & les vaisseaux s'abaissent, proportionnellement au sang qui sort. Nous répondons que le sang restant ne peut pas seul remplir & tendre les vaisseaux, comme s'il étoit joint avecq celui qui manque. Nous ajoutons deux choses. La première, que la chaleur ne doit pas décroître autant, que si les vaisseaux demeuroient dans l'élevation qu'ils avoient. L'autre, que si les vaisseaux s'abaissent en sorte que l'impulsion des artères & du sang ne puisse pas les élever: sans doute il faut alors ou mourir, ou souffrir une suffocation & une extinction de chaleur extrêmes. Qui est ordinairement ce qui arrive, toutes les fois que l'on perd une trop grande quantité de sang.

V.

Il est de notre corps comme d'une vessie, que l'on ne peut enfler au delà de certaine mesure sans s'efforcer, ou mêmes sans la rompre: au lieu que depuis son évacuation jusques à sa repletion juste, on l'enfle faci-

F

lement. Et cette facilité est moindre ou plus grande, selon que la vessie est plus ou moins tendue. Néanmoins si le vent qu'on y souffle est si foible ou en si petite quantité, qu'il ne puisse ou point du tout, ou presque point élever les côtés de la vessie: elle ne s'enflera pas, ou ne s'enflera qu'à pêne. Il en est ainsi de notre corps, de notre sang, & de la chaleur de notre cœur, &c. Ajoutez que si la masse du sang est beaucoup diminuée, le corps se refroidit d'abord, les humeurs se coagulent, & ainsi empêchent la circulation. Si les vaisseaux sont comme dans un milieu entre la dilatation & l'abaissement: & que leur résistance au battement du sang soit médiocre, la chaleur du cœur le sera aussi. Mais si après un trop grand écoulement de sang: le corps se retrecit avec excès: la chaleur du cœur est ou augmentée par l'effusion de la bile hors de la vésicule: ou éteinte, soit par les matières grossières exprimées de la rate; soit par les serosités que les vaisseaux lymphatiques envoient. Et ces humeurs coulent dans le cœur selon la facilité qu'elles en ont. Enfin soit qu'elles soient une ou plusieurs, font une vicissitude de chaleur & de froid, une différence de poux, & souvent des effets qui étonnent.

VI.

Puisque la saignée apporte du rafraîchissement & de la froideur: puisque la force & la foiblesse du corps dépendent de la proportion que le sang & la chaleur ont ensemble: enfin

puisque le sang qui sort, ét indifferemment celui qui se rencontre le plus proche de l'ouverture des vaisseaux : il ét euidant qu'on ne doit pas le tirer quand les forces sont abatuës.

2. Quand le sang, mêmes en partie ét trop grossier, confus, & plein de grumeaux : ou encore trop subtil, trop facile à dilater, & mêlé improportionnément à un autre sang bien disposé ; principalement s'il contient quelque matière venimeuse ou pestilentielle.

3. Quand toute la masse du sang ou la plus grande partie ét pourrie : si c'en ét que l'on en puisse tirer les matières corrompues, avant qu'elles frequentent le cœur. Outre ces choses, il ét encore euidant que les grandes saignées des enfans sont mortelles, & que celles des vieillards le sont aussi : mais pour une autre raison tirée de la constitution de leur corps, qu'ils ont dure & froide naturellement.

V I I.

Recherchons presentement ce qui arrive pendant que l'on tire, & apres que l'on a tiré du sang. Premièrement la masse laisse presque tous les autres endroits, durant qu'il sort par celui qu'il trouve ouvert. D'où il suit par la loy de la circulation, que si l'on veut détourner de quelque partie le sang & la chaleur : il faut apres avoir remarqué le conduit qui les y porte, ouvrir celui des autres qui luy ét plus directement opposé vers le cœur. Au contraire si l'on veut augmenter le sang & la chaleur de quelque partie : il faut faire

F ij

une ouverture aux vaisseaux, qui sont au dedans ou proche d'elle; & la faire moindre ou plus grande, selon le dessein qu'on se propose touchant cette augmentation. Le sang qui sort du corps, y fait une diversité d'effets, qui demeure quelquefois, apres qu'il est sorty. Et il les fait selon qu'il a plus de chaleur & plus d'action: & selon que la partie où il coule a moins de resistance. C'est d'où arrivent souvent les inflammations, les tumeurs & pareilles choses. Cependant parce qu'entre le cœur & l'ouverture il a un mouvement assez rapide, principalement où les conduits des artères sont plus courts & plus droits: vous pouvez voir la raison pourquoy les mois coulent aux femmes, si on leur ouvre la veine au talon, &c.

VIII.

Il se passe diverses choses en divers endroits du corps, selon la quantité & la chaleur du sang restant apres celui qu'on a tiré. Car une chaleur qui est assez foible pour ne pouvoir pas dilater les cavitez du cerveau, fait dormir, relâche les nerfs, & ôte le sentiment des douleurs quelquefois tres-grandes. Tout ce qui est alors grossier, dur, indigeste & gluant dans le ventricule, dans les intestins, dans les veines lactées, dans le cerveau, dans les poumons ou ailleurs, s'y arrête: pendant que l'autre matière plus liquide, chassée par l'abaissement de ses vaisseaux, coule dans les autres parties & les refroidit. Pour les lieux destinez à la coction, ils la font

meilleure ou pire , selon qu'ils ont besoin d'une moindre ou d'une plus grande chaleur. Toutes ces choses montrent celles qu'il faut faire durant la saignée : & devant & apres elle. Car il faut selon la disposition & la qualite qu'on veut donner au sang , user des choses qui le rafraichissent , l'échauffent ou le conservent dans un moyen état. Enfin il faut tirer la quantité de sang , que demandent les forces de celuy à qui on le tire. Le dy les forces qu'il a , & celles qui luy doivent rester.

I X.

Les vaisseaux qu'on peut ouvrir dans la saignée , sont ou les artères ou les vènes. Mais pour les artères , si elles sont grandes on ne peut les ouvrir sans danger , principalement de travers : parce que leur dureté , leur sécheresse , l'impulsion continuelle du sang , enfin les anevrismes qui surviennent , empêchent leurs extremités de se reprendre. Il faut neanmoins avouer que le sang qui en sort est plus chaud , qu'il vient du cœur plus immédiatement , & qu'étant tiré il rafraichit davantage. L'extraction du sang par les vènes n'est pas sujette à tant d'inconveniens , principalement aux endroits , où elles paroissent mieux. Et la circulation montre que si l'on veut diminuer par le bras le sang de tout le corps : il n'importe hors de quelque obstacle particulier , qu'on ouvre la cephalique , la mediane , la basilique ou semblables. Mémes si l'effort du sang , qui nonobstant les valvules & les autres empêchemens , retourne du

cœur par les vènes, & plus grand que le pressément des parties, qui s'abaissent vers l'ouverture : il ne faut point douter que tout le sang que les vènes contiennent, ne s'épuise à la fin. Il y a diverses manières de tirer du sang. La première est celle que les Chirurgiens pratiquent, & que chacun connoît assés. On fait l'autre par des sangsues appliquées aux vènes ou aux artères : dont elles succent à la vérité quelque sang, mais avec une lenteur, & sans soulager les malades qu'après un temps assés considerable. La troisième est celle des scarifications & des ventouses : qui font sortir le sang à cause des douleurs, des incisions, & principalement de la flamme qui les accompagnent. Car le feu rarefiant les parties de la filasse qu'il brûle, leur fait & occuper plus d'espace, & chasser hors des ventouses l'air qui les remplit. A la fin l'agitation continuelle du feu, le fait encor sortir luy-mesme : & ainsi donner lieu aux chairs qui s'élèvent, & au sang qui coule en ces endroits, soit de tout le corps, ou plutôt de quelque partie. La cause de ces effets n'est pas la crainte du vuide : c'est la plénitude des espaces, le pressément des corps, & le cercle de matière commun à tous les mouvemens.

X.

A l'occasion des ventouses accompagnées de scarification, on peut considerer les autres qu'on nomme sèches, qu'on remplit d'une grande flamme, & qu'on applique sur la chair

sans la couper, ni sans en ouvrir les vaisseaux. Et il ne faut point douter que dans le peu de force qu'ont souvent les malades, elles ne soient quelquefois un remède utile à apaiser leur douleur, & à faire revulsion du sang, vers la partie à quoy on les applique. Par où encore elles peuvent donner passage à ce que le sang contient de moins grossier. Les cautères que quelques-uns appellent fontainelles & fistules, sont la façon de couler le sang hors du corps que nous rapporterons icy la dernière, & que nous estimons utile à faire diversion des humeurs, qu'ils tirent lentement des vaisseaux lymphatiques, ou d'ailleurs: qu'ils font sortir par les ouvertures de la peau & des chairs, enfin qu'ils pourrissent & tournent en apostume dans ces ouvertures: lors principalement qu'on les a bouchées de choles propres à cette putrefaction.

LA PURGATION.

X I.

Après la saignée, il reste à parler de la Purgation, que l'on fait ordinairement par des remèdes composés de particules, chaudes, acres, subtiles ou grossières, mais dures, coupantes, & qui en partie s'insinuent facilement en notre corps, enfin qui agissent dans l'estomac, dans les intestins, ou dans tous les deux. Car comme elles y rencontrent d'autres petites parties fort agitées, que le

F iijj

cœur y pousse, & que les artères y portent continuellement: elles accroissent leur action, & par des efforts conformes à leurs figures & à leur solidité, heurtent contre les tuniques des viscères, les rongent, les incisent, & n'en ouvrent pas seulement les conduits, mais en détachent encore les mucosités, & les autres matières de même sorte. Parce qu'avec les artères, les vaisseaux lymphatiques & semblables conduits sont d'abord peu ouverts; il n'en soit que les plus petites & les plus agitées parties de celles qu'ils contiennent, & qu'ils font couler mêmes naturellement dans l'estomac, dans la bouche, dans les intestins & ailleurs. Ces parties mêlées avec celles des médicamens, en augmentent l'action: & ainsi les ouvertures que nous avons dites, deviennent assés grandes, pour donner passage aux plus grossières liqueurs & au sang mêmes. Enfin, ces dernières choses jointes ensemble hors de leurs vaisseaux, font de l'apostume & de l'ordure qui est différente, selon les matières pourrissantes, pourries, & mêlées avec toutes les deux: quelquefois noire, quelquefois jaune; & quelquefois d'un autre couleur.

X I I.

La plus grande partie des effets, que nous avons rapportez, vient de ces parties des médicamens, qui n'entrent point dans les vaisseaux: pendant que les autres soit par leur subtilité, par leur extraordinaire agitation, ou par d'autres causes n'y entrent pas seule-

ment : mais passant circulairement dans le cœur, y rarefient & atténuent le sang qui leur est proportionné : & par les artères le poussent & l'accompagnent disposé de la sorte, en diverses parties du corps. Dans la tête elles sont causes de la phrénésie, des inflammations, des ulcères, & de semblables choses. Dans les muscles, elles produisent des retractions de nerfs & des convulsions. Dans l'habitude du corps, elles excitent des démangélons, des sueurs ou des choses approchantes. Dans les reins elles criblent une diversité d'humeurs. Enfin en différentes parties du corps, elles font naître des douleurs différentes. Mais voicy leurs effets dans ces artères qui finissent à l'estomac & aux intestins, & qui sont découvertes, affoiblies, ou encoré mangées par la matière purgative, que nous avons dit n'entrer point dans les vaisseaux. Elles les ouvrent & les coupent avec beaucoup plus de force : & ainsi font couler une quantité diverse de matière grossière ou subtile, selon les passages qu'elles leur forment dans l'estomac & les intestins, ensemble ou séparément. A la fin cette matière sort par le fondement, par la bouche, ou par l'un & l'autre : soit à cause de leur disposition, ou de l'extrême agitation des médicaments catartiques, augmentée alors par un continuel écoulement des esprits hors des artères. Au reste plus le corps qui a rejeté ces ordures est chaud & humide, & d'ailleurs moins propre à la transpiration : & plus elles

ont de puanteur. On voit par toutes ces choses, combien les remedes purgatifs, principalement les violans, font de dommage dans un corps mol & tendre, dans l'excès de chaleur ou de froid, dans le peu de sang qu'on a quelquefois, enfin dans le sommeil & dans plusieurs semblables rencontres.

XIII.

Nous nous sommes peu auparavant servis de ces mots, *rarestient le sang qui leur est proportionné* : parce que les plus grosses parties exercent leur action, contre d'autres, ou égales, ou moindres, en descendant comme par degrés. Les plus subtiles pareillement agissent contre d'autres, égales ou moindres, & quelquefois plus grandes qu'elles dissolvent en la façon que l'eau dissout la chaux : lors qu'elle entre dans ses pores, & qu'elle y est environnée & agitée de la matière du premier élément. Nous avons dit encore auparavant, *que le sang poussé par les matières purgatives hors de ses vaisseaux, s'y pourrit*. Ce qui paroît manifestement, en ce que si un homme qui soit sain, & qui ait jeûné un assez long-temps pour être moralement assuré, qu'il n'a dans l'estomac ou dans les boyaux, ni viandes ni ordures, prend un médicament catarctique, il en sera purgé presque en même façon qu'un malade. Par où l'on voit que les matières, qui sortent du corps après qu'on a pris médecine, n'y étoient pas disposées, comme quand elles en sortent : ou du moins, qu'elles n'y étoient pas en une assez grande

quantité pour remplir, comme il arrive souvent, trois ou quatre pots de chambre. Nous avons dit aussi, *que les medicamens agissent dans l'estomac & dans les boyaux ensemble ou separément* : ce qui dépend de la disposition de ces trois choses mêmes. Car comme l'estomac est d'une constitution plus serrée, plus dure & plus solide que les boyaux, les medicamens s'ils ne sont extraordinairement forts, n'y peuvent pas produire de grands effets. Aussi les remedes seulement émetiques ou vomitifs, sont plus propres à la corrosion & ont plus de dureté, de solidité & de grosseur. On ne les a pas si-tôt pris, qu'ils coupent & déchirent les parties où ils se trouvent : Et quelquefois pénètrent tellement leurs pores, qu'elles ne s'en peuvent pas facilement débarrasser. Les fibres de ces mêmes parties sont ainsi beaucoup agitées, les passages des esprits & des humeurs fort élargis, enfin l'action des medicamens tellement augmentée, qu'elle peut renverser le fond de l'estomac. Mais comme son orifice inferieur est plus serré que l'autre, sous lequel il y a toujours quelque cavité, mêmes quand on est à jeun : les premiers ébranlemens ne suffisent pas à chasser les medicamens dont nous parlons, quoy qu'on ait accoutumé de les donner en petite quantité. Seulement ils en accroissent l'agitation : & sont causes, pourquoy il se mêle avec eux plus d'esprits & plus d'humeurs. A la fin toutefois l'entier soulèvement de l'estomac & la disposition de ses

muscles & de ses orifices , fait rejeter par haut tout cét amas d'ordures.

XIV.

Neanmoins si la resistance de l'orifice supérieur est plus grande , & celle de l'inférieur moindre , que l'impulsion qui leur vient des medicamens , & des matières qui sont mêlées avec les medicamens , on ne vomit point. Au lieu que l'on vomit facilement , si le contraire arrive: Enfin si ces resistences sont égales , le pylore & la bouche servent également à ces ejections : que la diversité des remèdes , dans leur quantité , leur forme & leur manière , ne laisse point néanmoins de rendre différentes. Les medecines qu'on a accoutumé de prendre , seulement afin de lâcher le ventre sont trop foibles , pour agir à la façon des émetiques , contre l'estomac. Ainsi elles coulent dans les intestins , plus tendres , plus delicats , mêlés de plus de vaisseaux , enfin plus propres à leur constitution , qui n'est pas forte , dure , grossière , coupante , pointue , ni capable de pénétrer , comme celle des medicamens vomitifs. C'est pourquoy si on ne les rejette par la bouche , ils ne peuvent que produire dans les intestins de tres-grands maux : savoir de continuelles & violentes convulsions , des trenchées , des flux de sang : & semblables , que l'experience fait voir trop souvent.

XV.

Du mélange des remèdes précédens , de leur proportion , & de la manière de les administrer

administrer comme il faut, suivent d'ordinaire & les selles & les vomissemens. Mais à l'occasion de ces forts & violens purgatifs, nous ajouterons un mot des autres. La raison pourquoy quelques uns font vomir : c'est que si l'on en boit une assez grande quantité, ils dégoutent extraordinairement : ramolissent & ouvrent l'orifice supérieur de l'estomac, ou empêchent qu'il se ferme : par exemple tout ce qui est gras & oleagineux, l'eau tiède, & d'autres choses de même qualité. Les remèdes qu'on prend pour lâcher doucement le ventre, rendent les parties intérieures glissantes, bouchent avec leurs petits pores les vaisseaux du mesentère : & de la sorte empêchent d'entrer ce que les intestins contiennent de plus coulant.

Problème pertinent. Peut-on quelquefois au lieu de la saignée, se servir de la purgation ? Choisissez.

Autre. La saignée est-elle absolument nécessaire dans la Medecine ? Je répons qu'elle ne l'est pas.

Problème impertinent. Nul n'est bon Medecin, s'il n'est Mathematicien.

FIN.



G

*EXTRAICT DV PRIVILEGE
du Roy.*

SA Majesté favorisant le bon dessein que
le Sieur D. R. a de mettre en nôtre
langue les Sciences les plus necessaires,
luy permet d'en faire imprimer & vendre
ses Livres : Et deffend, à peine de trois
mille livres d'amende, à tous autres de les
imprimer ou vendre, sans sa permission,
pendant l'espace de dix ans. Fait à Paris
ce vingtième Novembre 1660.

Signé GARDIEN.

